



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

J. B. Tynnell Esq.





RECUEILS.
L.

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET

CURIEUSES.

ÉCRITES DES MISSIONS

Etrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

XXIV. RECUEIL.



231796
27.4.29

A PARIS,

Chez NICOLAS LE CLERC, Libraire-Juré
de l'Université, rue de la Bouclerie, près le
Pont S. Michel, à S. Lambert,
ci-devant rue S. Jacques.

ET RUE S. JACQUES,

Chez P. G. LE MERCIER, au Livre d'Or.

M. D. C. C. XXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





AUX
JESUITES
DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

La Paix de N. S.

*Ce nouveau Tome que j'ai
l'honneur de vous présenter com-
a ij*

mence par une Lettre très-curieuse : c'est la seconde que le P. Parrenin adresse à Monsieur de Mairan de l'Académie Royale des Sciences. Il y a quelques années qu'une estime réciproque a lié entre eux un commerce de politesse & de Littérature Chinoise. Le sçavant Académicien, qui a lû attentivement tout ce que différens Auteurs ont écrit sur la Chine, s'étoit prévenu depuis long-tems d'une idée avantageuse en faveur d'une si estimable Nation. Il admiroit surtout l'ancienneté & la durée de sa Monarchie, la constitution de son Gouvernement, la sagesse de ses Loix, la politesse de ses

EPI T R E. V

*Mœurs, son attachement inva-
riable aux anciennes Coûtumes,
son respect pour les Parens, qui
fait comme la base d'un si sage
Gouvernement.*

*Mais en même tems plu-
sieurs faits rapportés par ces mê-
mes Auteurs, qu'il avoit discu-
tés avec une critique judicieuse,
lui ont fait naître divers dou-
tes, & ont donné lieu à des
conjectures qu'il a proposées au
P. Parrenin, comme à un an-
cien Missionnaire bien propre à
lui donner les éclaircissemens qu'il
souhaittoit.*

*Ces doutes roulent la plûpart
sur la Chronologie des Chinois,
sur l'authenticité de leur His-*

toire, sur la certitude de leurs observations Astronomiques, sur les causes qui ont retardé leur progrès dans les Sciences, & surtout dans l'Astronomie, sur leurs Traditions, &c. & ils sont accompagnés de conjectures si bien fondées, qu'entre les questions de Monsieur de Mairan, & les réponses du P. Parracin, on trouve un concert & un accord presque continuel.

C'est ce qu'on verra aisément dans quelques extraits de ces Lettres cités par ce Pere, & qu'on verroit beaucoup mieux, si j'avois pû forcer la modestie de Monsieur de Mairan, & qu'il eût bien voulu me permettre, de pu-

blier avec les réponses du P. Parrenin, les Lettres entieres dont il a honoré ce Missionnaire.

On lui est toujourns très-redevable d'avoir mis ce Pere sur les voyes, & de l'avoir engagé par les questions qu'il lui a faites, à entrer dans certains détails qui font plaisir, & qui éclaircissent de vrayes difficultés, sur lesquelles ni lui ni aucun autre n'auroit peut-être jamais eu la pensée de nous instruire.

Cette premiere Lettre est suivie d'une Relation intéressante, & bien capable d'animer de plus en plus parmi nous le zèle du salut des Ames, qui, graces au Dieu des miséricordes, ne s'est

point rallenti dans notre Compagnie. Les nouvelles publiques vous apprirent, il y a quelques mois, la glorieuse mort de quatre de nos Missionnaires. A peine avoient-ils mis le pied sur les terres du Tongking, où ils alloient prendre soin des différentes Chrétientés, & travailler à la conversion des Infidèles de ce Royaume, qu'ils furent découverts, & reconnus pour des Prédicateurs de la Loi Chrétienne : c'est en haine de cette divine Loi qu'on se saisit de leurs personnes, qu'on les chargea de fers, & qu'après leur avoir fait souffrir pendant neuf mois les incommodités d'une dure & cruelle pri-

son, on les fit expirer sous le glaive des Bourreaux.

Des Catéchistes Tongkinois emprisonnés avec eux, eurent soin, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu du Supérieur de cette Mission, de mettre fidèlement par écrit, jour par jour, tout ce qui se passoit sous leurs yeux. C'est de leurs Mémoires traduits en Langue Portugaise, que j'ai tiré le recit détaillé que j'ai l'honneur de vous faire, des souffrances & de la mort de ces illustres Confesseurs de JESUS-CHRIST.

A l'égard de l'Estampe, qui représente leur martyre, & que j'ai jointe à cette Relation, je l'ai

fait graver d'après le Tableau qui en a été peint au Tongking même, & que l'on m'a envoyé de Macao.

Quel plus grand bonheur peut-il arriver à un Ministre de JESUS-CHRIST, que de marcher ainsi sur les traces des premiers Apôtres, & de sceller, comme eux, de son propre sang les saintes Vérités de la Religion? C'est à ce bonheur, quoiqu'en disent tant de Libelles enfantés dans les ténébres par la calomnie pour décréditer notre Ministère, c'est, dis-je, à ce bonheur qu'aspirent ceux de nos Freres, que nous voyons partir chaque année, & traverser les plus vastes Mers,

pour porter l'Evangile chez les Nations Idolâtres, & faire connoître JESUS-CHRIST à tant de Peuples qui l'ignorent.

Si la grace du Martyre ne leur est pas accordée selon leurs desirs, les occasions de souffrir pour les intérêts de JESUS-CHRIST, ne leur manquent guères, le Démon ne voyant pas d'un œil tranquille le renversement de ses Autels, & la destruction de son Empire. Outre les travaux, & les austérités de la vie qu'ils menent sous un Ciel tout-à-fait étranger, il n'y a point d'année qu'ils n'ayent de très-vives persécutions, & de toutes les sortes, à soutenir de la part

des Infidèles , & des Prêtres des Idoles. C'est ce que vous avez pu voir dans la suite de leurs Lettres , dont je vous ai déjà donné tant de Volumes.

Dans le dernier j'eus l'honneur de vous informer des nouveaux efforts qu'on faisoit , pour pénétrer dans les Forêts habitées par les Chiriguanes , & gagner ces Peuples à JESUS-CHRIST. C'est de toutes les Nations Barbares , qui occupent ce vaste Continent , auquel on donne communément le nom de Paraguay , celle qui est la plus féroce , & la plus intraitable. Les terres de ces Indiens sont encore toutes fumantes du sang des

Hommes Apostoliques , qu'ils ont sacrifiés à leur haine contre la Religion Chrétienne. On avoit conçu en ces derniers tems quelque espérance d'amollir la dureté de leurs cœurs : plusieurs Missionnaires s'offrirent pour une entreprise si difficile , & si périlleuse ; le choix tomba sur trois Hommes pleins de courage & de zèle. La Lettre de l'un d'eux vous apprendra que tout le succès de cette nouvelle tentative , a été de procurer au P. Lizardi , la gloire de finir ses jours sous une nuée de flèches , dont ces Barbares l'accablèrent.

Cette même Lettre vous fera connoître à combien de fatigues

& de dangers un Missionnaire s'expose, quand il veut traiter avec ces Infidèles, & vous jugerez delà, 1°. quelle a dû être l'intrépidité des premiers Missionnaires, qui, au risque continu de leur vie, sont allés chercher dans le fond des Forêts ces Peuples connus sous le nom de Guaranis, lesquels y vivoient à la façon des bêtes, & n'avoient de l'Homme que la figure. 2°. Ce qui leur en a coûté de soins & de travaux pour les civiliser, les réunir, & les fixer dans ces nombreuses Peuplades établies depuis environ un siècle, dans l'espace de deux cens lieues, le long des Fleuves Pa-

rana & Uruguay, où l'on voit régner depuis tant d'années cette candeur, ce désintéressement, cette innocence de mœurs, & tant d'autres vertus des Chrétiens de la primitive Eglise.

Il faut avouer pourtant, qu'au milieu d'une barbarie si générale, il se trouve quelques Nations privilégiées, qui ont de la douceur dans le naturel, & qui sont d'un caractère plus traittable. Telle est la Nation des Guafianiens, dont on a fait depuis peu la découverte.

Cette Nation où l'on compte plus de trois cens Familles, habite d'épaisses Forêts, que des Torrens, & quantité de petites Ri-

vieres rendent inaccessibles. La Langue de ces Indiens est la même que celle des Guaranis, bien qu'ils soient éloignés les uns des autres de plus de cent lieues : mais les Forêts où l'on va chercher chaque année l'Herbe du Paraguay, sont dans leur voisinage. La Providence permit que quelques Guaranis des Peuplades Chrétiennes, s'étant rendus, selon leur coûtume, dans ces Forêts, pour y faire leurs provisions annuelles, rencontrèrent plusieurs Familles de Guañaniens : la conformité du langage dissipa toute défiance. Ils s'entretinrent familièrement ; ces entretiens furent suivis des plus tendres dé-

monstrations d'amitié, ils se firent de part & d'autre de petits présens, & en vinrent même jusqu'à se donner le doux nom de Freres.

Le Chef des Guaranis Chrétiens fut si charmé de la franchise, & de la cordialité qu'il apperçut dans ces Infidèles, que ne pensant plus à la récolte, qui étoit le sujet de son voyage, il se mit tout-à-coup à faire les fonctions du plus zélé Missionnaire. Il leur témoigna du ton le plus pathétique, combien il étoit ému de compassion de la vie misérable qu'ils menaient dans les Forêts, n'y ayant d'autre compagnie que celles des bêtes féroces, ni d'au-

tres alimens que ceux que le hazard leur faisoit trouver au bout de leurs flèches. Il leur fit sentir les agrémens & les avantages d'une vie de société, telle qu'est celle d'un grand nombre de personnes, qui se réunissent dans le même lieu, pour s'entre-secourir les uns les autres dans leurs communs besoins. Il s'étendit fort au long sur l'excellence de la Loi Chrétienne qu'ils ignoroient, & dont on auroit soin de les instruire; sur la nécessité de l'observer, pour mener une vie heureuse en ce monde, & se procurer un bonheur éternel en l'autre; & il leur exposa en peu de mots les Vérités de la Foi, qui étoient le plus à

leur portée. Enfin, il finit par un petit détail des tendres soins, & des attentions toutes paternelles du Missionnaire, qui conduisoit leur Peuplade. Puis voyant qu'ils s'attendrissoient, si vous n'en croyez pas à ma parole, ajouta-t-il, venez avec nous, & vous connoîtrez par votre propre expérience, que je me suis exprimé trop foiblement, sur les grands avantages que je cherche à vous procurer.

Dieu bénit le zèle du Néophyte, & toucha le cœur de ces bons Indiens; ils se rendirent à de si pressantes invitations, & ils s'embarquerent, Maris, Femmes, & Enfans, en aussi grand

nombre que la Barque en pouvoit contenir. On consola les autres Familles qui ne purent y trouver place , par la promesse qu'on leur fit de venir les chercher aussitôt qu'il seroit possible.

Après quelques jours d'une heureuse navigation , ils débarquerent aux environs de la Peuplade Chrétienne : le Néophyte prit les devants , pour aller informer le Missionnaire de leur arrivée : c'est le P. Henry Mathis de Malines , qui a vieilli dans les travaux de cette laborieuse Mission : « Mon Pere ,
 » lui dit-il en l'abordant ,
 » au lieu de l'abondante récolte d'Herbes dont je m'é-

EPI T R E. xxj

„tois flatté, j'en ai fait une
 „autre bien différente, &
 „qui vous fera infiniment
 „plus agréable „; & il lui
 raconta ce qui s'étoit passé.

Ce vénérable Vieillard trans-
 porté de joye partit à l'instant,
 pour aller au-devant de ces nou-
 veaux Hôtes, qui venoient ac-
 croître son nombreux Troupeau.
 Aussitôt qu'il les eut joint, il les
 combla de caresses, & les condui-
 sit à la Peuplade, où il leur pro-
 cura un Logement commode, &
 après les avoir suffisamment ins-
 truits de la Doctrine Chrétienne,
 il leur administra solennellement
 le saint Batême.

A peine quelques mois se fu-

rent écoulés , qu'on vit venir plusieurs autres Familles de la même Nation. Ces Indiens ont un naturel docile , qui ne demande qu'à être cultivé. Les Femmes portent la modestie , jusqu'à ne paroître jamais le visage découvert ; elles y font tomber un voile qui le cache , & elles ne le levent qu'en présence de leurs Maris. On ne doute point que le reste des Familles qui composent cette Nation , n'abandonne bientôt les Forêts , & ne suive l'exemple de leurs Compatriotes.

Je ne vous dirai rien , mes RR. PP. de la Lettre qui termine ce Recueil , & qui contient diverses observations sur la Bota-

ÉPITRE. xxiiij

nique tirées de l'Herbier Chinois. Je laisse à nos sçavans Botanistes à juger si elles peuvent être de quelque utilité en Europe.

Du reste, avant que de finir, je crois devoir répondre aux questions qui m'ont été faites fréquemment, & par différentes personnes, au sujet des Catéchistes, dont on parle souvent dans ces Lettres. Il n'y a point d'année qu'on ne me demande, ce que c'est que ces Catéchistes, quelles sont leurs fonctions, & ce qu'il en coûte pour leur entretien. C'est à quoi je vais satisfaire en peu de mots.

I^o. Les Catéchistes se choi-

sissent parmi les nouveaux Fidèles : le choix ne tombe que sur ceux dont on a long-tems éprouvé la vertu , la capacité , & le Zèle pour la Religion : souvent on les forme à cet emploi dès leur plus tendre jeunesse , lorsqu'on leur trouve des dispositions propres à s'en acquitter dignement.

2°. *L'occupation des Catéchistes est d'aider les Missionnaires dans leurs fonctions , & de s'employer uniquement sous leur direction au salut des Néophytes , & à la conversion des Idolâtres. Chaque Missionnaire en a quelques-uns à sa suite , qui l'accompagnent dans ses excursions. Les autres sont distribués*
dans

EPI T R E. xxv

dans les différentes Chrétientés de son District qui est de 40 ou 50 lieues, & quelquefois davantage.

Lorsqu'on peut entretenir un certain nombre de Catéchistes, on en établit un dans chaque Chrétienté. Il rassemble dans l'Eglise une fois la Semaine tous les Fidèles; il préside aux Prières qu'on a coûtume d'y réciter; il leur fait des instructions, dont on lui a fourni des modèles, sur toutes les Vérités & les devoirs de la Religion; il donne des avis à ceux qui commenceroient à se relâcher dans les voyes de la piété; il se sert de tous les moyens capables d'entretenir & d'au-

xxvj E P I T R E.

gmenter leur ferveur. Le reste de la Semaine il visite les Chrétiens dans leurs maisons , il bâtise les enfans exposés ou moribonds. Il s'insinue auprès des Idolatres , il leur inspire de l'horreur pour le culte des Idoles , & il leur fait connoître le vrai Dieu , qui seul mérite nos adorations. Quand il a gagné leur confiance , il leur apprend la Doctrine Chrétienne , & à l'arrivée du Missionnaire il les lui présente , afin qu'il juge s'ils sont instruits & capables de recevoir le Batême. Il n'y a point de Catéchiste qui chaque année ne contribue à la conversion d'un très - grand nombre d'Idolatres. Ainsi le Royaume de JESUS-

ÉPITRE. XXVIJ

CHRIST s'étend dans ces terres Infidelles, à proportion du nombre de Catéchistes que chaque Missionnaire à le moyen d'entretenir.

3°. Comme le Peuple dans l'Orient ne se nourrit guères que de ris & de légumes, il en coûte peu de chose pour fournir à tous les besoins. Douze taels suffisent en la Chine : un tael ne vaut que cinq livres monnoye Chinoise, & sept livres dix sols de notre monnoye. C'est la même chose aux Indes, où la vie est également frugale.

Le peu que je viens de dire, suffit, ce me semble, pour faire connoître à ceux qui l'ignorent,

xxviiij E P I T R E.

combien les Catéchistes sont nécessaires à l'avancement de l'œuvre de Dieu ; il ne me reste plus que de me recommander à vos Saints Sacrifices, en la participation desquels je suis avec beaucoup de respect,

MES REVERENDS PERES,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur J. B. DU HALDE,
de la Compagnie de J E S U S.



A P P R O B A T I O N.

J'Ai examiné par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, ce nouveau Recueil de *Lettres Edifiantes & Curieuses*, composé par le R. P. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS. Je crois pouvoir assurer que le Public le lira avec un plaisir du moins égal à celui qu'il a toujours ressenti en admirant dans les précédens Recueils, & les merveilles dont Dieu a orné l'Univers, & l'heureuse abondance des graces qu'il y répand sur toutes les Nations. Fait à Paris, ce 25. Février 1739.

LE SEIGNEUR.



P E R M I S S I O N

du Révérend Pere Provincial.

J'E soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, suivant le pouvoir
e iij

que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au Pere J. B. DU HALDE de faire imprimer le *vingt-quatrième Recueil des Lettres Edifiantes & Curieuses, écrites des Missions Etrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS*; qui a été lû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la présente. Fait à Paris, ce 19 Février 1739.

J. LAVAUD, S. J.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE
DIEU, ROY DE FRANCE ET
DE NAVARRE : A nos Amés &
féaux Conseillers, les Gens tenans
nos Cours de Parlement, Maîtres
des Requêtes ordinaires de notre
Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de
Paris, Baillifs, & Sénéchaux, leurs
Lieutenans Civils, & autres nos Ju-
sticiers qu'il appartiendra; SALUT.
Notre bien amé le Pere DU HALDE
Jésuite, Nous ayant fait remonter
qu'il fouhaiteroit faire imprimer &
donner au Public la *Description Géog-
raphique, Historique, Chronologique,
Politique, & Physique de la Chine &
de la Tartarie Chinoise, &c.* par ledit
Pere DU HALDE; *Lettres Edifiantes
& Curieuses, écrites des Missions Étran-
geres; le Sage Chrétien, ou les princi-
pes de la vraye Sagesse*, s'il Nous plai-
soit lui accorder nos Lettres de con-
tinuation de Privilége, pour l'im-
pression & réimpression desdits Li-
vres sur ce nécessaires; offrant pour

cet effet de le faire imprimer & réimprimer en bon papier, & en beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le Contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant & reconnoître son zèle, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer & réimprimer lesdits Livres, ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems & espace de douze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout

Ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dud. Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725: & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimé qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres,

seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ; ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sr d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , le Sicur d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles , vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans cause, pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux Conseillers & Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original.

Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingtième jour du mois de Juin , l'an de grace mil sept cent trente-neuf , & de notre Règne le vingt-quatrième. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Livre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o. 248. fol. 225. conformément au Règlement de 1723 , qui fait défenses , Art. 24. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre , débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms , soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir à ladite Chambre

*Royale & Syndicale huit Exemplaires
prescrits par l' Article CVIII. du même
Règlement. A Paris, le 26 Juin 1739.*

Signé, LANGLOIS, Syndic.

LETTRE



LETTRE
DU P. PARRENIN,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,
A M. DORTOUS DE MAIRAN,
*de l'Académie Royale des
Sciences.*

A Peking, ce 28 Sep-
tembre 1735.

La Paix de N. S.



MONSIEUR,

LORSQUE j'ai a répondre
aux Lettres que vous me faites
XXIV. Rec. A

l'honneur de m'écrire, je me vois toujours obligé de commencer ma réponse par de nouvelles actions de graces : vous multipliez si fort les bienfaits, qu'il ne me reste plus d'expressions, pour vous marquer combien je vous suis redevable, & à Messieurs de votre illustre Académie. Comme c'est vous, Monsieur, qui m'avez procuré l'honneur & le bien qu'ils me font, il est naturel que je vous supplie de leur en témoigner ma vive reconnoissance. Aussitôt que la Caïse qui renferme vos nouveaux Mémoires sera arrivée à Peking, je les joindrai dans notre Bibliothèque à tous les précédens, afin que ceux qui composent cette Maison, profitent de ce trésor, lequel sera ici un monument éternel de la gloire de l'Académie & de sa libéralité.

Outre la continuation de ces

Mémoires, j'ai reçu une Carte de la Lune de feu M. Cassini, avec ce que vous appelez par modestie votre petit Ouvrage de Physique, fait autrefois en Province, dont vous avez bien voulu me faire présent. Il est vrai que cet Ouvrage est petit, si l'on ne considère que le volume; mais tout petit qu'il est, on peut dire, sans flatterie, qu'il y a plus de substance, de pénétration, de justesse, & de force de raisonnement, que dans beaucoup d'autres grands Volumes sur le même sujet, lesquels après avoir fatigué la vûe & l'esprit, le laissent aussi vuide qu'il l'étoit avant que d'en avoir fait la lecture; je veux dire, qu'on n'en est pas mieux instruit: au lieu que votre Ouvrage, Monsieur, satisfait pleinement le Lecteur, en le conduisant, comme par la main, & en lui découvrant

pied à pied les plus beaux secrets de la nature, à la plûpart desquels on ne s'étoit pas avisé de penser.

Quoique les vûes des hommes sur la Physique ne soient, à proprement parler, que des Systèmes, qui ne prouvent pas que les choses soient effectivement telles qu'on les a imaginées, mais seulement qu'elles pourroient bien être ainsi; cependant, Monsieur, en lisant votre Dissertation sur la Glace, je ne pouvois m'empêcher de penser qu'elles ne fussent réellement telles que vous les exposez.

Je me souviens qu'en la même année 1716, que votre Dissertation fut si justement couronnée à Bourdeaux, je suivis l'Empereur à la Chasse du Tygre pendant l'Hyver, & je me trouvai insensiblement engagé de convaincre une célèbre Compagnie; compo-

Missionnaires de la C. de F. 5
fée de deux Ministres de l'Empire , & de dix Docteurs choisis , qui se nomment *Han lin* , qu'on pouvoit glacer de l'eau chaude auprès d'un brasier.

Cet engagement étoit une suite des entretiens que j'avois eu avec ces Messieurs sur la congélation des liquides au tems froid. Ils expliquoient cet effet de la nature , à peu près comme nos anciens Philosophes , par des termes équivalens aux qualités occultes , mais sans faire paroître beaucoup d'attachement à leurs opinions , dont ils sentoient le foible ; car ils ne manquent pas d'esprit , mais seulement d'application.

Quand ils m'eurent invité de parler à mon tour , je tâchai de leur faire comprendre la nature du liquide , sa composition , ses parties intégrantes , leur figure , l'air mêlé dans les intervalles , qui

tient les parties en mouvement, &c. Je conclusois ensuite que pour glacer l'eau, il ne s'agissoit que de la déranger, c'est-à-dire, d'en faire sortir les parties les plus subtiles, qui empêchoient les autres de se lier; & y en introduire d'autres capables de la fixer, & d'en arrêter le mouvement.

« Ce seroit, dit un de ces Messieurs, une jolie opération à voir, & je serois curieux de sçavoir de quels Instrumens on pourroit se servir pour travailler sur des Parties si subtiles, qu'elles échappent à notre vûe. Monsieur, lui répondis-je, puisque sur ce que j'ai l'honneur de vous dire, vous n'en voulez croire qu'à vos yeux, quoiqu'ils ne soient pas toujours des témoins sûrs de la vérité, je suis prêt de contenter votre curiosité ».

A peine avois-je achevé de par-

ler, que tous me prirent au mot. Ils marquerent le lieu, le jour, ou plutôt la nuit où se devoit faire cette opération; car pendant le jour ils ne sont pas libres, & il se peut faire à chaque moment qu'on les appelle au Palais. Il arriva qu'un soir qu'on avoit fixé pour le lieu du rendez-vous, qui étoit la Tente du Président des Docteurs, & dans le moment même que je partoisi pour y aller, l'Empereur fit ouvrir la Barrière qui ferme le Camp Impérial, pour m'envoyer chercher par un Eunuque, avec ordre de lui amener un Chirurgien. Cet incident me fit manquer à ma parole. Il m'étoit aisé d'en faire informer ces Messieurs, mais j'aimai mieux les laisser dans le doute. Eux de leur côté ne me voyant point arriver, envoyèrent un Domestique jusqu'à ma Tente, pour m'a-

vertir qu'ils m'attendoient. On se contenta de répondre que j'étois parti. Cette réponse les surprit , & leur fit soupçonner que je m'étois trop avancé. Un d'entr'eux , qui ne croyoit pas qu'un Etranger , qu'un Barbare , ainsi qu'ils appellent tous ceux qui ne sont pas Chinois , en pût sçavoir plus que lui , perdit patience , comme on me le raconta dans la suite : « Hé , Messieurs ,
» s'écria-t'il , jusqu'à quand vous
» laisserez-vous tromper par un
» homme , qui non content de
» nous avoir souvent amusé sur
» la Religion par des discours
» frivoles , & dénués de preuves
» sensibles, veut encore nous trom-
» per sur les choses naturelles par
» des explications nullement fon-
» dées & inventées à plaisir. Que
» dira-t'on de nous, quand on sçau-
» ra qu'il a assemblé ici tant d'hon-

» nêtes gens , pour écouter les fa-
» bles qu'il nous débite » ? Sur-
quoi il se leva brusquement , &
prit le chemin de sa Tente pour
y prendre du repos , & dissiper
son indignation. Les autres, plus
modérés , se retirèrent peu après ,
mais sans faire aucun éclat.

Le Président , qui est de mes
amis , resta seul véritablement
mortifié de n'avoir pû me justi-
fier , ni me prévenir à tems , pour
me détourner de tenter une entre-
prise , qu'il croyoit au-dessus des
forces humaines : car , disoit-il ,
c'est vouloir forcer la nature, que
de faire geler de l'eau auprès du
feu.

Le lendemain je vis ces Mes-
sieurs qui suivoient le cercle de
la Chasse. J'allai leur faire mes
excuses , en leur disant la raison
qui m'avoit fait manquer au ren-
dez-vous. La politesse Chinoise

ne leur permit pas de me répondre ce qu'ils pensoient ; mais prenant un ton , qui marquoit assez qu'on m'en tenoit quitte , ils me dirent que ce seroit pour une autre fois. « Ce sera ce soir-même , » repris-je , si vous l'agréez , car » je n'irai pas à la Porte * , & je » me rendrai de bonne heure chez » M. le Président ». Je m'y rendis effectivement le premier ; car ces Messieurs ne doivent quitter la Porte que quand on la ferme. Ils furent contents de me trouver à leur arrivée.

Après les complimens ordinaires , chacun prit sa place , formant une espèce de cercle autour d'un grand brasier , qui étoit au milieu de la Tente , dont on affecta d'abaisser la portiere , afin d'augmenter la chaleur , dans la pensée où ils étoient , qu'elle em-

* C'est-à-dire , chez l'Empereur.

Missionnaires de la C. de J. II
pêcheroit le succès de l'Opération. Ils commencèrent d'abord à parler de choses indifférentes ; car voyant qu'il n'y avoit rien de préparé que pour une simple conversation , ils crurent que je n'étois venu que pour m'excuser, ou pour me divertir aux dépens de ceux qui avoient eu la simplicité de croire , qu'on pût congeler des liquides dans un lieu si chaud.

Lorsque je m'apperçus que la chaleur étoit devenue si grande , qu'elle les obligeoit à quitter leurs bonnets & leurs casques de Zibeline , je pris la parole , « Hé » bien , Messieurs , leur dis-je, en » riant , je crois que nous ferons » bientôt obligés de boire à la gla- » ce ; ne seriez-vous pas d'avis que » j'en prépare de bonne heure » ? Cette proposition fut reçue avec un éclat de rire , & on la prit pour une plaisanterie. Le Prési-

dent me demanda, si je parlois sérieusement : « Oserois-je parler » autrement, lui répondis-je, de- » vant une si respectable Compa- » gnie? Ordonnez seulement à vos » Domestiques de m'apporter une » Ecuelle d'argent remplie de » Neige avec sa sou-coupe pleine » d'eau, & je vous ferai voir que » je n'ai rien avancé que je ne » puisse exécuter ».

Je fus servi à l'instant ; car en arrivant j'avois pris la précaution de dire aux Officiers du Président de me tenir tout cela prêt. J'étois assis sur un Couffin, les jambes croisées comme tous les autres : on m'apporta l'Ecuelle remplie de Neige, & le Plat plein d'eau tiède. Cet appareil réveilla l'attention des Spectateurs. Il s'agissoit cependant de mêler avec la Neige, sans qu'on s'en apperçût, le Nitre que j'avois apporté. Je

pris pour prétexte que les flambeaux , qui éclairaient la Tente , étant trop près de moi , m'incommodoient la vûe. On ordonna aussitôt aux Domestiques de les placer ailleurs , & pendant ce mouvement je glissai mon Nitre dans la Neige.

Je posai d'abord l'Ecuelle dans le Plat d'eau , je l'approchai jusques sur le bord du brasier , & feignant d'avoir de la peine à tenir l'un & l'autre , j'invitai le Docteur incrédule à tenir le Plat , tandis que je tiendrois l'Ecuelle : c'est à quoi il consentit volontiers , pour avoir le plaisir d'examiner de plus près l'Opération. Mais sa curiosité lui coûta cher , sans qu'il osât s'en plaindre , tandis que tous les autres *Han lin* rioient à gorge déployée , parce que voyant fondre la Neige que je remuois de la main , ils étoient fort éloignés

de croire que l'eau du Plat qui étoit deffous, & plus près du feu, pût jamais devenir de la glace.

Cependant elle se formoit, & en très-peu de tems mon Opération fut achevée. Comme le *Hanlin* incrédule avoit peine à soutenir plus long-tems l'ardeur du feu, & qu'à tout moment il détournoit la tête, « J'ai compassion de vous, lui dis-je, votre secours m'est désormais inutile, & vous pouvez lâcher le Plat sans craindre qu'il tombe ». Il le lâcha en effet, & se retira au plus vîte. Tous ces Messieurs voyant ce Plat suspendu au fond de l'Ecuelle que je tenois par l'oreille, furent étrangement surpris. Ils s'avancerent, & toucherent la glace des doigts, ils prirent ces deux pièces jointes ensemble, & les maniant sans beaucoup de précaution, ils se couvrirent de l'eau

de Neige qui tomboit sur leurs habits. « Attendez un peu, Messieurs, » leur dis-je, je vais vous satisfaire de telle sorte, qu'il ne vous restera plus le moindre doute ».

Après avoir présenté au feu le dessous du Plat, & avoir pareillement renversé l'Ecuelle sur le feu, il me resta à la main un plat de glace très-pure & très-claire. Chacun voulut le manier, & le regarder aux flambeaux. Le Docteur incrédule ne se fiant ni à la vue ni au toucher, cassa le Plat, & en porta un morceau à la bouche pour le manger, supposant que le goût seroit un témoin plus fidèle de la vérité du fait, que les autres sens. Il est à observer que les Chinois de Peking, au fort de l'Eté, non seulement boivent à la glace, mais qu'ils en mangent encore d'assez gros morceaux, sans qu'elle nuise à leur

fanté. Après qu'il en eût mangé ;
 » C'est véritablement de la glace ,
 » s'écria-t'il , & de la meilleure.
 » Je me rends , & je rends pareil-
 » lement justice à celui qui la mé-
 » rite, mais j'avoue que si ce chan-
 » gement ne s'étoit pas fait en ma
 » présence , je ne l'aurois jamais
 » crû possible ».

Mais je ne m'apperçois pas ,
 Monsieur , que je pourrois bien
 vous ennuyer en vous racontant
 une aventure qui ne vous in-
 téresse guères , & qui ne vous ap-
 prend rien , si ce n'est peut-être à
 mieux connoître le génie & le ca-
 ractère des Lettrés Chinois. Si c'est
 une faute de ma part , elle est d'au-
 tant plus pardonnable , que c'est
 votre sçavante Dissertation sur la
 glace qui me l'a fait commettre.

Le lendemain de cette Expé-
 rience , je suivis l'Empereur à la
 Chasse ; ces Messieurs , qui n'é-

toient comme moi que simples Spectateurs , pouvoient quitter leur rang , & ils le firent , dans l'impatience où ils étoient de me joindre. Comme la nuit précédente ils avoient tenté inutilement de faire de la glace , en imitant ce qu'ils m'avoient vû faire , ils étoient curieux de sçavoir ce qui les avoit empêché de réussir. Je leur répondis , qu'ils n'avoient qu'à s'adresser à M. le » Président. Oui , Messieurs , dit » le Président , j'en ai fait l'épreu- » ve , & je l'ai fait avec succès. » Je vous communiquerai ce se- » cret , mais ce ne sera pas à pré- » sent , il faut qu'il en coûte un » peu de patience à ceux qui ont » manqué de foi ». Ensuite m'adressant la parole , je voudrois bien sçavoir , me dit-il , comment se forme la Grêle , le Tonnerre , & les Tempêtes. Je lui expliquai

ce que j'en sçavois le plus clairement qu'il me fut possible : mon explication n'étoit pas sans réplique , mais heureusement leurs objections roulerent presque toutes sur les effets du Tonnerre. « Il » tombe souvent , me disoient-ils , » au lieu de monter , & de se dissiper en l'air , comme fait la » Poudre ».

« Je vois bien , Messieurs , leur » répondis-je , qu'il faudra encore » vous convaincre par le témoignage des yeux. Je vous composerai une Poudre qui éclatera » comme le tonnerre , & qui au lieu » de faire son effet en haut , le fera » en bas , & percera le fond d'une cuillière de fer , dans laquelle » on fera chauffer cette Poudre ».

J'avois en effet de quoi faire de la Poudre fulminante : le succès de cette nouvelle Opération , dont ils furent témoins , redoubla leur

admiration , ce qui fit dire à l'un d'eux, que je pouvois désormais le tromper , parce qu'après ce qu'il avoit vû , il ne pouvoit s'empêcher de me croire sur tout le reste.

« Je suis incapable de tromper per-
» sonne , lui répondis-je , je vou-
» drois bien au contraire être af-
» fez heureux, pour vous détrom-
» per sur des erreurs, où vous êtes
» par rapport à la Religion , &
» qui sont d'une bien plus grande
» conséquence pour votre bon-
» heur , que l'ignorance de quel-
» ques effets naturels ».

Un autre jour le discours tomba sur la maniere dont les pierres se forment dans le sein de la terre. Ma réponse fut courte ; une plus longue eût été assez inutile avec des gens , qui n'écoutent la théorie que par complaisance & sans en rien croire , & qui réduisent tout au témoignage des sens.

» Voulez-vous , leur dis-je alors ,
» que je vous conduise jusqu'au
» centre des Montagnes , & au
» fond des Carrieres , pour vous
» faire toucher au doigt ce que
» je viens de vous dire de la for-
» mation des pierres , & de leur
» accroissement? Non, me dit l'un
» de ces Messieurs , j'aime mieux
» vous en croire sur votre paro-
» le , que de m'engager dans un
» voyage si obscur & si dange-
» reux : mais , si sans courir tant
» de risques , vous nous montriez
» une petite pierre de votre fa-
» çon , vous nous obligeriez fort ,
» & vous nous trouveriez plus do-
» ciles à vous écouter sur tout le
» reste ».

« J'y consens volontiers , lui
» répondis-je , mais ce ne sera
» pas ici , où je manque de ce qui
» m'est nécessaire pour vous con-
» tenter ; ce sera à Peking , où je

» vous ferai une pierre, sans me
» servir d'aucun corps dur ou so-
» lide : bien plus, je vous appren-
» drai à la faire, & vous serez
» maître en ce genre dès votre
» premier coup d'essai : il ne vous
» en coûtera que de mêler deux
» sortes de liqueurs ensemble :
» vous verrez d'abord un bouil-
» lonnement, un combat de ces
» deux liquides, qui ne finira que
» par la destruction de l'une &
» de l'autre, & il ne restera qu'une
» pierre blanche au fond du vase.
» Mais vous vous souviendrez
» de la parole que vous me don-
» nez de m'écouter ensuite avec
» plus de docilité, sur un sujet bien
» plus relevé & infiniment avan-
» tageux pour vous, puisqu'il vous
» procurera un bonheur éternel.
» Faites ce que vous me promet-
» tez, dit le Docteur, & je n'au-
» rai pas de peine à vous croire».

J'effacerois, Monsieur, tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire, si j'adressois ma Lettre à une personne moins éclairée que vous; car il me reprocheroit peut-être qu'il ne convient à un Missionnaire que d'annoncer simplement la Foi à ces Infidèles, sans s'amuser à les entretenir de matieres de Physique & de pure curiosité. Je répondrois à ce reproche, ce que l'expérience a appris à tous les anciens Missionnaires, que quand il s'agit de prêcher aux Grands & aux Lettrés de cette Nation, on ne réussit pas d'ordinaire en débutant par les Mystères de notre sainte Religion: les uns leur paroissent obscurs, les autres incroyables: la persuasion où ils sont, que les Etrangers n'ont point de connoissance sur la Religion, qui soit comparable à leur grande doctrine, fait que s'ils

nous écoutent un moment , ils détournent aussitôt le discours sur un autre sujet. Leur vanité , l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes , le mépris qu'ils font des autres Nations , transpirent , malgré eux , au travers de leur feinte modestie , & des termes polis qu'ils affectent.

Il faut donc , pour mériter leur attention , s'accréditer dans leur esprit , gagner leur estime par la connoissance des choses naturelles qu'ils ignorent la plûpart , & qu'ils sont curieux d'apprendre ; rien ne les dispose mieux à nous entendre sur les saintes vérités du Christianisme. Il faut ajouter à cela beaucoup de complaisance , & une grande patience à écouter & à réloudre les difficultés qu'ils proposent , bonnes ou mauvaises , faisant paroître qu'on fait cas de leur capacité & de leur mérite personnel. C'est par ces sages mé-

24 *Lettres de quelques*
nagemens qu'on s'infinue dans
leur esprit, & qu'insensiblement
on fait entrer les vérités de la
Religion dans leur cœur.

Je viens maintenant à votre
Lettre, qui est une réponse à cel-
le que j'eus l'honneur de vous
écrire au mois de Décembre de
l'année 1730, dans laquelle je
vous marquois la plus grande par-
tie des causes, qui ont toujours re-
tardé à la Chine le progrès des
Sciences, & sur tout de l'Astro-
nomie. Vous convenez assez de
la solidité des raisons que j'en ai
apportées; mais vous regrettez
que les Chinois, pendant tant de
siècles, sous un si beau Ciel, &
sous une Position aussi favorable
que celle de la Chaldée & de l'E-
gypte, d'où nous sont venues
nos premières connoissances en
Astronomie, n'ayent pas plus
avancé dans cette Science.

Cela

Cela est en effet surprenant pour tous ceux qui n'ont vû la Chine que de loin ; car ils peuvent ainsi raisonner. Le tems où les Hipparques comptoient les Etoiles , déterminoient leur grandeur , donnoient des règles pour prédire les Eclipses plus juste que leurs Prédécesseurs , où les Ptolomées examinoient le Ciel sans Lunettes ni Pendules , & faisoient des Systêmes ; ce tems , dis-je , répondoit au cinquième & sixième Empereur de la Dynastie des Grands *Han*, qui avoient des Mathématiciens , lesquels pouvoient continuer & perfectionner, ce que d'autres avoient commencé plusieurs siècles avant eux , comme l'Histoire en fait foi. Pourquoi donc sont-ils restés en si beau chemin ? C'est , à mon avis , parce que les Chinois de ces tems reculés , étoient à peu près de même

caractère & de même génie que ceux qui vivent aujourd'hui, gens superficiels, indolens, ennemis de toute application, qui préfèrent un intérêt présent & solide, selon eux, à une vaine & stérile réputation, d'avoir découvert quelque chose de nouveau dans le Ciel.

Bien plus, j'ajoute qu'ils craignent les nouveaux Phénomènes pour le moins autant que vous les souhaitez en Europe. Ces Phénomènes leur sont fort à charge : le moins qui leur en coûte, c'est de faire plusieurs voyages à leurs dépens, & souvent dans une saison fort incommode, pour aller en rendre compte à la Cour, soit qu'elle soit à la Ville, ou à la Campagne. Là on les regarde comme gens qui apportent de mauvaises nouvelles ; car, selon eux, toute nouveauté qui paroît

dans le Ciel, marque presque toujours son indignation contre le Maître qui gouverne, ou contre les mauvais Mandarins qui foulent le Peuple; ce qui pourroit exciter des mouvemens séditieux dans l'Empire. Je comparerois volontiers ceux qui veillent jour & nuit sur l'Observatoire de Peking, aux Vedettes ou Gardes avancées de nos Armées, qui ne souhaitent rien moins que de voir approcher l'Ennemi, parce qu'il n'y a que des coups à gagner pour eux. Les Astronomes d'Egypte, de Chaldée, de la Grèce, n'ont jamais rien eu de semblable à craindre; au contraire, ils étoient soutenus, aidés, loués, animés, protégés: ils ne nous ont pas laissé par écrit tous les secours étrangers qu'ils recevoient; sans doute pour ne pas diminuer leur gloire, en la partageant avec plusieurs autres

Peut-être aussi, & c'est ce qui est le plus vraisemblable, avoient-ils plus de génie & d'esprit Géométrique que les Chinois de leur tems.

Quoiqu'il en soit des anciens Astronomes de la Chine, nous aurions sujet de nous consoler, si ceux d'aujourd'hui nous laissoient espérer quelque chose de meilleur : mais il paroît certain que ce sera toujours la même chose. Il y aura toujours des Astronomes, un Observatoire, un Tribunal rempli de gens qui supputent par routine, & qui réussiront assez bien, tandis que leurs Cartes seront bonnes ; tant de travail, tant de dépenses, aboutiront chaque année à faire un Calendrier, pour être distribué de tous côtés ; le changement même de Dynastie ne troublera rien de cet ordre ; car il faut toujours

dans ces occasions que celui qui monte sur le Trône, commence par s'assurer d'un Almanach, comme d'une pièce essentielle au Gouvernement de l'Empire.

Il me paroît que ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur la Chronologie Chinoise, commence à dissiper les scrupules que vous avoit fait naître le Mémoire instructif, que vous aviez lû dans les Transactions Philosophiques. Je me flatte que quand vous aurez reçu la Lettre que je vous écrivis au mois de Mai dernier, & qui est déjà partie pour Canton, avec la Feuille Chinoise, qui a servi de fondement à ce Mémoire, vous serez pleinement satisfait. J'ai envoyé dans le même Paquet les *King* Chinois en Planchette; il y en a six Tomes, avec une courte Explication. J'y ai joint une Feuille d'un Caractère

Chinois écrit à la main en cent façons différentes; c'est le Caractère qui signifie l'âge de l'homme. Je fouhaitte que tout cela vous fasse plaisir.

Je vais vous répondre plus au long sur ce que vous me demandez au sujet des Traditions; sçavoir, s'il ne m'est jamais venu dans l'esprit, qu'il y en a plusieurs à la Chine qui semblent tirer leur origine d'Égypte. «L'Histoire nous apprend, dites-vous, que Sésostris soumit les Peuples au-delà du Gange, & qu'il s'avança jusqu'à l'Océan, il aura donc pû aller jusqu'à la Chine; & pourquoi n'y aura-t-il pas établi quelques Colonies?» Vous confirmez cette conjecture par une induction de plusieurs coûtumes Chinoises, presqu'entièrement conformes à celles des Egyptiens.

S'il y a des raisons , Monsieur , qui peuvent favoriser ce fait historique , je crois qu'il y en a de beaucoup plus fortes qui le détruisent. Vous en jugerez par ce que je vais avoir l'honneur de vous dire.

Séfoltris le Conquérant , régnoit environ quinze siècles avant Jesus-Christ ; ce tems répond à celui des XI. & XII^e. Empereurs de la Chine de la troisième Famille des *Chang*. Il paroît assez certain qu'il fit la guerre aux Assyriens & aux Scythes , qu'il subjuga la Phénicie , la Syrie , & presque toute l'Asie Mineure. Les Historiens Grecs nous assurent qu'il ne fut que neuf ans absent de ses Etats ; qu'il interrompit ses Conquêtes pour y retourner, parce que son frere Armais , auquel il avoit confié la Régence de son Royaume , cherchoit à s'empa-

rer du Trône. Mais est-il également certain qu'il ait poussé ses Conquêtes jusqu'au Gange, qu'il y ait soumis les Peuples, ce qui ne pouvoit s'exécuter qu'après les expéditions dont je viens de parler; que du Gange il ait passé à la Chine; qu'il y ait établi des Colonies, & dressé des Colomnes comme autant de monumens de ses victoires, ainsi qu'on assure qu'il le faisoit par tout; & qu'ensuite il soit retourné en Egypte pour en chasser son frere? Si cela n'est pas absolument impossible, cela est du moins très-difficile à croire: car dans ce tems-la le passage des Indes à la Chine étoit bien moins praticable qu'il ne l'est maintenant, sur tout pour une Armée. Je doute même que les Villes de Bochara & de Samarcand, si utiles aux Caravanes, subsistassent déjà dans les Indes,

Missionnaires de la C. de F. 33
ou qu'il y eût d'autres semblables
Etapas en faveur des Commer-
çans & des Voyageurs.

Peut-être, dira-t'on, que Séso-
tris n'envoya qu'un détachement
de son Armée, pour s'informer
de la nature du Pays, & du ca-
ractère de ses Habitans. Je ré-
ponds, que dès ce tems-la, &
même auparavant, l'entrée en
étoit interdite à tous les Etran-
gers, à la réserve des Ambassa-
deurs, qu'on n'admettoit qu'a-
vec peu de suite: On les traitoit
bien, on leur faisoit des présens,
mais on les renvoyoit bien ac-
compagnés jusqu'à la Frontière,
sans permettre à aucun d'eux de
rester à la Chine pour s'y établir.
C'est ce qui se pratique encore
aujourd'hui à l'égard de tous les
Ambassadeurs.

Dira-t'on que Sésostris, à qui
rien ne résistoit, & qui se croyoit

le maître du Monde, s'abaiſſa juſqu'à envoyer un Ambaſſadeur à la Chine, en ſuppoſant qu'il l'a connu pour lors? Il eût, je crois, plutôt formé le deſſein d'y entrer en Conquérant, & il ſe ſeroit perſuadé que les Chinois ne lui donneroient pas plus de peine que les Indiens. C'eſt dequoi il ne nous reſte aucun veſtige dans l'Histoire Chinoiſe, quoiqu'elle parle ſouvent des irruptions qui ont été faites par quelques Nations plus voisines, parmi leſquelles on pourra, ſi l'on veut, mêler quelques Egyptiens, qui ſe ſeront trouvés là par haſard. Pour moi, je ſuis porté à croire qu'en ce tems-la les Egyptiens & les Chinois ne ſe connoiſſoient nullement, & que chacune de ces deux Nations croyoit ſon Empire le premier, ou plutôt l'unique qui fût au Monde.

Je sçais, Monsieur, que ce que je viens de dire, ne fonde qu'une probabilité, qui paroît se détruire par les parallèles que vous faites des Coûtumes des deux Nations. « Vous voyez, dites-vous, » dans l'une & l'autre l'usage des » Hiéroglyphes ; la division par » Castes & Tribus à la Chine, » comme en Egypte ; même attachement aux anciennes Coûtumes, même respect pour les parens & les vieillards ; le même amour pour les Sciences, & surtout pour l'Astronomie ; la Fête des Lanternes à la Chine, celle des Lumières en Egypte ; la Métempfycofe, & peut-être aussi la perpétuité des Métiers. Tout cela, dites-vous, ne prouve-t-il pas la communication entre les deux Empires ?

J'avoue, Monsieur, que ce parallèle, qu'on pourroit encore

pouffer plus loin , frappe d'abord & forme un grand préjugé pour la communication dont il s'agit : Si cependant on l'examine de près , & en détail , je crois qu'on verra qu'il ne prouve pas assez. Commençons par les Hieroglyphes.

Ce sont , selon l'origine des deux mots Grecs qui le composent , des symboles ou des figures sacrées , dont les Egyptiens se servoient pour les Dogmes de leur Religion & de leur Morale. Les Grecs les ont admirées , & fort vantées : plusieurs Européans , après eux , les voyant sculpées sur de belles Colonnes , ont cru d'autant plus aisément qu'il y avoit du mystère , qu'ils ne les entendoient point. Je crois que si dans ces tems , où l'on ne connoissoit pas encore la Chine , on eût reçu par hasard une inscription en ca-

raâctères Chinois ; on les eût admirées de même ; & peut-être quelque-un de ces Sçavans qui veulent paroître ne rien ignorer, en eût-il donné une explication de la façon ?

Les Hiéroglyphes d'Egypte étoient-ils immuables ? Le sens qu'on y attachoit, étoit-il tellement fixe, qu'on ne pût le changer, & qu'il signifiât toujours la même chose ? N'y en avoit-il que pour les Mystères de la Religion ? En avoient-ils aussi de communs pour l'usage ordinaire, & quand est-ce que les Egyptiens commencerent à en avoir ? C'est ce que j'ignore ; & c'est pourtant ce qu'il faudroit sçavoir, afin de pouvoir dire laquelle de ces deux Nations a profité des découvertes de l'autre.

Les caractères Chinois ne sont Hiéroglyphes qu'improprement,

& n'ont pas été institués plutôt pour le Sacré que pour le Profane. Ce sont des signes arbitraires qui nous donnent l'idée d'une chose, non par aucun rapport qu'ils ayent avec la chose signifiée, mais parce qu'on a voulu par tel signe signifier telle chose, sans égard aux sons avec lesquels on les prononce ; de sorte que les différentes Nations, qui dans la suite se sont servies des caractères Chinois, comme les Japonois, les Coréens, les Tongkinois, &c. les lisent avec les sons de leur langue particuliere, & y attachent le même sens que les Chinois.

Ces signes sont tellement arbitraires, que souvent on peut changer le nombre des traits, & leur configuration extérieure, en leur laissant le même sens & la même idée ; en est-il de même des Hié-

Missionnaires de la C. de F. 39
roglyphes Egyptiens? Les Nations voisines s'en servent-elles? Y en avoit-il pour tous les usages de la vie civile? Un même Hiéroglyphe pouvoit-il avoir des sens différens, selon qu'il étoit différemment employé dans la suite du discours, comme il arrive aux caractères Chinois?

Les caractères Chinois furent inventés par *Tsang Kiai*, qui vivoit deux mille ans avant Jesus-Christ: y avoit-il déjà pour lors des Hiéroglyphes en Egypte? C'est sans doute, Monsieur, ce que vous sçavez beaucoup mieux que moi, qui n'oserois rien affirmer sur cela: je conjecture seulement que les Egyptiens & les Chinois, ayant les premiers fondé de grandes Monarchies, auront eu besoin de signes & de caractères pour écrire leurs Loix, & gouverner les Peuples, & que

chacun en imagina de son côté. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'ils communiquassent ensemble : ne voit-on pas souvent les nouvelles inventions naître presque en même tems dans différens endroits de l'Europe ?

Pour ce qui est de la perpétuité des Métiers , elle n'a jamais été à la Chine. Il y a au contraire très-peu de Chinois qui veulent apprendre le Métier de leur pere , & ce n'est jamais que la nécessité qui les y contraint. Aussitôt qu'ils ont gagné quelque argent , ils passent au rang des Commerçans , & quelques-uns même tâchent de devenir petits Mandarins. J'en ai vû ici quatre ou cinq qui nous avoient servis , les uns de Cordonniers , & les autres de Coûturiers , quitter leurs Boutiques pour aller en Province être petits Officiers dans des Villes du troisième Ordre.

La Métempfycofe ne doit pas entrer dans le parallèle : c'est une doctrine des tems postérieurs , qui a toujours été étrangere à la Chine : elle y a été constamment rejetée & anathématisée comme une peste venue des Indes : Les Lettrés Chinois ont écrit des Livres sans nombre contre cette Secte , sans néanmoins qu'ils ayent pû l'empêcher de faire des progrès immenses , sur tout parmi le Peuple : On ne voit par tout que Bonzes & que Pagodes, que l'Empereur a encore bien plus multiplié que ses Prédécesseurs.

Puisque vous dites , Monsieur , dans votre parallèle qu'il y a à la Chine des Castes & des Tribus comme en Egypte , il faut bien que vous l'ayiez lû dans quelques Relations , dont je n'ai pas de connoissance , & que quelqu'un , ou l'ait écrit trop légèrement , ou

ait abusé des termes de Caste & de Tribus , qu'on ne voit pas à la Chine comme aux Indes : & parce qu'il n'y a guères d'erreur qui n'ait quelque fondement , j'ai cherché ce qui pourroit y avoir donné lieu. Voici ce que je me figure : Il y a des personnes à la Chine qui sont infâmes , non pas d'origine , mais par la profession qu'ils exercent : ils ne peuvent être reçus Mandarins , & le Peuple même ne contracte point d'alliance avec eux. Tels sont les Comédiens qui jouent sur un Théâtre public , les Ministres de débauches , les corrupteurs de la jeunesse , les Géoliers , & ceux qui dans les Tribunaux donnent la bastonnade aux coupables , quand la Sentence du Juge l'ordonne. Ces gens-la ne font point Caste ; il n'y a que la misère , & non pas leur naissance , qui les engage dans

Missionnaires de la C. de F. 43
ces professions honteuses, & leurs
descendans peuvent les abandon-
ner, quand ils ont dequoi vivre
honorablement.

Il y a encore une autre espèce
de gens infâmes, qu'on appelle
Tomin. On ne les trouve que dans
la Province de *Tche kiang*, sur-
tout dans la Ville de *Chao hing*,
où on les oblige d'habiter dans
une rue séparée. Il ne leur est per-
mis d'exercer que le plus vil &
le plus petit commerce, tel qu
celui de vendre des grenouilles,
& des petits pains sucrés pour les
ensans; de jouer de la trompette
devant les morts quand on les
porte en terre. Il leur est défendu
d'aller aux examens pour pren-
dre des Grades, & devenir Man-
darins; quand on impose de du-
res corvées sur le Peuple de la
Ville, on les fait faire à ces gens-
là, que chacun a droit de mal-

traitter impunément; on ne s'allie point avec eux : leurs femmes ont une marque à leurs tabliers qui les distinguent des autres ; ce sont les seules qui traittent des mariages , & qui ayent entrée chez toutes les Dames qui ont des fils ou des filles à marier ; ce sont elles qui accompagnent l'Épouse quand elle va à la Maison de son Epoux. Elles gagnent plus ou moins à proportion du talent qu'elles ont de dissimuler aux deux Parties , qui ne se voyent pour la première fois que le jour de leur mariage , les défauts qu'on n'apperçoit pas du premier coup d'œil. J'ai appris tout cela d'un de nos Jésuites Chinois né à *Chao hing* , qui me l'a raconté encore dans un plus grand détail.

Il est vrai , Monsieur , que dans tout cela il y a quelque apparence de Caste , & l'on y aura été

trompé d'autant plus aisément , que les Chrétiens de cette Ville-là ne vouloient pas qu'on admit au Batême les *To min* , qui passoient dans leur esprit pour des infâmes , avec lesquels ils ne vouloient avoir aucune société ; & c'est surquoy les Missionnaires eurent beaucoup de peine à leur faire entendre raison. Cependant, il n'y a rien moins que Caste , quand on se donne la peine d'en examiner l'origine. Car tous conviennent , & même les Habitans de la Ville de *Chao hing* , que ces *To min* sont les descendans des plus grands Seigneurs , qui vécurent vers la fin de la Dynastie des *Song* , que les *Yuen* détruisirent ; & parce que ces Seigneurs donnerent le plus de peine aux Conquérens , se retranchant par tout , & refusant constamment de se soumettre aux Tartares , ceux

qui restèrent du carnage qu'on en fit , furent condamnés à vivre dans *Chao hing* , séparés des autres Peuples , & dans l'état humiliant , où on les a vûs jusqu'au commencement du règne de l'Empereur *Yong tching* , qui dans une Déclaration qu'il fit contre une si odieuse différence , ordonna que les *To min* fussent regardés comme les autres Sujets , qu'ils pussent se faire examiner , & prendre des Grades , afin d'être en état de remplir les Charges , s'il s'en trouvoit parmi eux qui en fussent capables.

Cet Ordre fut publié par tout , & personne n'y fit opposition , à la réserve des Lettrés de *Chao hing* , gens d'un esprit remuant , qui faisoient consister une partie de leur gloire dans l'humiliation de ces malheureux , qu'ils sont en possession de traiter avec un

Missionnaires de la C. de F. 47
extrême mépris. Ils s'opposèrent
à la grace qu'on vouloit leur faire , & allèrent tumultuairement
en porter leurs plaintes au Gouverneur de la Ville. Celui-ci se
trouva fort embarrassé; car quand
il y a de la mutinerie parmi le
Peuple , le Gouverneur est sûr
d'être dépouillé par provision de
son Emploi , comme un homme
qui manque de talent pour gouverner. Il n'en manquoit pas néanmoins , & il s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Il fit appeler à son Tribunal les Notables
des *T o min* , & il leur déclara, en
termes magnifiques, le bienfait de
l'Empereur , puis il ajouta , comme de lui-même , qu'il y avoit des
conditions à cette grace , dont la
premiere étoit , qu'ils n'exerceroient plus leur Profession ordinaire. Alors ces pauvres gens
l'interrompirent , en s'écriant ,

que pour leur faire honneur, on vouloit les faire mourir de faim, puisqu'ils n'avoient pas d'autres moyens de subsister. On fit des difficultés de part & d'autre, & l'on se sépara sans rien conclure. Après cela les moins pauvres de *To min* quitterent *Chao hing* pour aller s'établir ailleurs. Quelques-uns d'eux sont venus à Peking, & sont aujourd'hui en Charge : les autres se déliyrerent peu à peu de cet esclavage.

Une autre espèce de gens qu'on nomme *Kankian* n'est guères moins méprisable. Ce sont ceux qui aujourd'hui conduisent des Provinces à la Cour, les barques chargées de ris pour les Magazins Royaux. Vous sçavez, Monsieur, que ce furent les *Yuen* qui firent creuser ce fameux Canal, pour transporter par eau des Provinces du Sud, non seulement le ris, mais encore

Missionnaires de la C. de F. 49
encore beaucoup d'autres choses
pour l'usage de la Cour. Ils regarderent la conduite de ces Barques
comme un emploi pénible & oné-
reux, & ils y destinerent ceux
qui pour des fautes personnelles
étoient condamnés à l'exil. Les
uns furent faits Chefs de Barques,
& les autres simples Matelots; on
les y fit monter chacun avec toute
leur famille, & ils n'ont point
d'autre maison, soit que les Bar-
ques marchent, soit qu'elles de-
meurent à l'ancre. On leur fournit
le ris & tout ce qui leur est néces-
saire pour leur subsistance. Plu-
sieurs d'entre eux devenoient ri-
ches, parce que sans payer ni Fret
ni Douanne, ils mettoient sur les
Barques pour leur compte, beau-
coup de Marchandises qu'ils ven-
doient à Peking. Cela a duré jus-
qu'à l'Empereur regnant, qui leur
a défendu de charger pour eux ou

pour autrui au-delà d'un certain nombre de quintaux, dont ils doivent payer trois ou quatre fois les droits de Douanne avant que d'arriver à Peking. Ainsi la grace qu'il leur a faite, comme aux autres, de pouvoir se faire examiner, leur coûte cher, & leur devient presque inutile, parce qu'étant plus pauvres qu'autrefois, ils ne peuvent fournir aux frais pour l'entretien de leurs Enfants, dans une étude qui est longue, lorsqu'il s'agit de parvenir à quelque Grade.

Voilà sans doute, Monsieur, ce qui a pu donner occasion de dire qu'il y avoit des Castes à la Chine: si cela suffisoit pour l'assurer, on pourroit dire pareillement qu'en Europe ceux qui sont condamnés aux Galères ou à l'exil, font une Caste particuliere. Le reste des Chinois a toujours été

Missionnaires de la C. de F. 51
divisé en gens de Lettres, en gens
de Guerre, en Marchands, La-
boueurs, Artisans, comme par
tout ailleurs.

Venons maintenant à la Fête
des Lanternes si célèbre à la Chi-
ne, & qu'on croit pouvoir mettre
en parallèle avec celle qui se fai-
soit à Saïs, d'où il semble qu'elle
ait pris son origine; car la Fête
Chinoise est bien plus récente,
du moins pour sa célébrité, que
celle d'Egypte rapportée par Hé-
rodote. J'ai souvent questionné
les Chinois sur l'origine de cette
Fête. Ils m'ont tous répondu à
peu près la même chose; sçavoir,
qu'elle a été instituée pour félici-
ter les Empereurs, & donner un
spectacle au Peuple au commen-
cement de l'année. Un d'entre eux
m'indiqua un Livre qui a pour ti-
tre, *Sse ou ki yuen*, c'est-à-dire,
Mémoire de l'origine des affaires

& des choses. Ce Livre fut fait sous la Dynastie précédente en dix petits Tomes : c'est un recueil des Coûtumes , & de leur origine. L'Auteur cite les Livres d'où il a tiré ce qu'il écrit. Voici comme il parle sur l'article des Lanternes.

Sous l'Empereur *Joui T'song* de la Dynastie des *Tang* , la seconde année appelée *Sientien*, un certain nommé *Poto* demanda la permission de faire allumer cent mille Lanternes la nuit du 15. de la première Lune. L'Empereur sortit de son Palais pour être témoin de ce spectacle; & pour procurer le même divertissement au Peuple, il ordonna qu'on ne fermeroit point les portes pendant la nuit, & qu'il seroit permis de se promener dans toutes les rues sans craindre d'être arrêté. On lit dans le même Livre que sous le Fondateur des *Song* (950. de J. C.)

l'Empire étant tranquille, & la récolte ayant été abondante, l'Empereur voulut que la Fête durât jusqu'au 18. de la même Lune, pour divertir les Lettrés & le Peuple : mais après lui ces divertissemens furent réduits à trois jours, & finissent au 17. comme il se pratique encore aujourd'hui. Cette Fête est accompagnée de divers feux d'artifice.

Le même Auteur ajoute plus bas que sous la Dynastie des *Tcheou*, sans marquer l'année, on allumoit des Lampes aux Sacrifices qu'on faisoit au *Chang ti*, & qu'au tems de la Dynastie des *Han*, quand la Secte de *Fo* eut pénétré dans le Palais de l'Empereur, ce Prince fit allumer des Lanternes, pour la rendre plus célèbre.

Il y a encore un autre Livre nommé *Tsien kio ley chou*, qui est

comme le précédent , une compilation de Coûtumes tirées de différens Livres que l'Auteur avoit lus. Il dit que sous les *Tcheou* , dont la Dynastie a duré plus de huit siècles , un Empereur qu'il ne nomme pas , permit le 13. de la premiere Lune de sortir la nuit dans les rues , c'est-à-dire , ajoute l'Auteur , qu'on alluma des Lanternes.

Voilà , Monsieur , tout ce que j'ai trouvé sur la Fête des Lanternes : quoiqu'elle soit ancienne à la Chine, il paroît néanmoins qu'elle n'a été célèbre que sous l'Empereur *Foui T song* : je vous laisse à décider qui sont les premiers en datte des Chinois ou des Egyptiens.

Pour ce qui est des autres ressemblances qui se trouvent entre les deux Nations , tels que sont leur attachement inviolable aux

anciens usages , le respect pour les parens , pour les Rois , & les Vieillards , l'amour des Sciences & des Arts, &c. Je vous dirai simplement , Monsieur, ce que je pense , sans prétendre qu'on doive s'en tenir à mon sentiment.

Avant la dispersion des Nations , les trois enfans de Noë , Sem , Cham , & Japhet , avoient appris de leur pere , du moins verbalement , ce qui concernoit les Sciences & la doctrine des mœurs , sans parler des instructions qu'ils avoient pu recevoir avant le déluge , de ceux qui étoient plus âgés , car ils pouvoient en profiter , puisqu'ils étoient déjà mariés quand ils entrèrent dans l'Arche. Noë continua sans doute à les instruire. S'il eût voulu favoriser l'un plutôt que l'autre , son choix ne fût pas probablement tombé sur Cham , ce fils peu respectueux

& maudit dans sa postérité, de laquelle sont sortis les Egyptiens : mais bien plutôt sur Sem & Japhet, qui étoient des enfans de bénédiction. Ce dernier ou ses descendans oublièrent bientôt les instructions qu'ils avoient reçues ; mais il n'en fut pas de même des descendans de Sem qui ont peuplé la Chine. Ils formerent de bonne heure un grand Empire, qu'ils entreprirent de gouverner comme une seule Famille. C'étoit le vrai moyen de perpétuer les grandes règles pour les mœurs, & pour les Sciences qu'ils avoient reçues de leurs Ancêtres.

Les Egyptiens furent aussi des premiers, ou même, si on les en croît, les premiers de tous qui formerent un Empire, & qui cultivèrent les Sciences. Ils réussirent mieux, si vous voulez, que les Chinois, parce qu'ils avoient peut-

être plus de génie & d'application à l'Etude; mais après tout on peut dire, ce me semble, que les Chinois & les Egyptiens, sans s'être rien communiqué depuis leur séparation, se ressemblent en beaucoup de choses, chacun de son côté ayant fait valoir plus ou moins son fond, tiré de la même source, selon la diversité de son esprit, qui est d'ordinaire bien différent entre les freres, & plus encore parmi les descendans.

Ce qui me surprend, Monsieur, c'est qu'on compare les Chinois avec les Egyptiens sur le respect pour les parens, & les Vieillards. Il faut donc que ceux-ci aient eu bien de l'horreur du péché de leur Pere. Je n'ai lu leur Histoire que dans des Recueils, & par conséquent je n'ai qu'une idée peu étendue de ce qui les regarde en détail. La grande différence qu'il y

a aujourd'hui entre ces deux Nations, c'est que l'une est presque éteinte, & que l'autre subsiste toujours sur le même pied. Que sont devenus maintenant les Egyptiens? où sont leurs Sciences, leurs Loix, leurs Coûtumes? Il ne reste de leur grandeur que des masures & des colonnes brisées avec leurs inscriptions : leurs Vainqueurs ont tout détruit, parce que leur Royaume n'étoit ni assez grand, ni assez peuplé, pour les arrêter dans leurs conquêtes.

La Chine par une raison toute contraire, vaincue plusieurs fois, a réduit ses Vainqueurs, en les assujétissant à ses usages, & les a tellement changés, qu'en peu de tems on ne les reconnoissoit plus. C'est une Mer qui sale tous les Fleuves qui s'y précipitent. Je veux dire que les Conquérans de la Chine ont été obligés de la gou-

verner selon ses Loix, ses Maximes, & ses Coûtumes. Ils n'ont pu changer ni le caractère ni la Langue Chinoise, ils n'ont pas pu même introduire celle qui leur étoit propre, dans les Villes où ils tenoient leur Cour. En un mot, leurs descendans sont devenus Chinois.

La Dynastie des *Kin* & des *Yuen* en est une preuve sensible, laquelle est confirmée par les Tartares Mantchéoux qui sont encore aujourd'hui sur le Trône. Ils n'ont pu changer que la forme des Habits, & obliger les Peuples à se couper les cheveux. Tout le reste subsiste comme auparavant. Il n'y a pas encore cent ans qu'ils sont maîtres de la Chine, & ils sont déjà Chinois pour les mœurs, pour les manieres, & pour la figure. On ne parle que Chinois, même à Peking, & dans les maisons des

Mantchéoux : ils sont même obligés d'envoyer leurs Enfans à l'Ecole , pour apprendre à lire & à écrire en Tartare, afin de pouvoir entrer dans les Tribunaux , ou les deux Langues sont en usage ; & dans les Provinces on ne sçait ce que c'est que de parler Mantchéou : sur dix mille personnes , à peine en trouvera-t-on une qui puisse médiocrement s'expliquer en cette Langue.

J'ai dit plus haut que les Chinois étoient descendus de Sem , sans spécifier quel est celui de ses Enfans dont ils tirent leur origine. Un de nos Missionnaires a écrit qu'ils descendoient de Jectan cadet de Phaleg , l'un & l'autre fils de Heber. Les raisons qu'il en apporte, prouvent peu à mon avis.

La première est que l'Ecriture après l'énumération des treize Enfans de Jectan , dit : *Et facta est*

Missionnaires de la C. de J. 61
habitatio eorum de Messa pergentibus usque Sephar montem orientalem. Gen. c. 10. v. 30. Le Pays où ils demeurèrent, s'étendoit depuis la sortie de Messa jusqu'à Sephar, qui est une montagne du côté de l'Orient. Le mont Sephar est dans l'Arabie, comme on en convient ordinairement, ce n'est nullement une de ces montagnes qui forment le mont Imaus, dont l'extrémité méridionale dans le Thibet s'appelle *Cantissa*; une autre partie où le Gange prend sa source, s'appelle *Languer*; les parties du nord jusqu'à la Tartarie se nomment *Belgian*, & aujourd'hui *Althai*. Ce sont des passages pour venir à la Chine, qui n'étoient pas connus de Jectan, & ces noms sont postérieurs à ceux qui ont les premiers habité les Montagnes.

La seconde raison sur laquelle il s'appuye, c'est que l'Empereur

Yao. est aussi appelé par les Chinois *Yao tang*, nom qui ressemble fort à Jectan. Donc lui ou ses Enfants ont peuplé la Chine. Cette preuve, si ç'en est une, est bien équivoque, & sera absolument rejetée par les Hébraïfians, sur tout pour la personne de Jectan, dont on ne peut prouver l'entrée personnelle à la Chine. Pour ce qui est de ses descendans, je ne vois pas qu'il y ait plus de raison, d'affurer qu'ils ont fondé l'Empire Chinois, qu'il y en a de l'affurer des descendans de ses autres freres.

Mais quel que soit celui des Enfants de Sem d'où soient sortis les Chinois, il paroît qu'en entrant dans la Chine, ils en fermerent la porte après eux, & ils ont toujours été fort exacts à ne l'ouvrir qu'aux Ambassadeurs Etrangers. Ce qui me paroît surprenant, c'est

que leurs voisins du côté de l'Occident, depuis le Thibet en allant au Nord jusqu'à Chamo, qui sont aussi sans doute des descendans de Sem, soient si différens des Chinois pour les mœurs, pour la Langue, pour les traits du visage, & pour la configuration extérieure de tout le corps. Ce sont gens grossiers, ignorans, fainéans; défauts essentiels, mais rares parmi les Chinois. Quand il vient quelqu'un de ces Tartares à Peking, & qu'on demande aux Chinois la raison de cette différence, ils répondent *Choui tou co che*, que cela vient de l'eau & de la terre, c'est-à-dire, de la nature du Pays qui opère ce changement sur le corps, & même sur l'esprit de ses Habitans.

Cela me paroît encore plus vrai ici, que dans tous les autres Pays que j'ai vûs. Je me souviens

qu'ayant suivi l'Empereur jusqu'au 48^e degré de latitude Nord dans la Tartarie, j'y trouvai des Chinois de *Nan king* qui s'y étoient établis. Leurs enfans étoient devenus de vrais Mongoux, ayant la tête enfoncée dans les épaules, les jambes cagneuses, & dans tout l'air une grossièreté & une malpropreté qui rebutoient. D'où je conclus, que si autrefois quelques Egyptiens entrèrent à la Chine, & s'y établirent, ils y ont été tellement métamorphosés en Chinois, qu'il n'en reste plus aucun vestige. Il en seroit de même du peu de Juifs qui sont à *Cai-fong* Capitale de la Province de *Honan*, & des Maures répandus par toute la Chine, s'ils n'avoient eu soin de conserver des signes extérieurs de leur Religion, tels que sont la Circoncision, l'abstinence de la chair de Cochon, & quel-

ques marques aux Habits, comme le Bonnet de toile blanche, les mouftaches coupées, & la Loi qu'ils se font fait de ne s'allier qu'ensemble.

Une autre chose, Monsieur, que vous avez de la peine à comprendre, c'est que les disettes soient si fréquentes à la Chine. « Comment se peut-il faire, dites-
» vous, qu'un Peuple laborieux,
» sobre, industrieux, qui habite le
» plus beau Pays du monde, & le
» plus fertile, qui est gouverné par
» des Princes, dont la prévoyan-
» ce, & la sagesse font le principal
» caractère, soit si souvent exposé
» à ces famines dont les Gazettes
» font mention, c'est-à-dire, à ce-
» lui de tous les fléaux qu'il est le
» plus aisé à l'industrie humaine
» d'éviter; tandis qu'on voit en
» Europe des Pays stériles habités
» par des Peuples qui manquent

» de plusieurs de ces avantages ;
 » & qui cependant n'éprouvent
 » jamais -ou presque jamais la fa-
 » mine ».

J'avoue , Monsieur , que cette objection est plausible pour ceux qui n'ont pas vu la Chine de près, encore ne suffit-il pas d'y demeurer , il faut faire les réflexions sur ce qui se passe à cet égard.

Vous observerez donc , Monsieur , que dans un tems de disette la Chine ne peut tirer aucun secours de ses voisins , qu'au contraire elle est obligée de leur en fournir. Commencez par la Province d'*Yunnan* & remontez vers le Nord par les Provinces de *Koeitcheou* , de *Setchuen* , & de *Chenssi* , jusqu'à la grande Muraille , vous ne trouverez que des montagnes affreuses , peuplées la plupart de Sauvages qu'on nomme ici *Miao sse* , *Tchang ko lao* , qui

Missionnaires de la C. de F. 67
ont leurs Chefs , leurs Loix , & parlent une Langue différente. Ils font souvent des irruptions dans le plat Pays , & désolent de grandes Contrées , sans qu'on ait jamais pû jusqu'ici les soumettre , & cette année en particulier ils ont battu des garnisons Chinoises , & pillé des Villes du voisinage. Il a fallu que l'Empereur fit marcher au secours vingt mille hommes tirés des Provinces , pour les joindre à ceux qui gardent ordinairement les Frontieres.

Au Nord de la Chine sont les Mongoux , Nation soumise à la vérité , mais très-paresseuse , & qui ne sème du millet que pour son usage. Leurs Troupeaux suppléent à ce qui leur manque pour leur nourriture. Plusieurs pauvres Chinois voisins de la grande Muraille , qui eurent permission de la passer il y a 30 à 40. ans , ont dé-

friché , & cultivent les meilleurs endroits , d'où ils tirent plus de menus grains qu'ils n'en peuvent consommer. Ce qu'ils ont de trop, ils le font passer à la Chine.

Au Nord-Est , est la Province de *Leao tong* que j'ai parcourue d'un bout à l'autre. Sa Capitale s'appelle *Chin yang* que les Mantchéoux nomment *Moucden*. Tout le Pays ressemble fort à la Lorraine & au Comté de Bourgogne. Il est très-fertile , mais trop éloigné d'ici pour le transport des grains , qui n'est praticable qu'en Hyver. C'est le tems où l'on apporte delà à Peking quantité de venaison gelée, & de poissons glacés, ou habillés de glace , selon l'expression Chinoise.

La Corée ne fournit point de grains à la Chine : les Provinces de *Kiang nan* , & de *Tche kiang* ont la Mer à l'Orient, & le Japon

à trois ou quatre journées : cependant aucun de leurs Vaisseaux , que je sçache , ne s'est hasardé d'y aller chercher des vivres, soit que le Japon déjà trop peuplé n'en ait pas de reste, ou que depuis qu'il a fermé ses Ports, il y ait trop d'avaries à essuyer.

La Province de *Fo kien* au Sud touche la Mer, & a vis-à-vis d'elle l'Isle de Formose , dont il n'y a qu'une lisiere qui appartienne à la Chine : quand elle souffre de la disette , il faut lui fournir des grains.

La Province de *Quang tong* n'a rien au Sud que la Mer , & des terres éloignées. Je me souviens qu'une certaine année le ris y étant extrêmement cher , l'Empereur *Cang hi* me fit appeller avec un autre Jésuite Portugais , & nous demanda si la Ville de Macao ne pourroit pas fournir du ris à celle

de Canton, jusqu'à ce que celui, qu'il y faisoit conduire des autres Provinces, y fût arrivé. Il fut fort surpris de nous entendre dire, que Macao n'avoit de son fond ni ris, ni bled, ni fruits, ni herbes, ni viande, & qu'elle tiroit de la Chine généralement tout ce qui étoit nécessaire pour sa subsistance.

J'ai fini le tour de la Chine, & vous voyez, Monsieur, que ses voisins ne peuvent lui servir de ressource dans l'occasion. Elle est donc toujours à peu près dans la même situation où se trouva la France en 1709. Quoiqu'elle eût de riches voisins, elle n'en put rien tirer. Ils lui étoient même à charge, puisqu'ils s'opposoient de toutes leurs forces au secours qu'elle pouvoit se procurer d'ailleurs. Voisins ennemis, voisins pauvres, cela revient au même par rapport au secours qu'on attend dans la disette.

Cela supposé, il faut que la Chine se nourrisse elle-même, & qu'elle tire de ses différentes Provinces de quoi faire subsister cette foule innombrable d'Habitans; c'est ce qui a fait dans tous les tems l'objet & l'attention des bons Empereurs. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a établi des greniers dans toutes les Provinces, & dans presque toutes les Villes un peu considérables, pour le soulagement du Peuple dans les tems difficiles. On lit encore les Ordonnances & les Déclarations des anciens Empereurs remplies des expressions les plus tendres pour leurs Sujets qui souffrent. Ils ne peuvent, disent-ils, ni boire, ni manger, ni prendre de repos qu'ils n'ayent soulagé la misère publique.

Je crois que cela étoit sincère du tems que la Chine étoit gouvernée par des Empereurs de sa

Nation , qui regardoient leurs Sujets comme leurs propres Enfans , & que l'exécution suivoit de près les ordres qu'ils portoient. Aujourd'hui la théorie est encore la même, les ordres se donnent de la même maniere, & ils imposent aisément dans les Provinces à ceux qui les entendent publier. Mais à la Cour , on réduit à leur juste valeur toutes ces brillantes expressions , auxquelles la pratique ne répond qu'à demi , faute de prendre des voyes efficaces pour leur exécution. C'est dans l'Empereur , même affection pour ses Peuples , mais elle n'est pas égale dans les Officiers , sur l'attention desquels il se repose. Voici donc ce qui arrive.

Quand la recolte manque dans une Province , ou seulement dans une Contrée , soit par une sécheresse extraordinaire, soit par quelque

que inondation subite, les grands Mandarins ont recours aux Greniers publics ; mais souvent les trouvant vuides , comme je le dirai plus bas , ils font faire des informations , des examens , des recherches , & différent à en informer la Cour, parce que ce sont des nouvelles désagréables. Ne pouvant plus différer , ils envoient enfin leurs Mémoires. Ces Mémoires parvenus aux Tribunaux de Peking , passent par plusieurs mains , & ne sont portés qu'après plusieurs jours à l'Empereur. Aussitôt le Prince ordonne aux Grands de s'assembler, & de délibérer sur les moyens de soulager la misère du Peuple. En attendant il fait de très-belles Déclarations , qu'on appelle *Chang yu* , c'est-à-dire , Paroles d'en haut , & qu'on publie partout l'Empire. Vient ensuite la résolution des Tribunaux

qui est ordinairement de supplier l'Empereur de charger de ce soin des Mandarins de la Cour, sages & désintéressés; quelquefois ils les proposent eux-mêmes au Prince. Quand ils sont nommés, on leur déclare l'Ordre Impérial. Si l'on veut qu'ils fassent diligence, on leur fournit des Chevaux de Poste, & dès lors ils sont nourris aux dépens du Public. Si on ne leur en offre point, il faut qu'ils marchent à leurs frais, & alors ils demandent du tems pour se préparer à leur départ: on leur accorde un certain nombre de jours. Ils demandent ensuite où ils prendront le ris, ou bien de l'argent pour en acheter, s'il n'y en a pas sur les lieux. Enfin, ils veulent voir Sa Majesté pour recevoir ses dernières instructions: on les réprimande de ce qu'ils ne sont pas encore en chemin. Ils partent

donc, on les voit passer ; voilà des Commissaires , dit le Peuple , qui vont nourrir les Pauvres de telle Province : ils reçoivent des applaudissemens par tout où le mal n'est pas. Mais ceux qui souffrent , ont du tems de reste pour mourir de faim , avant que le remède arrive. Ceux qui n'attendent pas à l'extrémité, se traînent, comme ils peuvent , jusqu'aux autres lieux , où ils croyent pouvoir subsister , & laissent toujours en chemin une grande partie de leur Troupe qui meurt de misère.

Voilà ce qui se pratique ordinairement dans les Provinces les plus éloignées : car à la Cour , & dans les Provinces voisines, il y a des provisions de ris pour dix ans. Le prix n'augmente jamais à Peking , & s'il montoit tant soit peu haut , l'Empereur feroit vendre le sien au Peuple au prix ordinaire.

Les lenteurs pour les autres Provinces viennent de plusieurs autres causes. J'en toucherai quelques-unes qui suffiront pour vous mettre au fait.

La premiere est que les grands Mandarins, qui ont soin en chef des Greniers publics, en confient la garde à de vraies harpies; ce sont des Loups affamés qui gardent une boucherie. Ces Canailles usent de mille artifices pour voler. Ils représentent aux premiers Mandarins, & ceux-ci à l'Empereur, que le ris est trop vieux, que l'humidité le pourrit, que les vers le rongent, qu'il faut absolument le renouveler; que le plus court moyen seroit de le vendre pour en acheter de nouveau, mais qu'il y auroit beaucoup à perdre pour l'Empereur; qu'il vaut mieux le distribuer à des gens sûrs dans les Lunaisons où il est

plus cher , & qu'ils en rendront de bon à la première recolte , & même avec ufure. Auffitôt que la permission leur est accordée , ils vendent ce ris qui est bon , à des gens riches , qui le payent argent comptant , & en font trafic. Quand la visite se fait des Greniers , ces Fripons montrent de grands cofres à fond double , où il y a un peu de ris : ils disent que les autres sont vuides , parce que la récolte ayant été mauvaife , on n'a pû en rendre qu'une partie ; que le refte viendra peu à peu , qu'il ne faut pas presser les débiteurs , de crainte qu'ils ne défertent la Province. Si pour lors il arrive une difette , on en informe la Cour ; ordre vient d'ouvrir les Greniers , qu'on trouve presque entierement dégarnis. Les Mandarins , qui souvent n'en ont tiré aucun profit , font punis pour leur négligence ; on les casse , on les

rappelle ; les Rats de Greniers , comme on les nomme ici , sont faisis , enchaînés , fouettés , exilés , tous enfin sont condamnés à payer solidairement. Cela demande du tems , & ne remédie point au mal présent ; le Peuple attend , espère , & meurt sans être foulagé. L'abondance revient , quand la Province est déchargée de ses bouches inutiles.

La seconde cause de la disette , n'est pas seulement , comme on se le persuade , la multitude du Peuple Chinois : j'avoue qu'elle y contribue beaucoup ; cependant je crois que la Chine fournit des Grains suffisamment pour la subsistance de tous ses Habitans , mais c'est qu'on ne ménage pas assez les Grains , & qu'on en fait une consommation étonnante , pour faire du Vin & de l'Eau de Vie ou de la Raque. Voilà une

des grandes sources du mal , tant dans les Provinces du Sud , que dans celles du Nord. Ceux qui gouvernent ne l'ignorent pas , mais ils n'y apportent qu'un remède inefficace. Par exemple , on a fait plusieurs fois des défenses dans cette Province de *Pe tcheli* de faire de la Raque , l'ordre de la Cour est affiché par tout , & publié dans toutes les Villes par les Gouverneurs. Des Officiers préposés à faire la visite , parcourent les Laboratoires , détruisent les Fourneaux si l'on n'a pas de quoi leur donner ; mais si on leur donne de l'argent , ils passent outre , & vont ailleurs faire le même manége. Le Mandarin fait quelquefois la visite lui-même , on saisit les Ouvriers , on les met en prison , on les condamne au fouet , à porter la Cangue , mais jamais à la mort. Ainsi les faiseurs de Vin

80 *Lettres de quelques*
changent de lieu , se cachent , &
recommencent.

Tout cela a l'air d'une pure comédie; car ni dans la Ville ni ailleurs , on ne défend point la vente du Vin & de la Raque. Il entre tous les jours à Peking grand nombre de charettes remplies de cette marchandise : on en paye la Douanne à la Porte , elle se vend publiquement dans plus de mille Boutiques répandues dans la Ville & dans les Fauxbourgs. Si l'on vouloit efficacement l'exécution des ordres qu'on a portés , ne feroit-on pas fermer les Boutiques qui vendent cette Raque ? N'en défendroit-on pas le débit sous peine d'une grosse amende pour la premiere fois , & de l'exil pour la seconde ? Mais il coûteroit trop à ceux qui doivent donner l'exemple , de s'interdire cette liqueur.

La disette n'est pas le seul in-

Missionnaires de la C. de J. 81
cōvenient de cette Raque , elle
est encore la cause la plus ordina-
re des fréquens incendies qui ar-
rivent dans les Villes, & surtout à
Peking. Voici comment: Les Chi-
nois ne boivent ni Vin ni Raque
qu'ils ne l'ayent fait chauffer: c'est
surtout le soir, avant que de se cou-
cher, qu'ils en font usage, princi-
palement les Marchands, les Ar-
tifans, & les Soldats. Ils ont cha-
cun dans la Chambre où ils cou-
chent, un Fourneau à Charbon
de pierre, où ils font cuire le ris,
le thé, & chauffer en même tems
l'estrade de brique où ils cou-
chent. C'est sur le même Four-
neau que le soir ils font chauffer
cette forte boisson; ils la prennent
en mangeant des herbes salées, &
s'en enyvrent à peu de frais. Si
par mégarde, ou étant à moitié
yvres, ils laissent tomber de cette
Raque dans le feu, la flamme s'é-

leve bientôt jusqu'au plancher , qui n'est fait que de nattes d'osier ou de châssis de papier , & dont la hauteur n'est que de trois ou quatre pieds au-dessus de la tête d'un homme ; alors dans un instant toute la Chambre est en feu ; & parce que les Boutiques où couchent les Marchands , & la plupart des Maisons du Peuple ne sont pas séparées de leurs voisins par de maîtresses murailles , que souvent les charpentes sont liées ensemble, le feu s'étend avec rapidité , & fait de grands ravages , avant qu'on ait pû l'éteindre.

Ajoutez à cela que l'usage trop fréquent de cette boisson, fait mourir quantité de menu Peuple, d'une maladie qu'on nomme *ye che*, à laquelle on n'a pu trouver aucun remède. Cette liqueur brûle peu à peu le gosier , & dessèche tellement l'Esophage & l'Orifice su-

Missionnaires de la C. de F. 83
périeur, qu'on ne peut plus rien avaler, pas même de l'eau. Ainsi c'est une nécessité de mourir faute d'alimens.

Si la disette n'éclaircissoit pas de tems en tems ce grand nombre d'Habitans que contient la Chine, il seroit difficile qu'elle pût subsister en paix. Il n'y a point de guerre, comme en Europe, ni de peste, ni de maladies populaires : à peine en voit-on dans un siècle. Il est vrai pourtant que tous les ans, à la troisième ou quatrième Lune, une sorte de maladie court parmi le peuple; mais elle emporte très-peu de monde, parce qu'elle cesse, dès qu'il tombe de la pluie.

Cependant, si lorsque la disette arrive, on négligeoit tout-à-fait d'y apporter remède, on verroit bientôt s'attrouper de petits voleurs; leur nombre croîtroit peu à

peu , & pourroit causer du trouble dans une Province. C'est pourquoy on ordonne, on va, on vient, on transporte, on paroît se donner beaucoup de mouvemens ; tout cela amuse, jusqu'à ce qu'il ne reste pas plus de gens affamés , qu'on n'en veut ou qu'on n'en peut secourir. Ainsi, quand ce n'est pas le motif d'une charité Chrétienne , qui fait voler au secours des Pauvres , mais seulement la raison d'Etat , ou une compassion purement naturelle, il est rare que ceux qui souffrent, soient soulagés quand il faut , & de la maniere qu'il faut.

Vous me demandez , Monsieur, s'il paroît ici des Aurores Boréales , & vous souhaitez que je vous en rende compte. C'est surquoy je ne puis vous contenter : le Ciel nous refuse ici ces beaux spectacles qu'il vous prodigue à Paris : je croirois presque que c'est par

compassion envers les pauvres
Mathématiciens Chinois, pour les
raisons que j'ai déjà eu l'honneur
de vous dire. J'attends, avec im-
patience votre excellent Ouvrage
sur ce Phénomène, & je le lirai
avec autant d'attention que de
plaisir, aussitôt que je l'aurai entre
les mains. J'espère y trouver l'é-
claircissement de quelques doutes
que j'ai sur cette matière, & qu'il
seroit inutile de vous exposer en
détail. Je vous dirai seulement
qu'il ne me semble pas que tant de
feu, tant de lumières puissent tirer
leur origine de notre Air, je veux
dire, de ce corps fluide qui en-
toure toute la Terre qu'on nomme
atmosphère; que nécessairement
il doit y avoir au-dessus d'au-
tres matières inflammables, qui ne
soient point en repos, qui circu-
lent, qui montent, qui descendent
quelquefois assez bas, pour attein-

dre l'extrémité ou les pointes de notre atmosphère , & s'enflammer de quelque maniere que ce soit , ou par la fermentation que peut causer ce mélange , ou par attrition contre des corps Hétérogenes , comme nous voyons sortir du feu de la pierre qui heurte contre l'acier ; & qu'il n'est pas nécessaire que ces corps qui se choquent , soient d'un volume sensible , ni d'une pesanteur , que les parties supérieures de notre atmosphère ne puisse soutenir jusqu'à un certain terme , & les faire furnager. Croyez-vous, Monsieur, que notre atmosphère terrestre soit si ronde , qu'elle n'ait pas ses hauts & ses bas , des pointes, des pyramides , qui s'élevent plus ou moins selon la qualité du lieu de la Terre , auquel elles répondent perpendiculairement ? Car il me semble que l'atmosphère n'est pas

par tout également grossiere, épaisse, serrée, ou pesante; qu'elle suit la nature du pays, & que les colonnes d'air les plus grossieres pressent les plus subtiles, & les font monter au-dessus des autres; elles peuvent par conséquent rencontrer aisément cette matiere dont j'ai parlé, & prendre feu, supposé qu'elles y ayent de la disposition, c'est-à-dire, qu'elles ayent plus de particules de souffre, ou d'autres matieres inflammables, que les autres colonnes ou assises d'air voisin.

Le retour des Aurores Boréales marque assez que la matiere qui les occasionne, va, vient, s'approche, s'éloigne de nous. Mais d'où vient ce mouvement irrégulier? quelle est la cause qui le lui imprime? L'Aurore a-t-elle quelques rapports, quelques liaisons avec les autres Phénomènes ex-

traordinaires, comme la lumière Zodiacale, les Comètes, &c? c'est ce que je ne sçais pas, & que j'apprendrai sans doute par la lecture de votre Ouvrage.

Avant que de fermer ma Lettre, je la finis par une nouvelle de ce Pays-ci qui nous intéresse fort, & à laquelle vous prendrez peut-être quelque part. Le 7. d'Octobre l'Empereur *Yong tching* ayant donné Audience à son ordinaire depuis environ midi jusqu'à deux heures, se sentit incommodé: il se retira pour prendre du repos & quelques remèdes. Le même jour avant neuf heures du soir, il mourut à sa maison de plaisance nommée *Yuen ming yuen*, âgé de 58 ans, la 13^e année de son Règne. Son corps fut apporté après minuit au Palais de la Ville, comme s'il eût été simplement malade. On publia quelques jours après qu'il

Missionnaires de la C. de J. 89
n'étoit mort que le 8^c du mois 23^c
de la huitième Lune.

De plusieurs enfans qu'il a eu ,
il ne lui en reste que trois : aucun
d'eux n'est légitime , l'Impératri-
ce étant morte depuis quelque
tems sans lui avoir donné d'en-
fans. L'aîné des trois, âgé de 26
ans, a monté sur le Trône sans au-
cune contradiction, quoiqu'il n'ait
été nommé que secretement Prin-
ce Héritier , ainsi qu'il l'a déclaré
lui-même devant tous les Grands,
en leur marquant l'année, le jour,
& le lieu où l'Acte étoit déposé.

Le Peuple instruit de l'Eclipse
Solaire qui devoit arriver au bout
de huit jours , ne manqua pas de
gloser sur cette mort subite , com-
me si elle y eût influé d'avance ;
car tout le reste de l'année court
sur le compte du Défunt , la sui-
vante change de nom , c'est par
elle que commence le nouveau

90 *Lettres de quelques*
Régne, & il est déjà arrêté qu'elle
s'appellera *Kien long*.

Enfin le 16^e d'Octobre l'Eclipse
devoit être de 8 doigts 21 min.
Elle devoit commencer à 7 heu-
res & 3 quarts 2 min. & finir à dix
h. & 1 quart 3 min. Mais ce qui
est extraordinaire en cette Saison,
dès le matin le Ciel se couvrit de
nuages, de sorte qu'on n'en vit ni
le commencement ni la fin. Ces
nuages furent d'autant plus dés-
agréables pour nous, que la veille
de l'Eclipse, & le jour suivant, le
tems fut très-serein. Les Mathéma-
ticiens Chinois, qui observoient
sur la Tour avec les Peres Kegler
& Pereyra, se réjouissoient de n'a-
voir presque rien vû. Ils allèrent
bien contents en rendre compte au
nouvel Empereur, en le félicitant
de ce que le Ciel, pour récompen-
ser sa piété & ses autres vertus,
lui avoit épargné le chagrin de

Missionnaires de la C. de F. 91
voir le Soleil éclipsé. Cela seul ne
confirme-t-il pas , Monsieur , ce
que j'ai dit plus haut , que l'Astro-
nomie languira toujourns à la Chi-
ne; & comment y feroit-elle quel-
ques progrès, si ceux qui seuls sont
chargés d'observer le Ciel, ne sou-
haitent rien tant que de n'y voir
rien d'extraordinaire. J'ai l'hon-
neur d'être avec beaucoup de res-
pect, &c.





RELATION

DE LA PERSECUTION
élevée dans le Royaume de
Tong king, & de la mort
glorieuse de quatre Mis-
sionnaires Jésuites qui ont
eu la tête tranchée en haine
de la Foi, le 12 Janvier de
l'année 1737.

*Tirée de quelques Mémoires
Portugais.*

LES Royaumes de Tong-
king & de la Cochinchine
étoient anciennement
une des plus grandes Provinces

de la Chine , qu'on appelloit *Ngan nan* , c'est-à-dire , repos Austral , & qui s'étendoit vers le Septentrion depuis le 12^e degré jusqu'au vingt-troisième. L'éloignement où cette Province étoit de la Cour , ne permettoit point aux Peuples d'y porter leurs plaintes , contre le gouvernement tyrannique des Vicerois , qui y avoient une pleine & souveraine autorité. Les Tongkinois las de porter un joug si odieux , s'en affranchirent tout-à-coup en tuant le Viceroy , & en se choisissant un Roi de leur Nation , qui les gouvernât avec plus de modération & d'équité.

Ce soulèvement ne manqua pas de leur attirer une guerre cruelle de la part des Chinois ; ils la soutinrent long-tems avec une valeur extraordinaire. Enfin la paix se conclut à l'avantage des Tongkinois , puisqu'ils furent délivrés de

la domination Chinoise , & que leur Roi demeura paisible possesseur du Trône; à cette condition néanmoins , qu'il enverroit tous les trois ans une Ambassade solennelle à l'Empereur de la Chine avec des présens , auxquels les Chinois donnerent le nom de tribut.

Cette guerre étant plus heureusement terminée que le Roi de *Ngan nan* n'avoit lieu de l'espérer , il ne songea plus qu'à se délasser de ses fatigues , & à goûter les douceurs de la paix. Il se retira à la Campagne dans ses maisons de plaifance , pour ne s'y occuper que de plaisirs , & se livrer à toutes les délices d'une vie oisive & voluptueuse ; & même afin qu'on n'eût aucun prétexte de troubler son repos , il confia le gouvernement de son Etat à un des Grands de sa Cour.

Ce Seigneur également adroit & ambitieux, profita de l'indolence de son Souverain, pour s'emparer du Trône. Il sçût si bien pendant son absence manier les esprits, & les tourner en sa faveur, qu'en peu de tems il se rendit maître des quatre principales Provinces; il en chassa le Roi légitime, & l'obligea de se retirer dans les parties Méridionales, où il le laissa tranquille.

Le Prince fugitif voyant l'autorité d'un Sujet rebelle si bien affermie, & désespérant de le réduire, se contenta de cette portion de son Etat qui lui étoit abandonnée, & y forma un Royaume particulier, qu'on nomme maintenant la Cochinchine. Le Tongking, qui est renfermé entre le 17^e & le 23^e degré de Latitude, fut dès lors entièrement soumis à l'Usurpateur.

Il y a un siècle & davantage que ce Royaume a été éclairé des lumieres de l'Évangile. Le Pere Julien Baldinotti Jésuite de Pistoie en Toscane, fut le premier qui y entra en l'année 1626. Il trouva dans ces Peuples des dispositions si favorables à embrasser la Loi Chrétienne, qu'il demanda au plutôt du secours; l'année suivante deux autres Jésuites, sçavoir, le Pere Antoine Marquez Portugais, & le Pere Alexandre de Rhodes d'Avignon allerent le joindre. Ces Peres qui avoient déjà quelque connoissance de la Langue Tongkinoise ne purent suffire à l'empressement des Peuples, qui venoient entendre leurs instructions. La semence Évangélique fructifia au centuple, & en moins de quatre ans, une grande multitude d'Idolâtres convertis à la Foi formerent une Chrétienté nombreuse. Des

Des progrès si rapides allarmèrent les Prêtres des Idoles. Ils se donnerent tant de mouvemens auprès des Grands & à la Cour, & employèrent tant de calomnies contre la Religion Chrétienne & contre les Missionnaires, qu'en l'année 1630. ils les firent chasser du *Tongking*, & conduire à Macao.

Il fallut céder à ce premier orage, qui fut bientôt calmé par le départ des hommes Apostoliques. Leur exil ne fit pas abandonner cette Eglise naissante: le 18 de Février de l'année 1631. trois autres Missionnaires Jésuites; sçavoir, le Pere Gaspard de Amaral, le Pere Antoine de Fontes, & le Pere Antoine Cardin s'embarquerent à Macao pour le *Tongking*, & y arriverent le 7 Mars. Ils furent reçus des nouveaux Fidèles avec des transports de joye ex-

98 *Lettres de quelques*
traordinaires. Mais ce qui conso-
la infiniment ces Peres , ce fut de
voir que pendant la courte absen-
ce des Pasteurs , qui ne fut que de
dix mois , le Troupeau de Jesus-
Christ s'étoit accru de deux mille
trois cens quarante Néophytes ,
que trois Catéchistes avoient pris
soin d'instruire , & auxquels ils
avoient conféré le saint Batême.

La moisson devint si abondan-
te , que les Missionnaires étoient
occupés jour & nuit à la recueillir.
En l'année 1639. on comptoit dé-
jà quatre-vingt deux mille cinq
cens Chrétiens ; & dans la Pro-
vince de *Ghean* 72 Bourgades, où
il ne restoit presque plus d'Infidé-
les.

D'anciennes Lettres du Pere
Jean Cabral , nous apprennent
qu'en 1645 & 1646. le nombre des
Tongkinois , qui pendant ces
deux années avoient reçu le Ba-

Missionnaires de la C. de J. 99
tême, montoit à vingt-quatre mil-
le; & que dans les quatre Provin-
ces, il se trouvoit déjà deux cens
Eglises fort grandes & fort pro-
pres, que ces fervens Néophytes
avoient bâties à leurs frais.

Un si petit nombre d'Ouvriers
ne suffisoit pas dans un champ si
fertile; aussi virent-ils bientôt ve-
nir à leur secours différentes re-
crués d'hommes Apostoliques,
qui se succéderent les uns aux au-
tres, & qui remplacèrent ceux, que
la mort enlevoit, ou dont les for-
ces étoient affoiblies par le grand
âge, & par de continuelles fati-
gues.

Dans la suite, des Missionnai-
res de différens Ordres vinrent
partager leurs travaux, & l'on y
voit maintenant une Chrétienté
très-nombreuse, & très-florissan-
te. Il s'y est élevé de tems en tems
de rudes persécutions, mais elles

n'ont servi qu'à éprouver la foi des nouveaux Fidèles, & à les y affermir de plus en plus.

Une des plus cruelles, qui ait agité l'Eglise de *Tongking*, arriva en l'année 1721. La Religion fut proscrire par un Edit public; les Missionnaires, & les Chrétiens furent recherchés, emprisonnés, & mis à mort, uniquement pour avoir refusé de renoncer à leur foi, & de fouler aux pieds l'image adorable de Jesus Crucifié. Le Pere Messari Italien, mourut de misère dans les prisons; le Pere Buccharelli, pareillement Italien, & neuf Chrétiens Tongkinois, souffrirent une mort glorieuse; cent cinquante autres Néophytes furent condamnés à prendre soin des Eléphants, ce qui est à peu près la même peine au *Tongking*, que celle d'être condamné aux Galères en Eu-

Missionnaires de la C. de J. 101
rope: on en peut voir la Relation,
qui est très-touchante , dans le
XVIII^e Recueil , pag. 122.

Cette violente persécution s'est
renouvelée dans ces derniers
tems; de six Missionnaires Jésui-
tes , qui tout récemment ont péné-
tré avec bien de la peine dans le
Tongking , quatre ont été arrêtés
par les Gentils, & après neuf mois
d'une affreuse prison, ont eu la tête
tranchée en haine de la Foi le 12
Janvier de l'année 1737. Ce sont
les circonstances de leur prison ,
& de leur mort, que je vais décrire
sur les Mémoires les plus fidèles.
Ces Mémoires ont été dressés par
des Catéchistes intelligens & té-
moins oculaires , qui , selon l'or-
dre que leur en avoit donné le
Pere François de Chaves , Supé-
rieur de cette Mission , écrivoient
jour par jour ce qui arrivoit aux
Confesseurs de Jesus-Christ. Leur

Journal a été traduit de leur Langue en Portugais , par le Pere Joseph Dacosta.

Il y avoit du tems que les Chrétiens du *Tongking* demandoient de nouveaux Missionnaires , pour le soulagement des anciens , qui étoient accablés d'années , & de travaux. Plusieurs Jésuites pleins de zèle , étoient venus à Macao , dans le dessein d'aller à leur secours , mais la difficulté étoit de les y transporter. On ne pouvoit plus , comme autrefois , traverser la Province de *Quang tong* , qui est limitrophe du *Tongking* : depuis que les Missionnaires de la Chine ont été exilés de Canton à Macao , cette voye , qui étoit la plus courte , & la plus sûre , est absolument fermée. La voye de la Mer étoit aussi peu praticable. Quoique des Sommes Chinoises partent assez souvent du Port de

Canton, pour aller faire leur Commerce au *Tongking*, il n'y en avoit aucune qui osât les admettre. En l'année 1734. le Capitaine d'un de ces Bâtimens s'engagea de les conduire, moyennant une grosse somme d'argent qu'il exigea, & qu'il reçut : mais peu après ayant fait ses réflexions, il rétracta sa parole, & ne voulut point encourir les risques.

Enfin, après bien des mouvemens qu'on se donna, on trouva dans la petite Ville d'*Ançan* un Maître de Barque, qui s'offrit de mener les Missionnaires au *Tongking*, mais à un prix excessif, à cause du péril auquel il s'exposoit, s'il venoit à être découvert, & déferé aux Mandarins Chinois : il en fallut passer par où il voulut : mais lorsqu'il étoit sur le point de venir chercher les Peres à Macao, parut un Décret Impé-

rial, qui défendoit à tout Chinois de se mettre en Mer, sans avoir un passeport des premiers Mandarins de Canton. Ainsi il fut obligé de se rendre à la Capitale.

Cet incident qu'on ignoroit à Macao, & qui retardoit le départ des Missionnaires, y causa de nouvelles inquiétudes. On craignoit que le Maître de Barque, par timidité, ou autrement, n'eût changé de résolution, ainsi qu'avoit fait le Capitaine de la Somme Chinoise. On ne fut détrompé qu'au mois de Mars de l'année 1735. qu'il vint de sa part un Exprès à Macao, pour avertir les Missionnaires de se rendre dans un lieu écarté qu'il leur désignoit, afin de s'y embarquer hors de la vûe du Peuple. Cette agréable nouvelle transporta de joye les Missionnaires: ils partirent aussitôt avec trois Tongkinois, pour se rendre au

Missionnaires de la C. de F. 105
lieu marqué, & ils s'embarquerent
le 18^e d'Avril de la même an-
née.

Quoique les vents fussent con-
traires, le Maître de la Barque
força tellement de voiles, & de
rames, qu'en assez peu de jours il
arriva dans un parage, qui n'étoit
pas fort éloigné des terres du
Tongking. Il y demeura quelque
tems pour attendre un vent favo-
rable, au moyen duquel il pût pas-
ser rapidement un petit Détroit,
& tromper la vigilance des Gar-
des, qui y sont postés pour faire
la visite des Barques. Mais com-
me le tems étoit toujours le même,
il se laissa d'attendre, se flattant
que moyennant une petite somme
qu'il donneroit aux Soldats, ils ne
feroient leur visite que superficiel-
lement, & qu'ils le laisseroient
continuer sa route. Malheureuse-
ment il se trompa: les Soldats ar-

rêterent la Barque au passage , & sans égard aux offres qui leur furent faites, ils procédèrent à la visite avec tant d'exactitude , qu'ils eurent bientôt découvert les Missionnaires , quoique placés à l'écart , afin de n'être pas si aisément apperçus. On les conduisit aux Tribunaux des Mandarins d'Armes , qui gardoient cette Plage. Ils y subirent un long interrogatoire, après lequel on les enferma dans un petit Fort , jusqu'à ce qu'on eût pu sçavoir les intentions du principal Mandarin de tout le Pays , qui demouroit à six lieues delà.

Ce Mandarin les fit aussi comparoître à son Tribunal , & après les avoir long-tems questionnés , il les renvoya à leur Barque, pour y être gardés jusqu'à nouvel ordre. Il informa aussitôt de cette affaire les premiers Mandarins de

la Province qui résident à Canton, afin de sçavoir leurs résolutions, & de s'y conformer. La réponse qui vint de la Capitale, fut un ordre de renvoyer sûrement à Macao les Européans, & les Tongkinois, & pour cela de les y faire conduire de Ville en Ville par des Officiers des Tribunaux: & au regard du Maître de la Barque, de le remettre à son Mandarin, afin qu'il le fît châtier. Ainsi ces Peres, après bien des inquiétudes, & des fatigues qu'ils eurent à essuyer, eurent la douleur d'arriver le 24 Décembre au même lieu, d'où ils étoient partis plus de six mois auparavant.

Un si mauvais succès, loin de ralentir leur zèle pour une Mission, après laquelle ils soupiroient depuis tant d'années, ne servit qu'à le rendre plus vif & plus animé. Ils songeoient continuelle-

ment aux moyens de vaincre les obstacles, qui les écartoient d'une terre si ardemment désirée. Un jour qu'ils s'en entretenoient avec plus d'ardeur & de vivacité que jamais, en présence d'un Chinois de confiance, celui-ci leur fit part d'un projet qu'il avoit imaginé, & qu'ils agréèrent, bien qu'ils doutassent fort du succès: il s'offrit d'aller à Canton, où il espéroit gagner quelques Officiers des Tribunaux, & employer leur adresse & leur crédit, pour obtenir un passeport, en ajoutant que, s'il l'obtenoit, il auroit plus de facilité à louer une Barque à *Ançan*, & qu'il les conduiroit lui-même jusqu'à *Lofeu*, Ville frontiere du *Tongking*.

Quelque difficile que parut l'exécution de ce projet, le Chinois partit pour Canton, & il s'y conduisit avec tant de prudence, &

de dextérité, qu'en assez peu de tems on lui mit en main un écrit signé des premiers Mandarins, qui permettoient aux trois Tongkinois de traverser la Province de *Quang tong*, pour retourner dans leur patrie, avec les Européans qui les accompagnoient.

Le Chinois muni de cette permission se rendit à *Ançan*, où il eut bientôt loué une Barque, sur laquelle les Missionnaires s'embarquerent le dixième de Mars de l'année 1736. Ils étoient au nombre de six; sçavoir, le Pere Jean Gaspard Crats Allemand; le Pere Barthelemi Alvarez; le Pere Emmanuel de Abreu; le P. Christophe de Sampayo; le P. Emmanuel Carvalho, & le P. Vincent Dà Cunha, tous cinq Portugais.

Ils arriverent la premiere journée à un Village nommé *Se lie*, où ils passerent la nuit. Le lende-

main ils mirent à la voile de grand matin , avec un vent si favorable, qu'il les porta en deux jours à un Port nommé *Chang xa* , où les autres Barques n'arrivent d'ordinaire qu'en cinq ou six jours. Là , ils quitterent leur grande Barque , & continuerent leur route , partie par eau , & partie sur terre ; ils passerent par *Yeng pin* , par *Se tan* , par le territoire de *Yong tsong* , & après quatre jours d'un chemin très-rude au milieu des montagnes , ils arriverent enfin à *Muy loc*.

Comme ils approchoient du District , où ils avoient été arrêtés , & renvoyés à Macao , & où par conséquent tout étoit à craindre pour eux , leur guide eût recours à une ruse qui lui réussit. Il fit sonner bien haut sa qualité d'Envoyé de la Capitale , & l'honneur que les Grands Mandarins

lui avoient fait, de lui confier la conduite de ces Européens. Aussi fut-il reçu dans toute cette Contrée-là avec de grands égards, & beaucoup de politesse. Le Commis de la Douanne, qui est à *Muyloc*, nes'abstint pas seulement de visiter leurs Ballots, mais encore il leur donna un Billet, qui les affranchissoit de tous les Droits qui se payent aux autres petites Douannes de son District. Il leur fallut demeurer un jour entier dans ce Village, afin de faire reposer ceux qui portoient leurs bagages, & de se pourvoir de vivres pour les sept jours de marche, qui leur restoit à faire jusqu'à la Ville de *Lien tcheou*.

Le lendemain matin ils partirent de *Muyloc*, & arriverent sur les quatre heures à *Tang chouï*; ils passerent la nuit dans ce Village, qui n'est qu'à trois lieues de la

Ville de *Hui cinen*, où on les avoit fait comparoître devant le Mandarin, & d'où ils avoient été conduits à Macao.

Ce séjour dans un lieu si critique leur donna de l'inquiétude, mais ils furent véritablement alarmés, lorsqu'ils virent approcher d'eux un Vieillard, qui avoit l'air d'être un petit Officier du Tribunal. Ils le furent bien davantage, lorsque le Vieillard jetant sur eux un regard menaçant, « Quoi, s'écria-t-il, ces marauds » d'Etrangers, qui furent chassés » d'ici il y a peu de mois, & ren- » voyés ignominieusement à Ma- » cao, ont le front d'y revenir en- » core, & même d'y paroître avec » honneur. Où est leur interpré- » te? »

Le Guide de ces Peres ne fut pas moins alarmé qu'eux, mais il prit sur le champ son parti, & crut

devoir payer de résolution. Ainsi prenant un ton d'autorité, « Mi-
» sérable Vieillard, lui dit-il,
» comment as-tu l'audace d'insul-
» ter d'honnêtes gens, dont je suis
» chargé par les plus Grands Man-
» darins de la Province ? Si je
» n'avois pitié de ton grand âge,
» je te ferois châtier sur l'heure
» même, comme tu le mérites ».
Le Vieillard tout étonné de ce discours, rabattit beaucoup de ses hauteurs : « Seigneur, répondit-il
» d'un air radouci, ne me sçachez
» pas mauvais gré, si je fais le de-
» voir de ma Charge : je suis posté
» ici par le Mandarin pour exami-
» ner ceux qui vont, & qui vien-
» nent, & pour lui en rendre un
» compte exact : j'y suis d'autant plus
» obligé dans la conjoncture pré-
» sente, qu'il n'y a que peu de mois
» que ces Etrangers ont passé par
» ce Pays-ci, & qu'ils en ont été

» chassés par ordre des premiers
» Mandarins de Canton, avec dé-
» fense expresse d'y jamais repa-
» roître ».

Quoique le Guide Chinois fut fort peiné de cette réponse, il dissimula son embarras, & continua à repliquer sur le même ton : « Je
» m'embarrasse peu, lui dit-il, &
» des ordres que t'a donnés ton
» Mandarin, & du compte que tu
» as à lui rendre : ce que j'ai à te
» dire, c'est que pour un homme
» de ton âge, tu es fort mal inf-
» truit, & que je t'apprendrai à
» avoir des manieres plus civiles,
» & plus affables ». Le Vieillard ne répondit rien ; mais s'adressant au Maître de l'Hôtellerie, il lui défendit de laisser partir ces Etrangers sans un ordre exprès du Mandarin, qu'il devoit informer le lendemain matin de leur arrivée.

Le Guide quoique plus inquiet que jamais , s'ôutint toujurs son caractère: « Fais ce qu'il te plaira , lui dit-il , mais je t'avertis » que ces Européans me sont confiés par les Grands Mandarins » de la Province , & que je dois » les conduire en toute diligence » à *Lien tcheou*. Tu as entrepris » de retarder leur marche , c'est » ton affaire ; je me décharge sur » toi de ce qui les regarde , & » comme mes ordres pressent , & » qu'il me faut partir dès la pointe » du jour , je veux qu'à l'heure- » même tu me donnes un Ecrit » signé de ta main , qui fasse foi » que par ordre de ton Mandarin , » tu as arrêté ces Européans à leur » passage ; que c'est de son autorité que tu me forces de te remettre leurs personnes & leurs effets , & qu'en me déchargeant » de ce soin , tu te rends respon-

» ble de tout ce qui en arrivera.
» Après quoi tu peux, si tu veus,
» aller rendre compte à ton Man-
» darin, qui t'aura beaucoup d'o-
» bligation, car je ne doute point
» qu'il ne soit cassé de son Manda-
» rinat ».

Ces paroles intimidèrent le Vieillard, & n'osant signer, de crainte de s'engager dans un mauvais pas, il demanda si ces Européens avoient un passeport, & si on vouloit bien le lui communiquer. Le Guide le lui montra sans peine, en lui ajoutant, qu'au regard des ordres particuliers qu'il avoit, il ne les feroit voir qu'à ceux qui devoient en être instruits.

La vûe du passeport augmenta l'irrésolution où étoit le Vieillard sur le parti qu'il avoit à prendre, il demanda du tems pour y réfléchir, avec promesse d'apporter le lendemain matin sa réponse. Il

passa cette nuit-là dans de cruelles agitations, ne sçachant à quoi se déterminer; enfin il prit sa résolution, & dès les trois heures du matin, il frappe à la porte de l'Hôtellerie, & demande à parler au Chinois qui étoit chargé de la conduite des Européans: « Je ne » m'oppose plus, lui dit-il, au dé- » part de ces Etrangers, vous en » êtes le maître, & je suis très-fâ- » ché de les avoir traités avec si » peu d'égards, & de modéra- » tion; pardonnez-moi, je vous » prie, des emportemens qui sont » si peu séans à mon âge, & obli- » gez-moi de m'assurer que vous » les avez tout-à-fait oubliés ». Le Chinois loua le Vieillard du sage parti qu'il venoit de prendre, & l'assura qu'en lui pardonnant, comme il faisoit, tout ce qui s'étoit passé, il n'avoit rien à craindre de sa part.

C'est ainsi que se termina une affaire qui tenoit les Missionnaires dans des tranfes continuelles : car si le Mandarin de la Ville voisine eût été informé de leur passage , ainsi qu'ils en étoient menacés , ils ne pouvoient douter qu'au moins ils ne fussent renvoyés encore une fois à Macao. Ils partirent donc avec beaucoup de joye ; & après avoir fait quelques lieues , ils se trouverent à l'entrée des terres dépendantes de la Ville de *Lien tcheou* , où il y avoit une Douanne à passer.

Le Chef de la Douanne leur fit toute sorte de careffes : il leur dit qu'il étoit de Peking , où il avoit connu quelques-uns de nos Peres , qui lui avoient rendu service , & qu'il faisoit avec plaisir l'occasion qui s'offroit de leur en témoigner sa reconnoissance : & en effet , non seulement il ne vou-

lut point faire la visite de leurs Bagages , ni percevoir aucun droit ; mais il leur donna encore une Lettre de recommandation pour le Mandarin de *Lien tcheou* , qui étoit son proche parent.

Cette Lettre leur fut fort utile , car ils trouverent auprès du Mandarin toutes les facilités qu'ils pouvoient souhaiter. Ils partirent de *Lien tcheou* pour se rendre à une lieue & demie au-delà , sur les bords de la mer , où une Barque les attendoit. Il y avoit là une nouvelle Douanne, qui ne dépendoit que du Mandarin de la Province. Le premier abord du principal Commis fut sévère & peu gracieux , mais après quelques momens d'entretien , il s'humanisa , & permit aux Missionnaires de s'embarquer , sans exiger d'eux aucun droit.

Les Peres approchoient du *Tong king* , & ils n'avoient que peu de journées à faire pour se rendre à l'embouchure d'une Riviere ; qui conduit à *Lo feou* , Frontiere de ce Royaume. Après avoir essuyé une furieuse tempête , qui fut plusieurs fois sur le point de les submerger ; enfin , ils entrèrent dans la Riviere à nuit close , pour n'être point apperçûs des Infidèles , & arriverent auprès de la Maison d'un Chrétien , où ils se devoient tenir cachés , jusqu'à ce qu'ils pussent pénétrer dans l'intérieur du Royaume. Un des deux Catéchistes alla donner avis de leur arrivée , & aussitôt plusieurs Chrétiens de l'un & de l'autre sexe , vinrent avec empressement sur le rivage , pour les recevoir , & transporter leur Bagage , ce qui se fit avec une promptitude admirable.

Les

Les Peres , après avoir remercié leur Guide , qui les avoit conduit avec tant d'affection & de zèle , le congédierent , afin qu'il profitât de l'obscurité de la nuit , pour s'en retourner plus sûrement , & qu'il portât plutôt à Macao l'agréable nouvelle de leur entrée dans le *Tong king*.

Comme ils se dispoisoient à aller plus avant , le P. Sampayo fut pris d'un mal violent , qui l'obligea de rester à *Lo feou*. On y laissa le P. Carvalho avec un Catéchiste pour prendre soin de lui. En peu de tems sa santé fut rétablie , & les deux Peres entre-
rent heureusement dans le Royaume , où ils remplissent maintenant les fonctions de leur Ministère avec beaucoup de zèle & de consolation.

Les quatre autres Missionnaires prirent les devants avec deux

Catéchistes Tongkinois ; l'un nommé Marc, & l'autre Vincent. Marc avoit un Passeport pour la Chine d'un des Grands Mandarins de la Cour , qui ne lui fut pourtant d'aucune utilité , comme nous le verrons dans la suite. Ils s'embarquerent tous six dans une petite Barque, qui les conduisit à une Bourgade appelée *Batxa*. Là ils mirent pied à terre , & allerent loger dans la Maison d'un Néophyte , qui est un des principaux du lieu , où ils se reposerent pendant deux jours.

Cependant , quelques Tongkinois vagabonds pressentirent , on ne sçait comment, qu'il y avoit des Etrangers dans la Bourgade, & que leur dessein étoit d'avancer dans le Royaume. L'espérance du butin qu'ils pourroient faire , leur donna la pensée d'aller les attendre à l'autre bord d'une

Riviere , par où il falloit absolument qu'ils passassent.

Ils ne se tromperent point dans leurs conjectures : Le 2^e. de la 3^e. Lune , c'est-à-dire , le 12^e d'Avril , les Peres gagnerent le rivage sur les neuf heures du matin. Aussitôt ces Vagabonds s'étant joints quelques Soldats , & feignant d'avoir un ordre des Mandarins , sauterent en furieux dans la Barque , se saisirent des quatre Missionnaires , des Catéchistes , & du Batelier , qui étoit Chrétien , les chargerent chacun d'une Cangue , & pillerent leur Bagage.

Le Chef de ces Bandits y ayant trouvé un Crucifix , l'éleva en l'air , & le montrant à une populace innombrable , qui bordoit le rivage ; « Je le sçavois bien , » s'écria-t'il , que ces Etrangers » étoient des Prédicateurs de la

» Loy Chrétienne ». Le Peuple lui répondit par des acclamations mêlées de huées continuelles , & des plus sanglans outrages dont ils accablèrent les Missionnaires ; les uns leur arracherent la barbe , d'autres leur cracherent au visage ; enfin , cette populace effrénée ne leur épargna ni les railleries les plus piquantes , ni les injures les plus grossières.

Lorsque ces Bandits ne trouverent plus rien à piller , ils firent sortir les Prisonniers de la Barque , & les conduisirent à terre sous un misérable apentis , pour y rester jusqu'à ce qu'ils eussent reçu réponse du Gouverneur de la Contrée , auquel ils avoient fait sçavoir la prise qu'ils venoient de faire. Ces Peres , & leurs trois Compagnons demeurèrent pendant quatre jours exposés aux ardeurs du Soleil le plus brûlant , &

Missionnaires de la C. de J. 125
aux cruelles morsures des Mosquites , environnés d'une foule d'Infidèles , qui se relevoient les uns les autres pour les garder , & qui nuit & jour ne leur laisserent pas le moindre repos. Ils étoient observés avec tant de rigueur, qu'il ne fut pas possible aux Chrétiens d'approcher d'eux, pour leur procurer de légers secours, dont ils avoient pourtant un très-grand besoin; car ils n'eurent pour tout aliment qu'un peu de ris , si mal apprêté, que la faim leur étoit moins insupportable qu'un mets si insipide.

Les 18^e d'Avril les Soldats envoyés par le Gouverneur pour lui amener les prisonniers , arriverent : ils les firent venir en leur présence chargés de leurs Cangues , ils attachèrent ces Cangues les unes aux autres , & les firent marcher la tête nue sous un Ciel si ardent , que l'un d'eux en eût une

violente inflammation sur les yeux , & qu'un autre fut attaqué d'une espèce de stupeur , dont il eût la bouche toute tournée. Les Soldats armés de sabres & de lances les escortoient , battant continuellement du tambour , ce qui rassembloit dans tout le chemin une foule innombrable de Peuple , qui leur faisoient toutes fortes d'insultes.

Cependant un Mandarin Chrétien , qu'on avoit averti promptement de la détention des Missionnaires , alla trouver un des plus grands Mandarins de la Cour , protecteur du Catéchiste Marc. « Seigneur , lui dit-il , votre servi- » teur Marc , à qui vous aviez don- » né un passeport pour la Chine , » en revenoit avec quelques curio- » sités qu'il vous apportoit de ce » Pays-là : ayant rencontré des » Européans munis d'un passeport

» des Mandarins de Canton , les-
» quels venoient dans ce Royau-
» me pour y visiter la sépulture de
» leurs Freres qui y sont décédés,
» s'est joint à eux pour les accom-
» pagner jusqu'à *Dim dou* , où un
» grand nombre de Chinois font
» leur séjour. Mais avant que d'y
» arriver , ils ont été arrêtés par
» une troupe de Bandits , qui ont
» pillé tout ce que ces Européans
» apportoient pour présenter au
» Roi , & ce que votre serviteur
» Marc vouloit vous offrir à vous-
» même. Ils les ont remis ensuite
» entre les mains du Gouverneur
» de la Province de l'Est , qui les
» retient dans ses Prisons ».

Le Mandarin de la Cour écri-
vit à l'instant une Lettre au Gou-
verneur , par laquelle il lui ordon-
noit de lui renvoyer les prison-
niers avec tout leur bagage. Ce-
lui-ci qui avoit eu part au butin ,

s'en excusa sous divers prétextes, & pour mieux se mettre à couvert du ressentiment d'un si puissant Seigneur, il fit partir aussitôt les prisonniers pour la Cour.

Le grand Mandarin outré d'un refus, auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre de la part d'un Subalterne, lui envoya un second ordre bien plus fort que le premier; mais il n'étoit plus tems, l'affaire étoit portée au Tribunal de la Cour, & les prisonniers étoient déjà en route pour s'y rendre. On les avoit mis dans des espèces de cages semblables à celles où l'on enferme les bêtes féroces, quand on les transporte d'un lieu à un autre; & on les conduisit, non pas par le chemin ordinaire, mais par des routes détournées, afin de dérober leur marche au grand Mandarin, dont on sentoit bien qu'ils étoient protégés. On ne peut gué-

Missionnaires de la C. de J. 129
res exprimer ce qu'ils eurent à souffrir de la faim, de la soif, des ardeurs d'un climat brûlant, & des mauvais traitemens que leur firent les Soldats.

Enfin, ils arriverent à la Cour, & après avoir été quelque tems enfermés dans la maison d'un Mandarin, on les conduisit au Palais du Roi : dès qu'ils eurent passé la première porte, parut un Eunuque de la présence, qui ordonna qu'on ne laissât entrer personne, & qu'on mit les prisonniers dans un endroit, où ils fussent garantis des rayons du So'eil.

Peu après on les mena dans une Sale intérieure, où l'on assure que le Roi se tint caché derrière une espèce de rideau, pour voir les prisonniers sans en être vûs, & écouter ce qu'ils repondroient aux questions, qu'un Eunuque du Palais devoit leur faire par son or-

dre. Plusieurs Mandarins se trouverent à cet interrogatoire. Il commença par le Catéchiste Marc. L'Eunuque lui demanda quelle raison il avoit eu d'amener ces Européans dans le Royaume? Il répondit qu'il étoit serviteur d'un Mandarin de la Cour, qui lui avoit donné un passeport pour aller acheter quelques curiosités à la Chine; qu'il avoit rencontré ces Européans, lesquels avoient pareillement un passeport des Mandarins de Canton, pour venir visiter la sépulture de leurs Freres morts dans le Royaume, & faire offre de leurs services au Roi; mais qu'avant que d'arriver à *Dim dou*, où il devoit les conduire, ils avoient été arrêtés par des Bandits, lesquels avoient pillé tout ce qu'ils portoient avec eux, & les avoient remis entre les mains du Gouverneur de la Pro-

vince de l'Est , qui les envoyoit à la Cour.

L'Eunuque interrogeant ensuite le Catéchiste Vincent , « par quel » motif , lui dit-il , avez vous fait » un voyage à la Chine »? Vincent répondit qu'étant des amis de Marc, il l'avoit accompagné pour l'aider à faire ses emplettes. Enfin , l'Eunuque s'adressant au jeune Batelier Chrétien , il lui demanda quelle raison l'avoit fait sortir du Royaume, pour aller à la Chine. Sa réponse fut , qu'il étoit natif de la Frontiere , & que n'ayant point d'autre Métier pour gagner sa vie , que celui de conduire une Barque , & d'y recevoir ceux qui se présentoient pour passer la Riviere , il y avoit reçu Marc , avec les Etrangers de sa compagnie. Il ne questionna point les Missionnaires , mais un des Mandarins fit apporter un Cruci-

fix, le posa à terre, & leur ordonna de le fouler aux pieds.

Cet ordre les fit frémir d'horreur, ils répondirent qu'on leur couperoit plutôt les pieds, les mains, & la tête, que de commettre une pareille impiété : & comme on vouloit user de violence pour les forcer d'obéir, ils se mirent à genoux, se prosternerent jusqu'à terre devant ce signe de notre Rédemption, le prirent entre les mains, se le donnerent les uns aux autres, en le baisant avec respect, & l'élevant au-dessus de leurs têtes, ce qui est, selon l'usage de ces Peuples, la marque de la plus profonde vénération.

Les deux Catéchistes firent paroître la même fermeté. Il n'y eût que le jeune Batelier, que les menaces des Juges effrayerent, & qui témoigna de la foiblesse. Il fut puni sur le champ par les

railleries amères de quelques Eunuques. « Le scélérat , s'écrierent-
» ils , qui marche sur celui-là mê-
» me, qu'il regardoit il n'y a qu'un
» moment, & qu'il respectoit com-
» me son Dieu ».

C'est ainsi que se termina ce premier interrogatoire , après lequel on les renvoya dans les prisons. Mais dès le lendemain on les rappella dans la même Sale. Il n'y eût que le Catéchiste Marc qui fut interrogé. On lui demanda si quelques-uns de ces Européans avoient leur demeure dans le Royaume , & en quel lieu. Marc répondit qu'aucun d'eux n'y avoit jamais demeuré. « Com-
» ment cela se peut-il faire , repri-
» rent les Mandarins , puisqu'il
» y en a parmi eux qui parlent no-
» tre Langue? C'est , dit le Caté-
» chiste , qu'en chemin faisant ,
» je leur en ai appris quelques

» mots , & qu'ayant plus de mé-
» moire que les autres , ils les ont
» retenus plus aisément ». Ils de-
manderent ensuite si ces Etran-
gers avoient un passeport des
Mandarins de la Chine. Sans
doute , repartit le Catéchiste , &
en même tems les Missionnaires
le leur présenterent. Ils le prirent,
& après les avoir fait conduire
dans leurs prisons , ils allerent le
porter au Roi.

Peu de jours après vint un or-
dre de la Cour , qui commettoit
au Tribunal des Lettrés l'instruc-
tion , & le jugement de l'affaire
des prisonniers. Ils furent donc
traînés à ce Tribunal , où l'on
n'interrogea que les Catéchistes.
Comme ils ne firent point d'au-
tres réponses que celles qu'ils
avoient déjà faites , les Juges en
furent irrités , & les condamne-
rent à la martelade. C'est un sup-

plice très-cruel ; il consiste à recevoir de grands coups de marteau, que les Bourreaux déchargent de toutes leurs forces sur les genoux des coupables. Le Catéchiste Vincent demanda la permission de parler , & l'ayant obtenue , « Je » suis Chrétien, dit-il, depuis mon » enfance , & je fais gloire de l'être : puisque c'est là tout mon » crime , je souffrirai avec joye » pour une si bonne cause ». Les Juges firent signe aux Bourreaux , & ils exécuterent aussitôt l'ordre qu'on leur donnoit de la maniere la plus barbare.

Après cette exécution , on les congédia avec menaces de les faire expirer le lendemain sous les coups , s'ils persistoient dans les mêmes réponses. En effet , on les fit comparoître au Tribunal le jour suivant , & on les tourmenta avec encore plus d'inhumanité. Mais

comme leur constance étoit à l'épreuve des plus vives douleurs, un des Juges fit cesser les Bourreaux, en disant qu'un plus long supplice seroit inutile, qu'il sembloit qu'on frappât sur la terre, & que c'étoit des opiniâtres dont on ne pourroit jamais rien tirer.

Un autre Juge prenant la parole, « mon sentiment, dit-il, est » que Marc, qui a conduit dans » le Royaume des Prédicateurs » de la Loi Chrétienne, laquelle » y est proscrite, mérite d'être » écartelé; qu'il faut couper la tête » à Vincent, qui a coopéré à son » crime; & que pour les Euro- » péans, qui sont venus enseigner » cette Loi malgré les défenses du » Roi, ils méritent le même sup- » plice. Au regard du Batelier, il » suffira de le châtier, après quoi » on pourra le mettre en liberté ».

Aussitôt qu'il eût achevé de

parler , tous les Juges se retirèrent ensemble dans une Salle plus intérieure , qu'on nomme la Salle du Secret , parce qu'il ne transpire jamais rien des résolutions qui s'y prennent , & que c'est là que se prononcent les Arrêts de mort. L'ordre fut donné en même tems de transporter tous les prisonniers dans une prison plus éloignée de la Cour , qu'on nomme *Ngue Dom* , c'est-à-dire , l'*Enfer de l'Est*. C'est dans cette prison qu'on renferme tous les Malfaiteurs du Royaume , & ils n'en sortent que pour être conduits au lieu du supplice.

On peut juger des horreurs , & des incommodités de cette prison , par le nom qu'on lui a donné. Les Confesseurs de Jesus-Christ , accablés sous la pesanteur de leurs chaînes , se trouverent donc renfermés dans un lieu ob-

138 *Lettres de quelques*
fcur , humide , & infect , dénués
de tout secours , exposés sans cesse
aux insultes , & aux outrages d'une
troupe de scélérats , que la dou-
ceur , & la patience de ces hom-
mes Apostoliques rendoient plus
audacieux , & plus insolens. Il est
surprenant qu'ils aient pu s'y sou-
tenir si long-tems. Le Catéchiste
Vincent *Nghien* , y succomba
bientôt. Déjà fort affoibli par les
cruelles tortures qu'il venoit d'en-
durer avec tant de courage , il fi-
nit saintement sa vie le 31 de
Juin.

Ce bon Néophyte avoit été for-
mé parmi les Missionnaires aux
emplois de zèle dès sa plus tendre
jeunesse , qu'il avoit passée avec
eux ; & il ne respiroit que l'avan-
cement de la gloire de Dieu , & la
conversion de ses chers Compatriotes.
Sa prudence , & sa vertu ,
ayant été éprouvées pendant plu-

siècles années , on se rendit à ses instantes prières , & on lui permit de se consacrer plus étroitement au service de Dieu , par les vœux de pauvreté , de chasteté , & d'obéissance. Dieu lui avoit donné le talent de gagner les cœurs ; par ses instructions , & par ses exemples, il inspiroit à ceux qui étoient sous sa conduite , le plus ardent desir de la perfection Chrétienne. Aussi les nouveaux Fidèles se disputoient-ils l'avantage de l'avoir pour Catéchiste , & ceux qui l'obtenoient , croyoient recevoir une grande faveur. Le dessein étoit , s'il n'eût pas fini sitôt & si glorieusement sa course , de l'élever au Sacerdoce , & de le recevoir dans notre Compagnie , pour le mettre en état de rendre de plus grands services à cette Mission. Mais il a plû au Seigneur de couronner de bonne heure l'innocen-

ce de sa vie, & la fermeté héroïque, avec laquelle il a souffert les plus cruels tourmens pour la défense de son saint Nom.

L'unique consolation qu'avoient les Confesseurs de Jesus-Christ, dans une demeure si affreuse, c'étoit de s'y trouver réunis ensemble, (car auparavant ils étoient dans des prisons séparées), & de pouvoir être visités des Chrétiens, & en recevoir quelques secours. C'est pourtant ce qu'on leur refusa durant les premiers jours qu'ils y furent renfermés : deux Sentinelles qui gardoient la porte de la prison, arrêtoient impitoyablement ceux qui leur apportoit des vivres, & ils passerent une fois deux jours sans rien prendre ; dans la suite il fallut acheter la permission de leur parler, & l'entrée de la prison étoit interdite, à quiconque refusoit de payer aux Sol-

dat la somme qu'ils exigeoient.

Une Dame Chrétienne, qui avoit la charité de leur apporter chaque jour ce qui étoit nécessaire à leur subsistance, fatiguée enfin de la dureté, & des rebuffades qu'elle effuyoit de la part de ces Soldats, eût recours à un expédient qui lui réussit. Dans une maison voisine de la prison, demouroit une Bonzesse naturellement tendre, & sensible aux afflictions des malheureux : ces Soldats avoient pour elle la plus profonde vénération, & ils lui laissoient la liberté d'entrer dans la prison toutes les fois qu'elle le desiroit. La Dame Chrétienne alla chez la Bonzesse, & lui ayant exposé la déplorable situation où étoient les prisonniers auxquels elle s'intéressoit, elle la pria de vouloir bien leur remettre les petites provisions qu'elle lui apporteroit. La Bonzesse

se y consentit volontiers. Dès la première fois qu'elle eut entretenu les Confesseurs de Jesus-Christ, elle fut si frappée de leur modestie, de leur douceur, & de leur patience, qu'elle en parloit avec admiration, & en faisoit par tout les plus grands éloges. Non seulement elle continua de leur porter ce qui lui étoit confié par la Dame Chrétienne, & par les autres Fidèles, mais elle les aida encore de ses propres libéralités.

Un autre sujet de joye, & de consolation pour ces illustres prisonniers, c'est que se voyant dans le lieu, où l'on ne renferme que les criminels destinés au dernier supplice, ils se tenoient comme assurés de répandre bientôt leur sang pour la cause de Jesus-Christ. Cette pensée les soustenoit au milieu de tant de tribulations, c'étoit là le sujet ordinaire de leurs entre-

Missionnaires de la C. de J. 143
tiens ; & leurs Lettres , lorsqu'ils
pouvoient en écrire quelqu'une à
la dérobée , ne respiroient pareil-
lement que le martyre.

Il y avoit déjà neuf mois qu'ils
languissoient dans les fers , & en-
core plus dans l'attente du bien-
heureux jour , où ils devoient of-
frir au Seigneur le sacrifice de leur
vie ; la Sentence de mort étoit por-
tée , mais il falloit qu'elle fût con-
firmée par l'autorité Souveraine.
Ce fut le 21 de Décembre de l'an-
née 1736. que la confirmation
s'en fit dans le Tribunal des Cri-
mes.

Le 7 de Janvier de l'année
1737. un Secretaire de ce Tribu-
nal se transporta à la prison , & fit
venir les prisonniers dans une
Chambre particuliere , pour les
reconnoître , & bien imprimer
leur physionomie dans son idée.
C'est un usage qui se pratique dans

le *Tongking*, à l'égard de ceux qui sont condamnés à mort, afin d'éviter toute supercherie, & de s'assurer qu'on n'a pas substitué un innocent à la place du criminel. Le Secrétaire les envisagea long-tems dans un grand silence: après quoi s'étant approché de plus près de leurs personnes, il parut dans les diverses attitudes d'un homme qui prenoit la mesure de leur taille, & qui traçoit les traits de leur visage. Ayant achevé ses opérations, il les fit rentrer dans la prison, & s'en alla rendre compte à la Cour de sa commission.

Cette cérémonie fit juger aux Missionnaires, que l'heureux moment après lequel ils soupiroient, n'étoit pas éloigné. Mais elle ne leur en donnoit pourtant pas de certitude: ce ne fut que trois jours après, c'est-à-dire, le 9^e du même mois, qu'ils en furent pleinement assurés.

Missionnaires de la C. de J. 145
assurés. Un Catéchiste nommé Be-
noît, vint les trouver dans la pri-
son, & se jettant à leurs pieds,
« quelle récompense me donne-
» rez-vous, leur dit-il, pour l'a-
» gréable nouvelle que je viens
» vous apprendre? Le 12 de ce
» mois sera certainement le jour
» de votre triomphe. Vous forti-
» rez de cette prison, & vous irez
» rendre un témoignage éclatant
» aux saintes vérités de la Foi ».

Ces paroles transporterent d'a-
bord les Missionnaires d'une joye
qui éclata jusques sur leur visage;
ensuite après s'être recueillis pen-
dant quelques momens, ils leverent
les mains & les yeux vers le Ciel,
pour rendre graces à la Divine
miséricorde d'un si grand bien-
fait; puis se tournant vers le Caté-
chiste, ils employèrent les expres-
sions les plus tendres, pour lui té-
moigner leur reconnoissance, &

lui promirent que le jour qu'ils iroient confommer leur sacrifice, ils lui feroient présent de leur Rosaire, le seul bien qu'ils possédoient.

La nouvelle de la Sentence de mort portée contre les Confesseurs de Jesus-Christ, se répandit bientôt parmi les Fidèles: elle partagea leurs esprits entre la joye, & la tristesse. D'un côté, la perte de leurs Pasteurs leur devenoit très-sensible, & ils craignoient que par la diminution de leur nombre, leurs secours spirituels ne devinssent moins abondans, & que faute de ce secours la ferveur de leur piété ne s'attiédit. D'un autre côté, ils voyoient avec joye le triomphe de la Religion dans la constance héroïque de ses Ministres, dont le sang, comme une semence féconde, alloit fertiliser ces terres Infidèles, & multiplier

le nombre des vrais disciples de
Jésus-Christ.

Plusieurs d'entre eux accoururent à la prison, pour rendre leurs derniers devoirs à leurs Pères en Jésus-Christ, & leur offrir quelques petits présens. Les uns leur apportèrent des fruits, & divers rafraîchissemens; d'autres leur présentèrent des bourses remplies de petites monnoyes: il y en eût qui les forcèrent à recevoir des habits neufs, à la place de ceux dont ils étoient vêtus, & qu'ils emportèrent pour les conserver précieusement dans leurs maisons.

Les Pères ne crurent point devoir contrister ces généreux Néophytes, en se refusant à tant de témoignages de leur affection; mais aussitôt qu'ils se furent retirés, ils remirent toutes les monnoyes entre les mains du Caté-

148 *Lettres de quelques*
chiste Marc , avec ordre de les
distribuer aux Soldats qui les gar-
doient , & aux autres prisonniers
dont ils avoient reçu tant d'ou-
trages.

Cet excès de charité étoit nou-
veau pour ces Scélérats , & ils en
furent frappés jusqu'à l'admira-
tion. Leurs cœurs , tout impitoya-
bles qu'ils étoient , s'attendrirent
jusqu'aux larmes , & au lieu des
cruelles insultes , & des mauvais
traitemens qu'ils leurs faisoient
auparavant , ils ne cessèrent de
faire l'éloge de leur vertu , & de
les combler de bénédictions.

Le 10. vint un Mandarin de la
Cour , qui lut aux prisonniers leur
Sentence , après quoi il fit entrer
les Bourreaux dans la prison , &
assigna à chacun d'eux celui qu'il
devoit exécuter. Ces Bourreaux
tiroient de tems en tems leur sabre
du foureau , & par maniere de ré-

création ; ils s'exerçoient à leur fonction prochaine en présence des Missionnaires ; ce prélude de leur supplice, que ces Peres avoient si souvent devant les yeux, leur donnoit lieu de renouveler autant de fois le sacrifice de leur vie.

Comme après la lecture de la Sentence, l'entrée de la prison devint libre, en peu de tems elle fut remplie de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe. Les Peres qui ne pouvoient pas les entretenir, faute d'entendre la Langue Tongkinoise, instruisirent le Catéchiste Marc de ce qu'ils auroient souhaité de leur dire, & le chargerent de parler en leur nom à ces bons Néophytes. « Le Catéchiste prenant

» donc la parole, Ecoutez mes
» Freres, & chers enfans en Jesus-
» Christ, les dernieres paroles de
» vos Peres, car c'est par ma bou-
» che qu'ils vous parlent, & je

» suis le fidèle interprète de leurs
» sentimens. Nous avons appris
» l'extrême besoin que vous aviez
» de secours pour la sanctification
» de vos ames ; le zèle de votre sa-
» lut nous a fait aussitôt quitter no-
» tre patrie , nos parens , & nos
» amis , & nous sommes venus
» vous chercher dans cette terre
» qui nous est étrangere. Que de
» peines , & de travaux , ne nous
» en a-t-il pas coûté , pour nous
» rendre auprès de vous ! Nous
» avons entrepris deux voyages
» pénibles & difficiles , sans nous
» effrayer des dangers auxquels
» nous nous exposions : le premier
» a été infructueux , parce qu'à la
» vûe de ce Royaume, nous avons
» été arrêtés par des Mandarins
» de la Chine , qui après nous
» avoir traînés à leurs Tribunaux,
» nous ont renvoyés à Macao. Le
» second a été plus heureux , nous

» sommes enfin arrivés sur vos
» terres , mais à peine y avons-
» nous mis le pied, qu'on s'est saisi
» de nos personnes, & qu'on nous
» a traités avec plus de barbarie
» & d'inhumanité, qu'on ne trait-
» te des Scélérats convaincus des
» plus grands crimes. Vous avez
» été témoins de ce que nous
» avons eu à souffrir dans cette
» affreuse prison ; notre sang va
» bientôt couler , pour rendre un
» témoignage public à la Foi que
» vous avez eu le bonheur d'em-
» brasser ; aidez-nous à remercier
» le Seigneur d'une si grande fa-
» veur ; mais en même tems con-
» cevez bien quel est le prix de
» cette Foi , à laquelle est atta-
» ché votre salut éternel ; qu'elle
» vous soit plus chère que votre
» propre vie , & soyez toujours fi-
» déles à remplir les obligations
» qu'elle vous impose. Si sur la ter-

» re nous avons été animés d'un
» si grand zèle pour votre sancti-
» fication, que sera-ce quand nous
» nous trouverons dans le Ciel,
» & que Dieu, comme nous l'espé-
» rons, aura couronné nos souf-
» frances, & le sacrifice que nous
» lui faisons de notre vie ».

A ces paroles ces fervens Chrétiens ne répondirent que par leurs larmes, & par des témoignages non équivoques de la vénération & de la reconnoissance dont ils étoient pénétrés pour les Confesseurs de Jesus-Christ : ils se prosternerent jusqu'à terre, ils embrasferent leurs genoux, & baisèrent plusieurs fois les chaînes dont ils étoient chargés. Enfin, ils se retirèrent remplis d'une force toute divine, & prêts à tout souffrir pour la conservation de leur Foi.

A peine furent-ils sortis, que d'autres en aussi grand nombre

prirent leur place , & ce fut ainsi tout le reste de la journée , que ces bons Néophytes se succéderent les uns aux autres , de telle sorte que ces Peres trouverent à peine quelques momens pour s'entretenir avec Dieu , & lui demander la force qui leur étoit nécessaire , pour sortir victorieux du combat , qu'ils alloient soutenir contre les ennemis de la Foi.

Le 12 du même mois dès la pointe du jour , le Catéchiste Benoît accompagné d'un Chrétien d'une qualité distinguée , nommé Thomas , & de plusieurs autres Néophytes , se rendirent à la prison , pour prendre congé des quatre vénérables Peres ; ils les abordèrent en leur donnant le glorieux titre de Martyrs de Jesus-Christ. Tout leur entretien roula sur le prix des souffrances , & sur le bonheur de confesser hautement la

Foi en présence de ses persécuteurs, & de verser son sang pour sa défense.

Lorsqu'ils s'entretenoient de la sorte, quelques Soldats entrèrent l'épée nue, & chasserent tous les Chrétiens. Ensuite, ils se firent apporter des chaînes de fer, qu'ils mirent aux bras de chacun des Missionnaires, en sorte qu'après avoir attaché le bras droit par un bout de la chaîne, ils la conduisoient par derrière, & attachoient l'autre bout au bras gauche; quelques-uns avoient les bras ferrés si étroitement, qu'ils ne pouvoient pas appuyer leurs mains sur la poitrine.

Pendant ce tems-là le Catéchiste Benoît, & plusieurs autres Chrétiens, s'étoient retirés dans la maison voisine de la Bonzesse, dont j'ai parlé ci-devant. Cette femme, toute Infidèle qu'elle étoit, ne pût

apprendre que les quatre Peres étoient condamnés à la mort, sans répandre un torrent de larmes, qui partoient d'un cœur véritablement touché. Elle étoit leur panégyriste perpétuelle, louant sans cesse les vertus qu'elle avoit tant de fois admirées, & blâmant hautement la cruauté du Roi, & de ses Ministres, qui faisoient mourir des hommes d'une vie si innocente & si exemplaire.

Vers les dix heures du matin on fit sortir de la prison les Missionnaires avec le Catéchiste Marc, pour les conduire aux portes du Palais, qui en étoit éloigné d'une lieue. On les fit marcher en cet ordre, pieds nus, & traînant leurs fers avec bien de la peine. Le Pere Alvarez étoit à la tête, ensuite le Pere d'Abreu, le Pere Cratz, le Pere Da Cunha, & le Catéchiste. Une gayeté mo-

deſte peinte ſur leur viſage , marquoit aſſez la joye , & la ſatiſfaction qu'ils goûtoient intérieurement. Chacun d'eux étoit accompagné d'un Soldat & d'un Bourreau , celui-ci tenant ſon ſabre nud , & celui-là portant la lance haute. Une troupe de Soldats formant deux lignes les eſcortoient ; derriere & à quelque diſtance ſuivoient une grande multitude de Chrétiens , de l'un & de l'autre ſexe , & un bien plus grand nombre encore de Gentils.

Lorsqu'ils furent arrivés aux portes du Palais , le Capitaine qui commandoit l'eſcorte , fit faire halte aux Soldats , afin qu'ils priſſent un peu de repos. Il fut pareillement permis aux priſonniers de ſ'aſſeoir , & de ſe délaſſer , pour ſe diſpoſer aux fatigues d'une marche encore plus pénible. Mais pendant ce tems-là on ne les laiſſa

Missionnaires de la C. de J. 157
guères tranquilles: ils devinrent le
jouet de la populace, dont ils eu-
rent à souffrir toutes sortes d'inju-
res & d'opprobres.

Quelques Eunuques du Palais
s'approchant d'eux, mêlerent
leurs fades plaisanteries aux insultes
du Peuple. L'un d'eux, leur
marquoit par des gestes ridicules,
& d'un ton railleur, que leurs têtes
seroient bientôt séparées de
leurs corps; d'autres ramassoient
à terre quelques brins de paille, &
les dispoisoient de telle maniere,
qu'ils représentoient la figure d'u-
ne Croix, & les leur donnoient à
baïser par dérision.

Ces outrages ne cessèrent qu'à
l'arrivée d'un Eunuque de l'inté-
rieur du Palais, accompagné d'un
Soldat Chrétien, qui lui servoit
d'interprète. Il venoit de la part
du Roi, demander aux Mission-
naires, s'il étoit vrai, qu'au mo-

ment qu'ils furent arrêtés, on avoit pris tout leur bagage. Un Catéchiste nommé Sébastien, sçachant que cet interprète étoit Chrétien, lui parla à l'oreille, pour le prier de leur faire des conjouissances de sa part, sur ce qu'ils alloient bientôt recevoir la palme du Martyre. L'interprète s'acquitta de sa commission: les Peres ne répondirent qu'en élevant les yeux au Ciel, pour témoigner que c'étoit à Dieu seul qu'ils étoient redevables d'un si grand bonheur.

Peu après vint un Secretaire du Tribunal Suprême, qui fit passer devant les yeux des prisonniers leur Sentence écrite en Langue Tongkinoise. Celle du Catéchiste Marc le condamnoit simplement à l'exil. Après quoi il retourna au Tribunal, où la Sentence, pour être revêtue de la dernière formalité, devoit être signée de la

main des premiers Magistrats.

Pendant ce tems-là le premier Mandarin de la Cour eut la curiosité de voir de près les quatre Etrangers , il arriva ayant à sa suite plusieurs Eunuques & Mandarins subalternes , & les considéra attentivement l'un après l'autre. Un de ces Eunuques fort surpris de ne voir nulle altération sur leur visage , & d'y remarquer au contraire un certain air de gayeté & de contentement , qui s'accordoit mal avec la situation où ils se trouvoient , « Il faut , s'écria-t-il , » que la Loi Chrétienne soit gravée bien avant dans le cœur de » ces Etrangers , puisque pour » l'enseigner aux autres , ils abandonnent leur patrie , & tout ce » qu'ils ont de plus cher , qu'ils s'exposent aux rigueurs d'une » longue prison , & qu'ils reçoivent la mort avec tant de joye ».

Le Catéchiste Marc demanda alors la permission au Mandarin de prendre congé de ces Peres , & de leur dire le dernier adieu , puisqu'il ne pourroit plus les revoir dans ce monde : cette permission lui fut accordée , & aussitôt il sortit de sa place , & alla se jeter aux pieds des Missionnaires. Comme il leur parla à voix basse , on n'a pu rien apprendre de son entretien , mais on ne doute point qu'il ne leur ait témoigné son affliction , de n'avoir pas été jugé digne de les accompagner au Martyre ; car on a scû certainement , qu'il avoit mis tout en usage , prieres , supplications , instances mêmes , pour être enveloppé avec eux dans le même Jugement , jusqu'à représenter aux Magistrats , que si ces Etrangers méritoient la mort , pour être venus prêcher la Loi Chrétienne

dans le Royaume , lui qui les y avoit introduits, méritoit la même peine à plus juste titre. On n'écouta point les remontrances, par considération pour le grand Mandarin de la Cour qui le protégeoit, & qui, comme nous l'avons dit, lui avoit donné un passeport pour la Chine.

A peine le Catéchiste fut-il retourné à sa place, que le Secrétaire du Tribunal arriva avec la Sentence , qui venoit d'être signée par les premiers Magistrats, & qui avoit été traduite en Langue Portugaise , afin qu'elle fût entendue des quatre prisonniers , lorsqu'il leur en feroit la lecture. Elle étoit conçue en ces termes. « Pour » vous quatre, qui êtes Etrangers, » le Roi ordonne que vous ayiez » la tête tranchée, parce que vous » êtes venus prêcher la Loi Chrétienne, qu'il a proscrire dans son » Royaume ».

Après la lecture de la Sentence, les deux premiers Mandarins de la Cour furent nommés pour présider à l'exécution, & aussitôt on fit partir les prisonniers pour le lieu du supplice, qui est éloigné de deux lieues du Palais.

La marche se fit dans le même ordre qu'on étoit venu de la prison, à la réserve de l'escorte de Soldats, qui étoit beaucoup plus nombreuse. Suivoient derrière les deux Mandarins, portés chacun dans sa chaise, & accompagnés d'un grand nombre d'Eunuques, & de Mandarins subalternes. A une certaine distance marchoit une multitude innombrable tant de Chrétiens que d'Infidèles, attirés les uns par curiosité, ou par l'aversion qu'on leur avoit inspirée contre le Christianisme; & les autres, par leur attachement pour leurs Pasteurs, & par le regret

qu'ils avoient de les perdre.

Quoique ces Peres fussent fort incommodés de la pesanteur de leurs chaînes, ils n'en marchaient pas avec un air moins gai, & moins tranquille. Cette joye qu'ils goûtoient intérieurement, paroissoit davantage sur le visage du Pere Da Cunha: c'est ce qui étonna le premier Mandarin, qui s'en apperçut. Il envoya lui demander, s'il sçavoit bien où on le conduisoit. Le Pere répondit, qu'il n'ignoroit pas qu'on alloit lui trancher la tête en haine de la Foi, qu'il étoit venu prêcher dans le Royaume, mais qu'il sçavoit en même tems, qu'aussitôt qu'on lui auroit arraché la vie pour une si juste cause, son ame s'envoleroit au Ciel, pour y jouir d'un bonheur éternel. Cette réponse ayant été rapportée au Mandarin, il la reçut avec mépris: «ce fold'Etran-

» ger, dit-il, ne comprend pas ce
 » qu'on lui dit : il s'imagine qu'on
 » le mene à Macao ».

Quand on eut fait une partie du chemin , le premier Mandarin fit faire halte , afin qu'on se reposât un peu de tems ; puis il envoya par un Soldat quelques * rès ou petites monnoyes de cuivre aux Confesseurs de Jesus-Christ pour acheter dequoi se rafraîchir. Ils répondirent qu'ils étoient fort obligés au Mandarin de son attention , mais qu'ils n'en avoient nul besoin , & ils les refuserent. Ils reçurent seulement quelques fruits de la main des Chrétiens , mais après y avoir simplement tâté , ils en firent présent à leurs Bourreaux.

Enfin, après un peu de repos on

* Il faut 2000 rès pour faire la valeur d'une moëde , & la moëde vaut en Portugal une pistole d'Espagne.

se remit en chemin. Les Mandarins craignant que la nuit ne les surprit avant la fin de l'exécution, ordonnerent qu'on pressât la marche. Quelque affoiblis que fussent ces généreux Soldats de Jesus-Christ, ils firent de nouveaux efforts, mais qui ne répondoient pas à l'activité des Soldats; c'est pourquoi ces Barbares les hâtoient en les poussant rudement du bout de leurs lances, & en les menaçant de leur en décharger de grands coups sur le corps, s'ils n'avançoient pas plus vite. Les Peres firent en quelque sorte plus qu'ils ne pouvoient, & arriverent enfin bien harassés au terme de leur voyage.

Aussitôt qu'ils eurent mis le pied sur cette terre qui alloit être arrosée de leur sang, ils se jetterent à genoux, leverent les yeux au Ciel, d'où ils attendoient leur

force & leur secours, & demeurèrent en cette posture unis à Dieu par la priere environ une heure, qui fut le tems qu'on employa à disposer toutes choses dans la place, pour leur supplice.

Au haut de la place on avoit élevé une espèce de Portique pour les deux grands Mandarins de la Cour, où ils se placerent chacun dans sa chaise. Ils avoient à leurs côtés des Mandarins inférieurs, mêlés indifféremment avec des Eunuques. Un peu plus bas étoient d'autres Mandarins, & d'autres Eunuques moins distingués: au milieu on dressa quatre poteaux, à égale distance les uns des autres. Les Soldats armés environnerent toute la place en forme de cercle, & derriere eux étoit une multitude innombrable de Peuple, qui avoient accourus à ce spectacle.

Tous les yeux étoient attachés sur les Confesseurs de Jesus-Christ, & chacun raisonnoit à sa maniere. Les uns, qui sçavoient que ces Peres n'étoient coupables d'aucun crime, étoient naturellement attendris, & ne pouvoient retenir leurs larmes. D'autres admiroient leur courage, & leur intrépidité, La plûpart se disoient les uns aux autres: «avons-nous jamais rien vû » de semblable? Quelle différence » entre ces Etrangers, & ceux de » notre Nation, quand ils se trouvent dans une situation pareille? » On voit à ceux-ci un air sombre » & mélancholique: la pâleur de » la mort est peinte sur leur visage; » au lieu que ceux-là ont un air » joyeux & content, il semble que » la mort fasse leurs délices. Quelle » est donc cette Loi qui enseigne à » mépriser la vie, & à recevoir la » mort avec tant de joye & de satisfaction »?

Tout étant disposé, on fit approcher les quatre Missionnaires du lieu où ils devoient être exécutés : là ils se mirent à genoux, & demanderent en grace aux Bourreaux, de les laisser dans cette posture, en les assurant que sans faire le moindre mouvement, ils attendroient paisiblement le coup de la mort. Leur demande ayant été rejetée, ils s'approcherent chacun du poteau qui leur étoit destiné, ils y firent de la main le signe de la Croix, & l'ayant baisé avec beaucoup de respect, ils s'abandonnerent aux Bourreaux qui les y attachèrent.

Ces Bourreaux commencerent par leur couper les cheveux, qui leur couvroient la nuque du col : alors un Catéchiste nommé Sébastien, ayant percé la foule, se glissa à travers les Soldats, & s'étant approché des Confesseurs de Jesus-Christ,



arez, J. Le



Autre. Macromanas, foulets, Spivier Le P. Barthelomy, Avariz, Le P. Emmanuel de Abres, Le P. Jean Gaspard Cotte, S. et Le P. Vincent de Cuscha, le qui ont eu la tête tranchée en haine de la Roy, dans le Royaume de Siam le 22 Janvier de l'année 1757.

Christ, il recueillit leurs cheveux, & demanda leur bénédiction. Il ne put saluer que deux de ces Pères, parce qu'il fut promptement chassé par les Soldats, qui l'obligèrent à aller se cacher dans la foule.

Cependant les Bourreaux tenoient le sabre nud, les yeux tournés vers le premier Mandarin, dont ils attendoient le signal. Il ne tarda pas à le donner, & au même instant ils frapperent tous ensemble. Le Pere Alvarez, & le Pere Cratz eurent la tête abattue d'un seul coup. Il en fut à peu près de même du Pere d'Abreu, sa tête fut séparée de ses épaules du premier coup, mais comme le sabre ne parvint pas jusqu'à la peau de la gorge, sa tête demeura suspendue sur la poitrine, jusqu'à ce que le Bourreau l'eût coupée tout-à-fait. Enfin le Pere Da Cunha n'eût la

170 *Lettres de quelques*
tête tranchée qu'au troisième
coup.

Aussitôt que l'exécution fut finie, les Mandarins, la plûpart des Soldats, & tout le Peuple se retirèrent, à la réserve des Chrétiens, qui ne pouvoient se lasser de considérer les corps morts de leurs Maîtres, & de leurs Peres en Jesus-Christ, & de baiser la terre arrosée de leur sang. Les Soldats qui étoient restés se mettoient en devoir de les écarter, mais quelques Chrétiens scûrent les gagner par une somme d'argent qu'ils leur offrirent, & dont ils furent si satisfaits, que non seulement ils leur abandonnerent ces précieux dépôts, mais même qu'ils les aiderent à porter les cercueils de bois, destinés à renfermer les vénérables restes de ces hommes Apostoliques, après quoi ils laisserent le champ libre, & se retirèrent.

Aussitôt tous ces bons Néophytes de l'un & de l'autre sexe, n'étant plus retenus par la présence des Soldats, firent éclater librement au dehors les sentimens, qu'ils avoient été forcés de renfermer au-dedans d'eux-mêmes, & baisèrent respectueusement les pieds de leurs Peres en Jesus-Christ, qu'ils honoroient déjà comme autant de Martyrs. Ceux qui avoient apporté les cercueils, dépouillerent les corps de leurs vêtemens ensanglantés, qu'ils s'approprièrent, & après les avoir revêtus d'habits neufs, ils les mirent chacun dans leur cercueil, & les transporterent pendant la nuit dans des maisons Chrétiennes, où ils leur donnerent une sépulture honorable. Les corps des vénérables Peres Alvarez, & de Abreu, furent transportés à la Cour dans la maison d'un Chré-

tien nommé Pierre. Ceux du Pere Da Cunha , & du Pere Cratz furent portés , le premier dans une Bourgade nommée *Tam jo* , & le second dans une autre Bourgade qui se nomme *Kabua* , où ils ont été inhumés dans des maisons de Chrétiens. C'est-là où ils sont en dépôt, jusqu'à ce qu'on ait quelque occasion de les transporter dans notre Eglise de Macao.

Trois de ces vénérables Peres étoient Portugais , & nés de parens Nobles , sçavoir le Pere Barthelemi Alvarez , le Pere Emmanuel de Abreu , & le Pere Vincent Da Cunha. Tous trois avoient eu dès leur plus tendre jeunesse un attrait particulier pour la vie Apostolique ; c'est ce qui les porta à solliciter leur entrée dans notre Compagnie , & dans la suite , à prier instamment leurs Supérieurs de les envoyer dans les Missions

Missionnaires de la C. de J. 173
de l'Orient. Le premier étoit né à
Parameo , près de la Ville de Bra-
gance. Il fut admis à l'âge de 17
ans au Noviciat de Conimbre , le
30 d'Août de l'année 1723. Le se-
cond étoit de la Ville d'Arouca ,
dans la Province de Beira , & il
fut reçu au Noviciat le 17 de Fé-
vrier de l'année 1724. à l'âge de
seize ans. Ce fut à la Cour que na-
quit le troisiéme , & il étoit âgé de
dix-huit ans quand il entra au No-
viciat de Lisbonne, le 25 Mars de
l'année 1726.

Pour ce qui est du Pere Jean-
Gaspard Cratz , il étoit Alle-
mand , né de parens Catholiques
à Duren , Ville du Duché de Ju-
liers , entre Cologne & Aix-la-
Chapelle. Ayant achevé ses Etu-
des dans sa jeunesse , le goût lui
prit de voyager : après avoir par-
couru divers Etats de l'Europe ,
il prit le parti de la Guerre , &

entra au service de la République de Hollande, qui lui donna de l'emploi à Batavie. Quoiqu'il se trouvât dans un Pays Hérétique, il fut toujours fortement attaché à la Religion Catholique, & très-fidèle à en pratiquer les exercices. Toutes les fois qu'il arrivoit un Vaisseau de Macao, il y alloit entendre la Messe, se confesser, & recevoir notre Seigneur. Mais ces Vaisseaux ne paroissoient pas assez souvent au Port de Batavie, pour que sa piété fût satisfaite. D'ailleurs il étoit à craindre, que ses fréquentes visites sur un Vaisseau Etranger, ne le rendissent suspect à ses Maîtres. Ainsi pour suivre plus librement le plan qu'il s'étoit formé d'une vie Chrétienne, il quitta le service des Hollandois, & se retira à Macao. Peu après qu'il fut arrivé dans cette Ville, il prit la résolution de se donner

Missionnaires de la C. de J. 175
entièrement à Dieu , & pria avec
les plus vifs empressements les Su-
périeurs du Collège , de le rece-
voir au Noviciat. Quoiqu'on eût
assez long-tems éprouvé sa voca-
tion , il ne se rebuta point ; enfin
il y fut admis à l'âge de 32 ans ,
le 27 d'Octobre de l'année 1730.
Lorsqu'après avoir achevé son
Noviciat, & le reste de ses Etudes
Théologiques, il se vit honoré du
caractère Sacerdotal , il ne cessa
de presser les Supérieurs de l'en-
voyer à la Mission du *Tongking*.
On exauça ses vœux , & il fut
joint aux autres Peres destinés à
cette Mission. A peine fut-il entré
dans ce Royaume , qu'ainsi que je
l'ai dit , il fut fait prisonnier avec
eux , & qu'il eût le bonheur com-
me eux , de sceller de son sang les
vérités de la Foi.

La mort de ces illustres Con-
fesseurs de Jésus-Christ, fut suivie

176. *Lettres de quelques*
de calamités & d'événemens, qui furent regardés des Payens même, comme un juste châtement du Ciel. Une continuelle sécheresse, dont on n'avoit point encore vû d'exemple, moissonna toutes les campagnes; les terres devenues extraordinairement arides ne purent rien produire. Ce fut une disette générale dans le Royaume; la famine, & les maladies Epidémiques, qui en sont des suites naturelles, firent les plus grands ravages, & enleverent une infinité de Peuple. Le Gouverneur de la Province de l'Est, qui avoit si fort maltraité ces Peres, lorsqu'il les envoya chargés de fers aux Tribunaux de la Cour, fut emporté tout-à-coup par une mort violente. Des deux premiers Magistrats du Palais, qui avoient signé leur Sentence de mort, l'un fut déposé de la Ma-

Missionnaires de la C. de J. 177
gistrature, & l'autre fut exilé dans
les Forêts, ce qui est une peine ca-
pitale pour des personnes de ce
haut rang.

Tant de fléaux qui désoloient
le Royaume, auroient dû, ce sem-
ble, faire quelque impression sur
l'esprit du Roi, & de les Minis-
tres; mais ils ne servirent qu'à ra-
nimer de plus en plus leur fureur
contre la Loi Chrétienne. Il y eut
des ordres sévères de faire les plus
exactes perquisitions, & d'arrêter
les Prédicateurs de cette Loi,
qu'on destinoit déjà au même sup-
plice. On posta par tout des Sol-
dats, principalement au passage
des Rivieres, & sur les grands
chemins. Ainsi les Missionnaires
se virent plus inquiétés que jamais
dans leurs excursions nocturnes,
car ce n'est que la nuit qu'ils peu-
vent remplir les fonctions de leur
Ministère. La Divine Providence

les a sauvés jusqu'ici de tous les dangers, auxquels leur zèle les expose sans cesse, pour entretenir la ferveur des anciens Fidèles, & pour soutenir quelques-uns des nouveaux, qu'une si violente persécution auroit peut-être ébranlée. En voici quelques exemples arrivés dans diverses Provinces peu après la mort des quatre Missionnaires.

Dans celle du Sud, les Gentils ayant appris le lieu de la résidence d'un Vicaire Apostolique, s'attrouperent, & environnerent la Bourgade; mais comme elle étoit remplie de Chrétiens, ils sçurent si bien le cacher, que les efforts des Infidèles furent inutiles.

Une autrefois qu'un Missionnaire de l'Ordre de S. Dominique célébroit les Saints Mystères, une troupe de Soldats entra tout-à-coup dans l'Eglise, mais les Chré-

tiens qui y étoient en très-grand nombre, prirent la défense de leur Pasteur, & mirent les Soldats en fuite.

Le P. Emmanuel Carvalho Jésuite, visitant les Fidèles de la Bourgade nommée *Lam goi*, & les ayant confessés toute la nuit, fut averti, au moment qu'il croyoit prendre un peu de repos, qu'un Mandarin à la tête de 300 Soldats s'approchoit pour entourer la Bourgade. Il en partit à l'instant, & quoiqu'il marchât dans des terres fort sablonneuses, il fit tant de diligence, que le Mandarin informé de sa fuite, ne pût jamais le joindre.

Cinq jours après avoir été délivré de ce péril, il en courut un autre, dont il crût bien ne pouvoir s'échapper. Il voyageoit sur une Riviere, pour se rendre à une Bourgade habitée par un grand

nombre de Chrétiens , lorsque tout-à-coup il arriva si près d'un nombreux Corps de Garde , qu'il lui fut impossible de reculer. Les Catéchistes qui l'accompagnoient s'aviserent d'orner promptement la Barque de banderoles, & d'autres marques de la dignité Mandarine , & continuerent leur route: Lorsqu'elle fut à la portée des Soldats, qui l'attendoient de pied ferme , ils ne douterent pas que ce ne fût un Mandarin qui faisoit voyage , & ils la laisserent passer tranquillement sans y faire la moindre recherche.

Le P. de Sampayo voyageoit dans la Province du Nord : quoiqu'il eût pris des routes détournées , & qui ne sont fréquentées que par peu de personnes , il se trouva néanmoins vis-à-vis , & presque sous les yeux d'un Mandarin. Il n'étoit pas humainement

possible qu'il échapât de ses mains : mais à l'instant même de cette rencontre, Dieu permit qu'une raison pressante obligea le Mandarin de se retirer pour un moment à l'écart. Assez près de-là il se tenoit un grand marché. Le Pere qui s'en aperçut, eut le tems de se mêler parmi la foule du Peuple : & quelque perquisition que fit ensuite le Mandarin, il ne put jamais le découvrir.

Le P. de Chaves Supérieur de cette Mission, courut presque en même tems les mêmes risques dans la Province supérieure du Sud. Il voyageoit dans un chemin, où il sembloit qu'il n'y avoit rien à craindre, tant il étoit écarté. Un Gentil qui le reconnut pour Missionnaire, futa tout-à-coup sur lui, & le serrant étroitement entre ses bras, appelloit du secours pour l'arrêter. Ce Pere qui est robuste,

& nerveux, après trois ou quatre fortes secouffes, se débarrassa des mains de l'Infidèle, & prit la fuite: mais ce ne fut pas sans de nouveaux périls, & beaucoup d'incommodités; car il lui fallut marcher durant une nuit obscure dans des chemins extraordinairement pierreux, & bordés de précipices, où il pensa plusieurs fois perdre la vie.

Mais au milieu de ces dangers continuels que couroient les Missionnaires, ce qui les affligea le plus sensiblement, & ce qui augmenta leurs inquiétudes, fut la perfidie d'un Chrétien Apostat, nommé Louis, qui avoit bien mal répondu aux soins d'un vertueux Ecclésiastique, lequel cultivoit avec beaucoup de zèle la Chrétienté où il avoit reçu le Batême. Ce malheureux fit présenter au Roi un Mémoire, où il avoit écrit

Missionnaires de la C. de F. 183

les noms de tous les Missionnaires qu'il connoissoit , & s'offroit de découvrir les lieux qu'ils fréquentoient , & où ils faisoient quelque séjour. Le Roi reçut ce Mémoire, & l'ayant lû, il donna ordre qu'on s'assurât de la personne de l'Accusateur , dans le dessein de le donner pour guide aux Soldats qu'il enverroit à la recherche des Missionnaires : mais soit que le Roi ait fait dans la suite peu d'attention à ce Mémoire , soit que l'Apostat n'ait pas réussi dans ses criminelles intentions , elles ont été jusqu'ici sans aucun effet.

Nonobstant ces exécutions cruelles , & les continuelles recherches des Soldats , qui répandent la terreur dans tout le Royaume, la Foi des Fidèles est plus ferme que jamais , & leur troupeau s'accroît tous les jours. Il est à croire que ce redoublement de ferveur dans les

184 *Lettres de quelques*
Chrétiens, & la conservation de
leurs Pasteurs, sont le fruit des mé-
rites, & de l'intercession de ces
quatre illustres Confesseurs de Je-
sus-Christ, qui maintenant au Ciel
deviennent les Protecteurs de cet-
te Mission.





LETTRE
DU P. SAIGNES,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

*A Madame DE S. HYACINTHE,
Religieuse Ursuline à Toulouse.*

A Atipkam dans le Royaume
de Carnate, ce 3 Juin 1735.

La Paix de N. S.



MADAME,

IL est juste que je vous rende
le tribut de reconnoissance que

nous vous devons , moi & mes chers Néophytes : ils sont tous couverts de vos dons , car je partage avec eux les pieuses marques de votre libéralité , & il ne s'en trouve aucun parmi eux , qui portant au col les Croix , les Agnus , & les Médailles , dont vous m'avez envoyé une si grande quantité , ne se souviennent dans leurs prières des largesses de leur généreuse Bienfaitrice. Il y en a même plusieurs qui m'ont prié de donner à leurs Enfants, lorsque je leur confère le Batême , le nom du Saint , & de la Sainte que vous portez : ainsi on en voit qui s'appellent *Mouttou* , ce qui signifie Hyacinthe ; d'autres se nomment *Mouttamel* , qui veut dire Marguerite. Par ce moyen-là , votre nom est connu & révééré jusques dans ces terres Barbares, & vos Saints Protecteurs y sont spécialement invoqués.

Mais pour répondre à l'empressement avec lequel vous me priez de vous instruire de ce qui me regarde, du progrès que fait la Foi parmi ces Peuples, & des exemples de vertu que donnent les nouveaux Fidèles, je vais tâcher de vous satisfaire.

Je n'eus pas plutôt achevé d'apprendre la Langue Tamoul, que j'entrai dans la Mission de Carnate. Je ne suis éloigné que de trois lieues de la montagne sur laquelle est située la fameuse Citadelle nommée *Carnata*, qui a donné son nom à tout le Pays. Mon Eglise est bâtie au pied d'une grande chaîne de montagnes, d'où les Tigres descendoient autrefois en grand nombre, & dévoroient quantité d'hommes & d'animaux. Depuis qu'on y a élevé une Eglise au vrai Dieu, on ne les y voit plus paroître, & c'est une remarque

que les Infidèles mêmes ont faite.

J'ai une seconde Eglise à *Arear* où l'on compte plus de quatre mille Chrétiens : c'est une grande Ville More : on lui donne neuf lieues de circuit , mais elle n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur. Le Nabab y fait son séjour ordinaire. Un Nabab est un Viceroy nommé par l'Empereur du Mogol ; ces sortes de Vicerois sont plus puissans que le commun de nos Vicerois en Europe.

J'ai soin d'une troisième Eglise à *Velour*, autre Ville More également considérable , & la demeure d'un Nabab différent de celui d'*Arear*. On y voit une forte Citadelle , qui a double enceinte , avec de larges fossés toujours pleins d'eau , où l'on entretient des Crocodiles pour en fermer le passage aux Ennemis. J'y en ai vû d'une grandeur énorme. Les Cri-

minels qu'on condamne aux Crocodiles, n'ont pas été plutôt jetés dans ces fossés, qu'à l'instant même ils sont mis en pièces & dévorés par ces cruels animaux. Ce sont les anciens Rois Marattes qui ont construit cette Citadelle, elle est encore recommandable par un superbe Pagode, qui fait maintenant partie du Palais du Nabab.

A une journée de *Velour* tirant vers le Nord, j'ai une quatrième Eglise bâtie dans une Forêt, dont les Arbres sont singuliers: ils sont extrêmement hauts, fort droits, & dénués de toute branche. Leur cime est chargée d'une grosse touffe de feuilles où est le fruit. Ce fruit est doux, gros comme un Pavie de France, & couvert d'une espèce de casque très-dur. On le cueille en son tems, & on le met en terre: au

bout de deux mois il pousse en bas une racine, & en haut un jet : l'un & l'autre se mange. Six mois après on coupe certaines feuilles de l'Arbre grandes comme des éventails, & qui en ont la forme, dont on couvre les maisons. La queue de la feuille est large de quatre doigts, & longue d'une coudée. Quand après l'avoir fait sécher au Soleil on l'a bien battue, elle ressemble à la filasse de chanvre, & l'on en fait des cordes. Au tronçon, qui reste à l'endroit des feuilles qu'on a coupées récemment, on attache des vases pour recevoir la liqueur qui en découle. Cette liqueur est belle, claire, douce, & rafraîchissante. Je ne le sçais que sur le rapport d'autrui, car je n'en ai jamais goûté. Il n'est pas permis à des *Sanias*, ou Pénitens, tels que nous sommes dans l'idée de ces

Peuples, & qui font profession de renoncer à tous les plaisirs du monde, de boire une liqueur si délicieuse, bien moins encore quand elle est préparée; car elle devient très-forte, & enyvre aisément. Il n'y a guères que les gens de Guerre, & les *Parias*, gens de la plus vile Caste, qui en usent. On la prépare en la faisant bouillir, cuver, & purifier. Lorsqu'on la fait bouillir jusqu'à un certain point, elle s'épaissit & acquiert un degré de consistance, qui lui fait changer de nom & de nature. C'est alors du sucre d'une couleur noirâtre qu'on met en grosses boules. Il est d'un grand débit parmi nos Indiens, & dans les Pays Etrangers où on le transporte. Lorsque l'Arbre est vieux, & n'a plus de suc, il devient d'une dureté extraordinaire; on le coupe, & on en fait de fort beaux

192 *Lettres de quelques*
ouvrages , & d'excellentes boise-
ries pour les maisons.

L'utilité qu'on retire de ces fortes d'Arbres , a beaucoup servi à peupler cette Forêt , où l'on voit un grand nombre de petites Habitations. Dès que je fus arrivé à la mienne , j'eus peine à suffire à toutes les visites qu'on me rendit. J'entretins ces Indiens , chacun selon sa portée , de la Loi sainte que je venois leur annoncer. Ils me parurent édifiés & contens , & plusieurs me promirent de venir dans la suite écouter mes instructions. Dieu veuille que leurs promesses soient sincères , & qu'elles ne soient pas l'effet de leur politesse.

Après deux jours de repos , je commençai mes courses accoutumées dans les Villages , où je prêchai ouvertement les Vérités de la Foi. Déjà six Familles entières

Missionnaires de la C. de J. 193
tières avoient ouvert les yeux à ces premiers rayons de lumière , & pensoient sérieusement à leur conversion. Mais un Brame , qui avoit de l'autorité dans ce lieu-là , vint à la traverse , & se donna tant de mouvemens , qu'il détourna deux de ces Familles de la résolution qu'elles avoient prises. Les quatre autres ne se laisserent point ébranler. Une guérison surprenante , dont ils avoient été témoins , fortifia leurs saints desirs. Des Infidèles de leur connoissance , qui avoient une fille mourante , crurent qu'ils lui conserveroient la vie , s'ils pouvoient lui procurer le Batême. Ils l'amenèrent à mon Eglise , & comme cette enfant étoit à l'extrémité , je ne fis nulle difficulté de la batiser. Le lendemain elle fut parfaitement guérie. Le pere & la mere demeurèrent trois jours dans mon

Eglise pour commencer à se faire instruire ; & obligés de retourner dans leur Village, ils partirent avec une forte résolution de ne plus adorer que le vrai Dieu ; & de revenir au plûtôt recevoir les instructions nécessaires , pour se mettre en état d'être admis au saint Batême.

Le pere de la Catéchuméne , grand dévot de *Routren* , informé du changement de sa fille , quoiqu'il fût à une grande journée du Village , partit sur l'heure, pour la remettre, disoit-il, dans le bon chemin. Il ne la quitta point qu'il ne l'eût conduite au Pagode avec son mari. Je fus bientôt instruit de cette infidélité, & dans l'excès de douleur qu'elle me causa, je lui fis dire que si elle ne retractoit au plûtôt une démarche si criminelle , pour ne rendre ses adorations qu'à l'Être suprême ,

que je lui avois fait connoître , elle auroit tout à craindre pour sa fille. Mes remontrances furent inutiles ; l'enfant , ainsi que je l'avois prédit, fut frappée à l'instant de son premier mal , & mourut.

Affez près de ce Village , étoit une Veuve distinguée dans le Pays , qui depuis dix ans souffroit de vives & continuelles douleurs dans tout le corps , accompagnées de fréquentes défaillances , qui la rendoient incapable du moindre mouvement. Elle avoit employé inutilement pour sa guérison tous les remèdes naturels ; elle avoit eu recours avec aussi peu de fruit aux Temples des plus fameuses Idoles. Ayant appris la guérison subite de cette jeune fille , dont je viens de parler , elle vint me voir ; & au nom du Dieu qui avoit rendu la santé à cette enfant , elle me pria de l'instruire des Véri-

rés qu'il falloit croire pour recevoir le Batême. Elle demeura neuf jours dans l'Eglise, & à mesure qu'elle s'instruisoit, elle se sentoit soulagée de plus en plus : enfin, le dixième jour se voyant tout-à-fait délivrée de ses douleurs, elle protesta qu'elle ne vouloit plus adorer que le vrai Dieu, & partit pour aller publier parmi ses concitoyens, l'insigne faveur qu'elle venoit de recevoir.

A peine eut-elle fait quelques pas hors de l'Eglise, qu'elle ressentit les atteintes de ses premières douleurs, & qu'elle retomba dans les mêmes défaillances. Elle se fit de nouveau transporter dans l'Eglise, & dès qu'elle m'aperçut : « Ah ! mon Pere, s'écria-t-elle, j'ai péché, il m'est échappé d'invoquer *Gangamma*, ne croyant pas que sans son secours, mon retour au Village

» pût être heureux ». C'est la coutume des Indiens, lorsqu'ils commencent quelque action, d'implorer l'assistance du Dieu particulier qu'ils adorent. Celle-ci adoroit le Gange, & en portoit le nom. La Déesse du Gange, selon les Poètes Indiens, est la femme de leur Dieu *Routren*.

Je consolai cette pauvre Veuve, qui reconnoissoit sa faute & la pleuroit amèrement. « Réparons-la, ma fille, lui répondis-je, par une foi vive, & par de sincères adorations du seul vrai Dieu, en qui vous devez mettre uniquement votre confiance ». Et en même tems, moi, & tous les Chrétiens qui se trouvoient dans l'Eglise, nous nous prosternâmes devant l'Image de Jesus-Christ qui étoit sur l'Autel. « A cette vûe, serois-je la seule, » s'écria-t-elle en sanglotant,

» qui manquerai de rendre mes
 » hommages à mon Créateur ,
 » & à mon Libérateur » ? Au même instant elle se leve , se prosterne comme nous , & se relève sans aucun secours , & jouissant d'une pleine santé. Pénétrée de joye & de reconnoissance , elle s'en retourna à son Village , où j'espère que sa foi ne sera point altérée par les persécutions auxquelles elle doit s'attendre.

Un trait tout récent de fermeté qu'a fait paroître un de nos Néophytes, ne manquera pas, Madame , de vous édifier. Un Soldat nouvellement batisé , fut appelé par son Colonel pour un exercice qu'il faisoit faire à ses Troupes : il s'y rendit , & oublia de mettre son Chapelet au col , comme il avoit accoûtumé de le faire , pour ne laisser ignorer à personne qu'il étoit Chrétien. Les

Soldats ne lui voyant pas ce signe de sa Religion, le raillerent, comme s'il avoit eu honte de le porter , & qu'il eût abandonné la Foi. Le Soldat , sans répondre un mot , part pour sa maison , & revint avec sa femme & ses trois enfans , portant tous des Médailles & des Chapelets à leur col. « Camarades , leur dit-il , » voyez si ma famille rougit du » nom de Chrétien , sçachez que » ce beau nom fait toute ma gloi- » re , & que plutôt que de le ter- » nir par une action indigne , je » donnerois ma tête , celle de ma » femme , de mes enfans , de mon » pere , de ma mere , & de tous » mes parens , & amis ».

Ce discours ayant été rapporté au Colonel , il fit venir le Soldat , & le questionna sur la Doctrine qu'on lui avoit enseignée ,

il lui fit réciter ses prières , & le fit interroger par un Brame qui étoit à sa suite en qualité de son *Gourou*. Ce Soldat répondit d'une manière si juste & si plausible , que le Colonel en parut charmé. Ce bon Néophyte n'étant pas content de lui-même , parce qu'il ne se croyoit pas assez habile , demanda avec instance qu'on voulût bien lui accorder une audience dans trois jours , parce qu'il ameneroit avec lui le Catéchiste qui l'avoit instruit , dont on seroit bien autrement satisfait. « J'y consens , dit le Colonel en riant , & se tournant vers le » Brame. Vous êtes notre Doc- » teur , lui dit-il , je vous invite » à cette entrevue ».

Le Soldat s'étant rendu au jour marqué chez le Colonel avec son Catéchiste , se fit annoncer. Le Brame , qui se défiloit de ses

Forces, voulant éluder une pareille conversation, demanda de quelle Caste étoit celui qui prétendoit entrer avec lui en dispute sur la Loi : on répondit qu'il étoit de la Caste Vellale, une des plus honorables qui soient parmi la Caste des *Choutres*. Le Brame lui fit dire, qu'étant d'une Caste inférieure à la sienne, il ne lui étoit pas permis de s'afféoir même auprès de lui. Le Soldat ne se contenta pas de cette réponse, mais s'adressant au Brame ; « Puisque » ce *Choutre*, lui dit-il, n'est pas » digne de votre conversation, » je vais chercher mon *Gourou* le » Saniassi Romain. Dans quatre » jours il sera ici. Il n'est pas nécessaire, répondit le Brame, je » pourrai le voir & l'entretenir » dans un tems plus favorable ». Le Soldat fit bien valoir ce refus du Brame, & il en triompha

devant ses camarades Infidèles , comme d'un victoire qu'il avoit remporté sur lui , à la honte de la Doctrine insensée , dont il amusoit un Peuple ignorant & crédule.

Les Brames sont , comme vous sçavez , Madame , la plus haute noblesse de ce Pays ; on peut dire même que c'est la plus ancienne & la plus sûre noblesse du monde ; car il est inoui qu'aucun de cette premiere Caste se soit jamais méfalié. Ils sont les Dépositaires de la Loi , les *Gouroux* , ou les Prêtres des Dieux. Ils croiroient en effet s'avilir , s'ils s'entretenoient de Religion avec un homme de la Caste des *Choutres*. En voici un exemple assez récent. Un de nos Missionnaires s'entretenoit avec un Brame qui l'étoit venu voir : la conversation tomba insensiblement sur la Religion.

Le Missionnaire, qui ne sçavoit pas encore bien la Langue, se trouva embarrassé dans une occasion, où il ne pouvoit pas assez bien expliquer sa pensée. Son Catechiste, qui étoit *Choutre*, voyant son embarras, s'avisa de prendre la parole: Le Brame, en colére; « De quoi te mêles-tu, lui dit-il, » d'oser parler en notre présence? » Tais-toi, laisse parler ton *Gou-* » *rou*; de quelque maniere qu'il » s'exprime, il me fait plaisir; » quand tu dirois la vérité, je ne » voudrois pas l'entendre de ta » bouche ».

L'idée qu'ont les Brames de l'excellence de leur qualité & de leurs personnes, est fondée sur ce qu'ils croient & qu'ils publient, qu'ils sont nés de la tête du Dieu *Bruma*. Il y en a qui se prétendent *Bruma* eux-mêmes. Du reste, voici comme ils distribuent la

naissance au reste des hommes: Ils font naître leurs Rois des Epaules de *Bruma* ; c'est après eux la seconde Caste : les *Cométis* de ses Cuisses, & c'est la troisième Caste; & de ses Pieds les *Choutres*, qui font la quatrième Caste. Chacune de ces Castes en renferme plusieurs autres, mais un homme d'une Caste inférieure, quelque mérite qu'il ait, ne peut jamais s'élever à une Caste supérieure.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que ces Brames, qui se font semblables à leurs fausses Divinités, leur ressemblent parfaitement par leurs fourberies & par leurs dérèglemens. Ils ont communément de l'esprit & du sçavoir; il n'en est guères parmi eux qui ne conviennent que la Loi que nous prêchons est sainte, & que la leur ne peut lui être comparée; mais l'attachement aux plaisirs de la

vie , le respect humain , la coutume , l'emportent sur toute conviction. S'il ne s'agissoit que de raisonner & de convaincre pour convertir les Indiens , toute l'Inde seroit bientôt Chrétienne.

Un Indien respectable par son âge & par son rang , que je pressois un jour plus fortement qu'à l'ordinaire , d'embrasser la Loi Céleste , ainsi qu'il l'appelloit , & dont il faisoit souvent lui-même l'éloge ; « Volontiers , je » l'embrasserois , me répondit-il , » si vous pouviez empêcher les » discours qu'on ne manquera » pas de tenir , sur ce qu'à mon » âge de 76 ans je change de Religion. Pour moi , dit un Officier de Guerre , qui étoit présent , si j'avois autant d'esprit que vous , & que je fusse convaincu , comme vous me paroissez l'être , je ne balancerois

» pas un moment. Il faut sçavoir
» mépriser les frivoles discours
» du monde. Puis m'adressant la
» parole; O Pénitent Romain, me
» dit-il, je ne suis pas capable d'en-
» trer dans tous ces raisonnemens:
» j'adore *Vichnou*, allumons du
» feu dans une fosse, j'y ferai jet-
» ter un de mes Soldats *Vichnou-*
» *vistes*; vous, faites-y jeter un de
» vos Disciples, celui qui en for-
» tira sain & sauf, sans avoir été
» endommagé par le feu, donne-
» ra une preuve certaine de la plus
» grande puissance du Dieu qu'il
» adore ».

Ma réponse à une proposition si peu raisonnable, fut celle qu'on a accoûtumé de faire à ceux qui voudroient tenter Dieu. « Cette
» épreuve, lui ajoutai-je, est d'au-
» tant moins nécessaire, que Dieu
» daigne souvent par des prod-
» ges, confirmer à vos yeux les

» Vérités saintes que nous vous
» annonçons. Sur quoi je lui nom-
» mai une personne qu'il connois-
» soit ; allez la voir , lui dis-je ,
» & faites-vous raconter ce qui
» lui est arrivé assez récemment ».

Cette personne , dont je lui par-
lois , est une Dame Indienne, qui
étant à l'extrémité , fit venir un
de mes Catéchistes , & lui de-
manda le Batême , comme un re-
mède infailible qui lui rendroit
la santé. Le Catéchiste , après une
courte instruction sur ce Sacre-
ment , & sur les obligations auf-
quelles il engage , la laissa avec
un grand desir de le recevoir. Au
moment, qu'après avoir été instrui-
te , elle conçut ce saint desir , elle
se trouva beaucoup mieux , & au-
bout de trois jours elle fut par-
faitement guérie. Sa santé une
fois rétablie , elle négligea d'ac-
complir sa promesse. Après quel-

ques mois elle retomba dans sa première maladie ; elle reconnut alors que Dieu la punissoit pour avoir différé de recevoir le Bâteme , & bien qu'elle fût d'une extrême foiblesse , elle se fit porter à l'Eglise. Je la trouvai dans un pressant danger de mort , & je ne crus pas pouvoir lui refuser cette grace. Aussitôt , au grand étonnement de tous les assistans , ses forces revinrent , son visage reprit couleur , elle se leva , & retourna de son pied à sa maison , s'appuyant seulement sur un de ceux qui l'avoient porté mourante à l'Eglise. Pendant trois mois aucune Néophyte ne fit paroître plus de piété , plus de constance , & de zèle : sa vertu étoit une prédication perpétuelle de la Loi Chrétienne.

Lorsque je citois cette guérison si extraordinaire à l'Officier ,

dont je viens de parler, je n'aurois pas pû lui faire le même éloge de cette Dame. Les continuelles persécutions qu'elle eut à souffrir dans sa famille, ébranlerent enfin sa constance. On fit venir le Prêtre de la Divinité, qu'elle adoroit auparavant. Ce Ministre du Démon lui ayant imposé pour pénitence de sa faute prétendue, une grosse aumône qu'il s'appliqua dévotement à lui-même, lui arracha du col l'Image du Sauveur qu'elle portoit, & lui attachâ le *Lingan*, figure infâme du Dieu *Routren*, qui donne le nom à toute la Secte des *Linganistes*. Cette malheureuse Dame devint par-là aussi Payenne qu'elle l'étoit avant sa conversion : mais elle ne porta pas loin la peine de son apostasie. Sa maladie la reprit aussitôt, & elle en mourut.

Je ne dois pas omettre que par

un trait singulier de la divine Miséricorde envers elle , le Pere Calmette , qui n'étoit jamais descendu du Nord , passa par mon Eglise , dont j'étois fort éloigné. La Dame mourante informée de son arrivée , le fit prier de la venir voir. Aussitôt que le Pere parut , elle se leva , & en présence de son mari , & de tous ceux qui étoient présens , elle arracha le *Lingan* qu'on lui avoit mis au col , le jetta loin d'elle , détesta *Routren* , & fondant en larmes , demanda pardon à Dieu de l'avoir si lâchement abandonné. Elle fit sa confession au Missionnaire , & peu après l'avoir achevée , elle mourut dans de grands sentimens de repentir & d'espérance en la miséricorde de Dieu.

Les persécutions domestiques sont plus à craindre pour ces nouveaux Fidèles , que des persécu-

tions plus grandes qui viennent de la part des Etrangers. Le Prince nommé *Timmanaiken*, dans les Etats duquel est cette Eglise, est tout-à-fait contraire à la Loi Chrétienne, & elle est souvent l'objet de ses invectives. Il a déclaré infame un Soldat, & l'a chassé du service, & de la Ville, par la seule raison qu'il écoutoit les instructions qui se font à l'Eglise. J'ai cependant jusques dans la Cour trois Familles de Catéchumènes, qui ne craignent point de s'attirer sa disgrâce, & qui sont prêts à tout souffrir plutôt que d'abandonner la Foi.

Un Brame, Intendant de ce Prince passant par un Village de sa dépendance, vit plusieurs personnes assemblées autour d'un de mes Catéchistes, qui leur expliquoit la Loi Chrétienne. Il s'arrêta, & l'ayant appelé, il lui de-

manda qui il étoit, quelle étoit sa Caste, quel étoit son emploi, & de quoi traittoit le Livre qu'il tenoit à la main. Le Catéchiste ayant satisfait à ses questions, le Brame prit le Livre, & le lut. Il tomba justement sur un endroit qui disoit, que les Dieux du Pays n'étoient que de foibles hommes. « Voilà une rare doctrine, dit le » Brame, je voudrois bien que » vous entreprissiez de me la prou- » ver. Monsieur, répondit le Ca- » téchiste, il ne me feroit pas dif- » ficile de le faire, si vous me l'or- » donniez. S'il ne tient qu'à cela, » reprit le Brame, je vous l'ordon- » ne ». Le Catéchiste commença à réciter deux ou trois faits de la vie de *Vichnou*, c'étoit des vols, des meurtres, des adulteres. Le Brame voulut détourner le discours; le Catéchiste sans se laisser donner le change, le pressa da-

avantage. Le Brame s'appercevant trop tard qu'il s'étoit engagé dans la dispute, sans faire attention à sa qualité de Brame, & ne sçachant plus comment se tirer d'embarras avec honneur, s'emporta violemment contre la Loi Chrétienne, « Loi de *Pranguis*, dit-il, Loi de misérables *Parias*, Loi infame. Permettez-moi de le dire, repliqua le Catéchiste, la Loi est sans tache: le Soleil qui est également adoré des Brame, & des *Parias*, ne doit point être appelé Soleil de *Parias*, quoique ceux-ci l'adorent ainsi que les Brame ».

Cette comparaison irrita encore davantage le Brame, & il n'y répondit que par plusieurs coups de bâton dont il frappa le Catéchiste. Il lui porta entre autres un coup sur la bouche, dont toutes ses dents furent ébranlées, & il le fit

214 *Lettres de quelques*
chasser du Village comme un *Parias*, avec défense à lui d'y reparaître, & aux Habitans de lui donner jamais de retraite. « C'est
» ainsi, dit le Brame, que pour la
» première fois il faut traiter
» ces Prédicateurs d'une Loi nou-
» velle, qui renverse l'Etat, & qui
» détourne les Peuples du culte de
» nos Dieux; & si cela leur arrive
» une seconde fois, il faut leur
» couper la tête, comme on fait
» dans le Royaume de *Maïssour*.
» Ce ne sont pas-là les maux que
» nous craignons, dit le Catéchiste,
» au contraire je regarde com-
» me un bonheur les mauvais trai-
» temens que vous me faites; & si
» dès aujourd'hui, sans attendre à
» un autre tems, ma tête vous est
» agréable, je vous l'offre en té-
» moignage des vérités que je prê-
» che ».

Lorsque mon Catéchiste de re-

tour à l'Eglise me fit le détail de ce qu'il venoit de souffrir, & que je vis son visage encore enflé, & ses dents ébranlées, je ne pus retenir mes larmes, & je l'embrassai tendrement. J'aurois fort souhaité d'avoir été à sa place, mais je n'ai pas encore été jugé digne de rien souffrir pour Jesus-Christ, si ce n'est des mépris, des insultes, des injures, & de vaines menaces qu'on m'a fait quelquefois de m'arracher la Langue, de me faire couper les pieds, & fendre la tête en deux. Demandez pour moi au Seigneur qu'on ne s'en tienne point à des menaces inutiles.

Cependant pour l'honneur de la Religion, je crus devoir informer le Prince des mauvais traitemens faits sans aucune raison à mon Catéchiste, & lui en demander justice. Il me fit réponse

que le Brame mécontent du service s'étoit retiré hors de ses Etats : sur quoi je lui fis dire que puisque cet Officier ne dépendoit plus de lui, il ne trouvât pas m'auvais que je m'adressasse au Nabab de *Velour*, au pouvoir duquel il ne pouvoit manquer d'être, en quelque lieu qu'il se fût retiré. Le Prince m'envoya un Exprès pour me dire qu'il feroit revenir son Intendant, & que j'eusse à lui envoyer le Catéchiste maltraité, & qu'il examineroit cette affaire. Ils parurent l'un & l'autre en présence du Prince, & toutes choses ayant été mûrement examinées, le Conseil décida que l'Officier avoit tort. Sur quoi le Prince lui ordonna de faire excuse au Catéchiste, & de lui donner du Betel en signe de reconciliation, d'estime, & d'amitié, ce qui fut exécuté.

Le surlendemain j'envoyai faire
mes

mes remercimens au Prince, en le priant de vouloir bien m'accorder la permission de prêcher, & de faire prêcher librement dans ses Etats la Religion Chrétienne.

« Le *Saniaffi*, répondit le Prince, » a la permission qu'il demande; » il n'a rien à craindre : si quel- » qu'un est désormais assez hardi » pour lui faire de la peine, je sçau- » rai l'en punir d'une manière » exemplaire. Il peut s'assurer de » mon amitié ». Autant que l'in- sulte faite à la Religion avoit été publique, autant la réparation fut-elle éclatante. Durant les huit jours que cette affaire traîna à *Toumandé*, où réside le Prince, la Loi de Dieu fut plus prêchée, & plus annoncée aux Grands, qu'elle ne l'avoit été depuis trente ans dans cette Cour.

Je prévois, Madame, une objection que vous m'allez faire,

& qui est toute naturelle. Est-il possible, me direz-vous, que ce Prince en ait agi si poliment avec vous, & qu'en même tems il soit si fort opposé au Christianisme? Cela s'accorde, Madame, parce qu'il est encore plus politique, qu'ennemi de notre sainte Religion. Il est tributaire du Nabab, & il ne peut ignorer que ce Nabab m'honore de sa protection. Il y a peu de tems que ce Seigneur m'envoya chercher par deux Officiers Brames, pour administrer les derniers Sacremens à un de ses Médecins, qui est né dans le Royaume de Canara. Malheureusement, quelque diligence que j'eusse fait, je le trouvai mort à mon arrivée. Le Nabab qui l'aimoit tendrement, en fut fort affligé. Il ordonna que tous les Chrétiens de sa Cour, se rendissent sous les Armes aux Funérailles, avec un détache-

ment de Cavalerie & d'Infanterie More. Après qu'ils eurent fait quelques décharges de la Mousqueterie sur le Tombeau, on distribua aux Pauvres de grosses aumônes pour le repos de l'ame du Défunt.

Aussitôt que je fus arrivé dans ma petite maison à *Velour*, j'envoyai saluer le Nabab par les Brames qui m'avoient accompagné. Le Nabab me fit saluer à son tour, & m'envoya le *Battiam*: c'est la nourriture de chaque jour, qui consiste en une mesure de ris, une demi-mesure d'une sorte de pois du Pays, du beurre, & quatre pieces de monnoye de cuivre, faisant la valeur d'un sol, pour acheter du poivre, du sel, & du bois. C'est la maniere la plus honorable, & la plus polie, dont les Grands reçoivent les Etrangers. Je fus traité de la même maniere

pendant quinze jours que ce Viceroy me fit rester à *Velour*, pour terminer, selon les règles de la Loi Chrétienne, quelques différends survenus entre les Chrétiens de la Cour. Ces affaires étant terminées, il me fit dire qu'il vouloit me voir avant mon départ, & qu'il m'enverroit chercher.

Le lendemain matin vint un Officier de la Chambre, avec un Ecuyer qui me faisoit conduire un cheval magnifiquement caparaçonné de l'Ecurie même du Nabab. Je montai dessus suivi de ces deux Officiers, & de quatre de mes Disciples. Etant arrivé à la première porte, je fus reçu par deux autres Officiers de la Garde & de six Soldats, qui m'ayant fait traverser une grande cour, me remirent à une seconde porte entre les mains d'autres Officiers. Ceux-ci me conduisirent au tra-

vers d'une autre grande cour dans une longue gallerie, ou le Nabab étoit assis sur une estrade couverte d'un riche tapis. Toute la Cour étoit debout sur les deux aîles de l'estrade. Je fus annoncé, & précédé par un Officier qui tenoit une baguette d'argent à la main, & qui me mena jusqu'au bas de l'estrade. Le Nabab m'ayant fait signe de monter, se leva, m'embrassa, & me prenant par la main me fit asseoir auprès de lui. Je lui présentai quelques bagatelles que je faisois porter par un de mes Disciples : car ce seroit manquer à la politesse, lorsqu'on visite un Grand, de ne lui pas offrir quelque chose. Il me fit diverses questions sur le gouvernement, sur les mœurs, & les usages d'Europe. Mes réponses parurent le satisfaire; mais ce qui lui fit surtout plaisir, c'est que je lui parlois la Lan-

gue More, qui est la Langue naturelle. Cependant l'heure de l'Audience publique approchoit. Il fit apporter dans un grand bassin d'argent du Betel, & m'en donna : c'est un présent que font les Grands à ceux qu'ils honorent de leur estime, & de leur amitié. Je le reçus, & le donnai à garder à un de mes Disciples. Vous sçavez sans doute, Madame, qu'on appelle Betel les feuilles d'un certain arbrisseau odoriférant, que mangent les Indiens, & qui est pour eux un grand régal.

Ce Seigneur Musulman a une estime singuliere pour les Chrétiens : il en a une Compagnie de vingt-cinq Hommes, qui font tour à tour la garde au Palais. La Religion persécutée trouve toujours en sa personne un appui contre la fureur des Princes Gentils. Nous avons dans ses Troupes un grand

nombre de Chrétiens, qui ne manquent pas, lorsqu'ils sont en campagne, de s'assembler tous les Dimanches à un certain signal qui se donne. Là, un Chef Chrétien sage & prudent, à qui j'ai donné le soin de veiller sur tous les Chrétiens de l'Armée, leur dit la Prière, leur donne des avis, & impose des pénitences à ceux qui ont fait des fautes qui en méritent. Au retour de la campagne, ce Catéchiste d'Armée me rend compte de tout ce qui s'est passé. Il m'a rapporté un trait remarquable arrivé dans la dernière campagne, qu'on a fait sur les Frontières du Royaume de Tanjaor.

Un détachement de l'Armée More fut envoyé pour piller, & brûler un Village des Ennemis. A cette nouvelle la plûpart des Habitans songerent à prendre la fuite: une Femme du nombre des

fuyards fut arrêtée par un Soldat More , qui après lui avoir arraché son collier, & ses bracelets qu'elle ne vouloit point donner , levoit déjà le sabre pour la tuer. Cette pauvre femme se jettant à genoux, « la vie , s'écria-t-elle , je vous la » demande au nom du vrai Dieu » que j'adore ». Un Soldat Chrétien qui étoit de ce détachement , jugeant que cette Femme étoit Chrétienne , « Arrête , Camarade , dit-il au Soldat More , » grace pour un moment , ne frappe pas encore. Il s'avance , & » demande à cette Femme si elle » étoit Chrétienne , Oui, dit-elle, » je suis Chrétienne , au nom de » Dieu accordez-moi la vie. Ne » craignez rien , lui répondit le » Soldat , je suis pareillement » Chrétien », & aussi-tôt il lui fit rendre son collier , & ses bracelets. Cette pauvre Femme , quoi-

que transportée de joye , avoit encore une autre inquiétude ! « Hé , » que deviendra , s'écria-t-elle , » l'Eglise que nous avons dans le » Village ? Notre Pere n'y est » pas ». Au même instant le Soldat Chrétien recommanda cette Femme à son Camarade , retourna au Camp , va droit à la Tente du Général , & lui demande sa protection pour une Eglise de Chrétiens. Ce Général qui ne nous est pas moins affectionné que le Nabab de *Velour* , envoya promptement arborer son pavillon à l'Eglise ; cela fut fait avant que le détachement arrivât au Village. Ainsi il n'y eut dans ce lieu-là que l'Eglise , qui fut sauvée du pillage , & de l'incendie.

Ce même Général More fit délivrer il y a deux ans un de nos Missionnaires , qui avoit été fait prisonnier de guerre par un parti

226 *Lettres de quelques*
dans le Royaume de *Trichirapa-*
li; & en dernier lieu il a appaisé
une violente persécution que le
Roi de Tanjaor avoit excitée
contre les Chrétiens. Le P. Beski
qui se trouva alors le plus près de
l'Armée, alla l'en remercier, &
il en fut reçu avec les plus grandes
marques de distinction. Il sera
dans la suite fort important d'ap-
prendre la Langue More, pour
cultiver l'amitié dont ces Sei-
gneurs Mahometans nous hono-
rent. Vous ne sçauriez croire de
combien d'embarras ils m'ont
tiré.

L'extrême misère qui depuis
deux ans a été générale dans tout
le Carnate, nous a enlevé un
grand nombre d'anciens Chré-
tiens. Pendant ces deux années-là
il n'est pas tombé une seule goutte
de pluye: les Puits, les Etangs,
plusieurs Rivieres même ont été

à sec : le ris , & tous les autres grains ont été brûlés dans les campagnes , & rien n'étoit plus commun parmi ce pauvre Peuple, que de passer un & deux jours sans rien manger. Des Familles entieres abandonnant leur demeure ordinaire , alloient dans les bois pour se nourrir , comme les animaux , de fruits sauvages , de feuilles d'arbres , d'herbes , & de racines. Ceux qui avoient des enfans , les vendoient pour une mesure de ris ; d'autres qui ne trouvoient point à les vendre , les voyant mourir cruellement de faim , les empoisonnoient pour abrégér leurs souffrances. Un Pere de Famille vint me trouver un jour , « nous mourons de faim , me dit il ; ou donnez-nous de quoi manger , ou je vais empoisonner ma femme , mes cinq enfans , & ensuite je m'empoisonnerai moi-même. ».

Vous jugez bien que dans une occasion pareille, on sacrifie jusqu'à ses propres besoins. Au milieu de tant de malheurs, nous n'avons eu qu'une seule consolation, c'est de donner le saint Batême à une infinité d'enfans de parens Infidèles. Le jour de saint Hyacinthe qui étoit votre Fête, je donnai votre nom à un enfant qui s'envola au Ciel le même jour, & qui prie maintenant pour vous.

Arear est une grande Ville où la famine faisoit les plus grands ravages, & c'est aussi le lieu où l'on prioit avec le plus de ferveur pour obtenir de la pluye. Le Nabab en habit de Fakir, c'est-à-dire, de pénitent Mahométan, tête nue, les mains liées avec une chaîne de fleurs, & traînant une chaîne pareille qu'il avoit aux pieds, accompagné de plusieurs Seigneurs de sa Cour, tous dans

Le même équipage , se rendit en grande pompe à la Mosquée, pour obtenir de la pluye au nom du Prophète Mahomet. Ses vœux furent inutiles , & la sécheresse continua à l'ordinaire. Quelque tems après un fameux pénitent Gentil , que les Infidèles regardoient comme un homme à miracles , se mit tout le corps en sang, en le déchiquetant avec un couteau bien affilé en présence de tout le Peuple , & promettant une pluye abondante. Il ne fut pas plus exaucé que le Nabab. Enfin quatre mois après un Chef des Fakirs se fit enterrer jusqu'au col , bien résolu de demeurer en cet état jusqu'à ce que la pluye fut venue. Il passa ainsi deux jours & deux nuits , ne cessant de crier de toutes ses forces au Prophète , qu'il devoit accorder de la pluye , & qu'il y alloit de sa gloire. Enfin il perdit patience,

& le troisiéme jour il se fit déterrer, sans qu'il fut tombé une seule goutte de pluye, bien qu'il l'eût promise avec tant d'assurance.

Comme les besoins de nos Eglises, & de différentes Chrétientés que nous cultivons, nous obligent à de longs & de fréquens voyages, vous jugez assez, Madame, combien nous avons eu à souffrir durant de si étranges chaleurs, dans un climat d'ailleurs qui est si ardent de lui-même. J'ai changé jusqu'à trois fois de peau, elle tomboit par lambeaux à peu près comme elle tombe aux vieux serpens; ce qui me faisoit de la peine, c'est que la peau nouvelle qui revenoit, n'étoit pas plus noire que la première; la couleur blanche, comme vous sçavez, n'est pas favorable en ce Pays-ci, à cause de l'idée de *Pranguis* que ces Peuples y ont attachée. Quand dans un

jour de marche nous trouvions un peu d'eau toute bourbeuse, nous nous croyons heureux, & elle nous paroissoit excellente. Une fois la nuit nous surprit dans un bois, sans avoir pû rien prendre de tout le jour. Il nous fallut coucher sous un arbre après avoir allumé du feu pour écarter les Tigres, les Ours, & les autres bêtes féroces. Malheureusement le feu s'éteignit pendant notre sommeil, & nous fûmes tout-à-coup réveillés par les cris affreux d'un Tigre qui s'approchoit de nous. Le bruit que nous fîmes, & le grand feu que nous allumâmes promptement, l'éloignerent, mais vous pensez bien qu'il ne nous fut pas possible de fermer les yeux le reste de la nuit.

Il y a, Madame, une providence particulière de Dieu sur les Missionnaires, qui les préserve,

& de la dent du Tigre, & de la morsure des Serpens, qu'on trouve en quantité dans ce Pays-ci. C'est ce que plusieurs fois j'ai éprouvé moi-même. Un jour que vers midi j'étois extrêmement fatigué d'une marche pénible, je me reposai sous un arbre où je m'endormis. Un moment après je fus réveillé par les cris extraordinaires d'un Oiseau qui se battoit sur cet arbre avec un Serpent. Le Serpent mis en fuite, descend de l'arbre, & s'élançe sur moi. Le mouvement que je fis en me levant l'empêcha de m'atteindre. Il étoit long de quatre pieds, & parfaitement verd. Cette sorte de Serpent se tient ordinairement sur les arbres, & ne s'attache qu'aux yeux des passans sur lesquels il se jette.

Une autre fois il ne s'en fallut presque rien, que je ne fusse piqué.

d'une Couleuvre, qui s'étoit glissée le soir dans ma chambre, sans que je m'en fusse apperçu. Le mouvement qu'elle fit la nuit sur moi pendant que je dormois me réveilla, & je la jettai fort loin. J'allumai aussitôt du feu, & j'appellai un de mes Disciples qui m'aida à la tuer. Ce qui me surprit, c'est qu'elle se défendoit également des deux extrémités du corps, sans qu'il nous fût possible de distinguer la tête de la queue. Le lendemain je l'examinai à mon aise, & je me convainquis par mes propres yeux d'une vérité dont j'avois toujours douté, sçavoir, qu'il y eût des Serpens à deux têtes. Celui-ci en avoit réellement deux, dont les morsures sont également mortelles. De la première qui est la mieux formée, il mord; & la seconde, qui n'a point de dents comme la première, est armée

d'un aiguillon dont il vous pique.

Le plus gros Serpent que j'aye encore vû, c'est le Serpent d'un Pagode, qui est aussi gros que le corps d'un homme, & long à proportion de sa grosseur. On a accoutumé de lui offrir sur un petit tertre fait exprès, des Agneaux, de la volaille, des œufs, & autres choses semblables qu'il dévore à l'instant. Quand il est bien repû de ces offrandes, il se retire dans le bois voisin qui lui est consacré. Aussitôt qu'il m'apperçut, il se dressa de la hauteur de deux coudées, & toujours les yeux attachés sur moi, il enfla son col, & poussa d'affreux sifflemens. Je fis le signe de la Croix, & me retirai bien vite. Ce Serpent est le Dieu particulier qu'on adore dans ce Pagode. Les uns croient qu'il soutient & porte le monde sur sa tête, d'autres se sont imaginés que c'est sur

qui qu'est couché *Vichnou*, & porté dans la mer de Lait. A ce seul trait connoissez, Madame, dans quelles profondes ténèbres sont ensevelis ces pauvres Peuples, au salut desquels nous travaillons.

Je reviens à un nouveau trait de fermeté qu'à fait paroître un de nos Catéchumènes, & qui a rendu la Religion vénérable aux Infidèles même. Il y avoit quelque temps qu'il venoit assiduellement à l'Eglise lui & sa Famille, pour se faire instruire, & se disposer au Batême. On le denonça au Chef de son Village : celui-ci l'ayant fait venir, lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût dessein d'abandonner la Loi de ses Peres, pour adorer un Dieu Etranger. Le Catéchumène répondit ingénument qu'il ne vouloit plus vivre sous l'empire du Démon, & que l'Etre Suprême qu'il adoroit, étoit le

Créateur de tout l'Univers, & le seul Maître à qui nous devons nos hommages. Le Chef irrité de cette réponse, après bien des menaces, fit venir le *Gourou* pour le ramener avec douceur au culte des Idoles. Le *Gourou* n'ayant pû tant soit peu l'ébranler, il fut ordonné que la porte de sa maison seroit murée, on le déclara déchû de sa Caste, on lui attacha sur le dos une pierre très-pesante, qu'on lui fit porter pendant six heures au milieu de la rue, & au plus fort de la chaleur, après quoi on le chassa hors du Village.

Ayant été bientôt informé d'un traitement si indigne, j'envoyai sur le champ un de mes Catéchistes pour fortifier le Catéchumène, & faire des remontrances de ma part au Chef du Village. Comme ces remontrances furent inutiles, je fis porter mes plaintes au Gou-

erneur More de qui dépendoit
Village, avec un détail de tou-
s les violences qu'on y avoit
exercées. Le Gouverneur cita à
son Tribunal, & le Chef du Vil-
lage, & le Pandaran. (c'est le nom
du Catéchumène) Le premier s'y
rendit accompagné des Habitans
les plus mutins, & de plus de cin-
quante Andis, qui sont des Reli-
gieux Indiens ennemis déclarés
de la Religion. Le second y alla
accompagné de mon Catéchiste
qui n'avoit garde de l'abandon-
ner. Aussitôt qu'ils parurent, « Si
le Pandaran, dit le Gouverneur,
mérite d'être dégradé, je ne m'y
oppose point, mais il est juste de
l'écouter, qu'il dise ses raisons,
& vous direz les vôtres. » On y
consentit de part & d'autre.

Le *Gourou* commença le pre-
mier, & après avoir fait l'éloge
de *Bruma*, de *Vishnou*, & surtout

de *Routren*, qui étoit sa principale Divinité, il dit qu'on ne pouvoit abandonner le culte de *Routren* sans contrevénir aux Loix les plus anciennes & les plus inviolables du Pays; & que celui qui devenoit coupable d'un si grand crime, méritoit d'être dégradé, privé de ses biens, & banni de sa patrie. Ces paroles furent reçues avec un applaudissement général de la part des Infidèles. Le Catéchiste eut ordre de parler à son tour. Il exposa les principaux caractères de la Divinité, & il montra qu'aucun de ces caractères ne pouvoit convenir à *Routren*, & qu'ils ne convenoient tous qu'à l'Être Suprême adoré des Chrétiens. Surquoi le Gouverneur l'interrompant, demanda au Pandaran si c'étoit là le Dieu qu'il adoroit. « Oui, répondit le Catéchiste, c'est cet unique vrai Dieu

» que j'adore depuis un mois que
» j'ai le bonheur de le connoître ,
» Routren n'est qu'un homme qui
» s'est rendu infâme par ses cri-
» mes. Le Gourou vient de faire
» son éloge , peut-il nier ce que
» nos Histoires nous racontent
» de sa naissance, de sa mere nom-
» mée *Parachatti* , de Bruma son
» frere aîné auquel il coupa la tête ,
» du repentir qu'il eut de son
» fratricide , de sa retraite dans
» un desert pour en faire péniten-
» ce , & où cependant il commit
» les plus grandes abominations ,
» & de toutes les espèces ».

Le Gourou & les Andis voyant qu'il alloit découvrir bien des mystères d'iniquité, l'interrompirent par leurs cris , & par les injures dont ils l'accablèrent. Le Gouverneur qui reconnoissoit le vrai Dieu aux traits dont le Catéchiste l'avoit dépeint, & qui d'ailleurs, se-

lon les principes de sa Loi, révéroit Jesus-Christ comme un grand Prophète, imposa silence à ces mutins, après quoi de concert avec ses Officiers, il prononça que le Pandaran méritoit les plus grands éloges, d'avoir abandonné Routren pour adorer le vrai Dieu, & qu'ainsi il devoit être maintenu dans tous ses biens, & dans tous ses honneurs. Cette décision excita un grand tumulte parmi les Andis, & les autres Gentils qui attendoient au-dehors quelle seroit l'issue de cette dispute. Ils demanderent une nouvelle conférence, à laquelle ils feroient venir le grand Gourou de *Tirounamaley*: elle leur fut accordée, & mon Caréchiste m'en fit informer aussitôt. Je lui mandai de faire sçavoir à tout le monde, qu'il y a longtems que je souhaittois une pareille entrevue avec un homme d'une si grande

grande réputation , & que je me rendrois au Palais du Gouverneur dès qu'il y seroit arrivé. Le grand *Gourou* ayant appris ma résolution, s'excusa d'y comparoître sur ce que le Gouverneur avoit montré trop de partialité , & me fit dire qu'il m'appelloit au Tribunal du Roi de Gingi. Comme j'avois toute ma confiance en Dieu , je ne redoutai point ce Tribunal Infidèle , je fis réponse qu'il n'avoit qu'à me marquer le jour , & que je m'y trouverois ponctuellement.

La dignité de grand *Gourou* est la plus grande qui soit dans la Religion Payenne. C'est lui qui nomme , & établit les *Gouroux* subalternes, il décide en dernier ressort des affaires de la Religion. Son emploi est de prier , de jeûner , de se laver fréquemment pour l'expiation des péchés des hommes , de donner à ceux de sa Secte des

avis & des instructions : sa juridiction pour le spirituel s'étend à toute une Province : il a des revenus très-considérables , & les Peuples ont pour lui un respect qui va jusqu'à la vénération : on s'estime heureux qu'il daigne recevoir ce qu'on lui présente : s'il donne lui-même à un de ses Disciples la feuille sur laquelle il mange , c'est une distinction pour celui qui la reçoit.

Tel est le grand *Gourou* qui m'avoit fait proposer une conférence au Tribunal du Roy de *Gingi* , & qui n'y pensa plus , quand il scut que j'acceptois ses offres. Ce refus a été un sujet de triomphe pour nos Chrétiens , & a fort décrédité le grand *Gourou* dans l'esprit des Infidèles. Deux Familles idolâtres de ce Village font déjà venues à l'Eglise pour écouter les instructions , & se pré-

parer au Batême. Il y a apparence qu'elles seront suivies de plusieurs autres. Le seul signe de vie que donna le grand *Gourou*, fut d'ordonner qu'on retirât le *Lingan* du Câtéchumène, de crainte qu'il ne fût prophané. Ce *Lingan*, comme je l'ai déjà dit, est une figure infame du Dieu *Routren*: ses dévots le portent pendu au col dans une petite boîte d'argent. S'ils venoient à le perdre, de quelque maniere que ce soit, c'est un crime qu'il leur faut expier par des jeûnes & d'effroyables pénitences, auxquelles on les condamne pour le reste de leurs jours. Les *Andis* ayant donc demandé le *Lingan* à notre Profélyte, il répondit qu'il l'avoit jeté dans la riviere. A ces mots, les *Andis* se frapperent la poitrine, se jetterent par terre, se vautrant dans la poussière, & criant de

toutes leurs forces , que ce malheureux avoit deshonoré *Routren*, & qu'il méritoit la mort. La femme du Catéchuméne , qui craignoit que dans ce transport de fureur on ne se jettât sur son mari , & qu'on ne le mît en pièces , appella promptement quelques Soldats Chrétiens de la suite du Gouverneur , qui garderent sa maison , & en écartèrent ces furieux.

Le Gouverneur , informé peu après de ce tumulte , envoya quatre Soldats pour lui amener le Chef du Village , auquel il ne donna que deux heures pour chasser tous les *Andis* hors de la Banlieue , avec ordre de laisser au *Pandaran* la liberté entiere de professer sa Religion , lui ajoutant , que s'il entendoit parler encore de cette affaire , il le feroit châtier sévèrement lui , & tous ceux qui auroient l'insolence de

contrevenir à ses ordres. Les *Andis* se retirèrent, & le *Pandaran* demeura tranquille. Il vient souvent à l'Eglise avec tous ceux de sa famille, & je compte leur administrer le Batême dans peu de jours. Tout étant ainsi appaisé, j'envoyai remercier le Gouverneur de la protection dont il nous avoit honoré ; il me fit assurer de son amitié, en me priant d'avoir recours à lui dans toutes les occasions où il pourroit me faire plaisir.

Quelques tems après je partis pour une autre Eglise, qui est à *Courtempetti*. Il me fallut passer par *Tirounamaley*, c'est-à-dire, la sainte Montagne, une des plus anciennes & des plus fameuses Villes de cette Péninsule, où j'eus la curiosité de voir le Temple, dont les Indiens racontent tant de merveilles. Ce Temple ressem-

ble à une Citadelle , il est environné de fossés & d'une forte muraille de pierre de taille , & a bien un quart de lieue de circuit. Sa forme est quarrée , chaque angle est flanqué d'une Tour quarrée prodigieusement haute. Les façades sont ornées de représentations de toutes sortes d'animaux ; elles sont terminées en tombeau soutenu aux quatre coins de quatre Taureaux , & surmonté de quatre petites Pyramides. Sous chaque Tour est une vaste Salle , où l'on conserve les Chars des Dieux , & plusieurs autres meubles du Temple. Il n'y a qu'une seule porte à l'Orient , sur laquelle est une cinquième Tour , plus belle que les autres , & chargée d'ouvrages de sculpture jusqu'au haut. La perspective y est si bien ménagée , qu'à proportion que la Tour s'élève , les figures y sont

aussi plus grandes. Cette Tour s'appelle la Tour de *Vichnou*, parce qu'on y a représenté les neuf Métamorphoses de cette fausse Divinité. Il faut vous dire, Madame, que selon la Théologie Indienne remplie des fables les plus extravagantes, leur Dieu *Vichnou* s'est métamorphosé jusqu'à neuf fois : 1°. en Poisson ; 2°. en Tortue ; 3°. en Cochon ; 4°. en Homme-Lion, en sorte que la moitié inférieure du corps est Lion, & la partie supérieure est Homme. 5°. en Brame. 6°. 7°. & 8°. en un Roy, nommé *Ramen*, qui est né trois fois sous la même figure. 9°. en un Héros, nommé *Chrisnen*.

La Salle ; qui est sous cette Tour de *Vichnou*, sert de Corps de Garde à des Soldats qui veillent à ce qu'il n'arrive point de désordres. Quand des Etrangers

de considération se présentent , on leur fait l'honneur de leur donner un Soldat & un Gardien du Temple , qui les conduit par tout. En entrant dans cette vaste enceinte , qui est toute pavée de pierres de taille , on voit d'abord la façade du Temple , qui a soixante pieds de hauteur , & est ornée de quatre corniches d'un travail bisarre. Sur les corniches on a placé de distance en distance des Statues des Dieux. La longueur du Temple est d'environ cent cinquante pieds sur soixante de largeur. La Voûte est soutenue de deux rangs de piliers chargés des histoires de *Bruma* : les murailles sont couvertes de peintures à l'huile ; qui représentent des sacrifices & des danses fort immodestes. Le fond du Temple est rempli par six colonnes , sur chacune desquelles est posée une

Déesse , tenant des fleurs en les mains. On est frappé de voir entre les colonnes une Statue de *Routren* d'une taille gigantesque , qui est debout , tenant de la main droite un sabre nud , ayant des yeux étincellans , & un air terrible : aussi l'appelle-t-on le Dieu destructeur. Un Taureau furieux , qui est sa monture ordinaire , est placé en-dehors à l'entrée du Temple sur un piedestal haut de quatre pieds , ayant la tête tournée vers la prétendue Divinité. Ce Taureau , qui est d'une grandeur naturelle , est fait d'une seule pierre noire , aussi polie que le marbre. C'est à mon goût la figure la plus régulière & la plus hardie que j'aye vû dans ce lieu-là , & elle me surprit véritablement ; tout le reste me parut peu naturel , gêné , & sans vie.

En sortant du Temple, on trou-

ve du côté du Sud une belle Esplanade , au bout de laquelle on voit un fort grand Etang plus long que large ; on y descend par de grandes rampes : c'est-là que les Brame, avant la Prière , & les autres fonctions qu'ils ont à remplir dans le Temple , viennent se laver & se purifier. A l'Ouest du Temple , & à une égale distance de l'Etang , on trouve une espèce de petite Chapelle , où l'on a six marches à monter : mais auparavant il faut se laver les pieds dans un bassin toujours plein d'eau , qui est au bas de cet Escalier. Le Brame , qui étoit à la porte de la Chapelle , voyant que je me dispensois de cette cérémonie , y rentra au plus vite , & en ferma la porte. « O Saniassi , » me dit alors celui qui m'accompagnait , vous êtes un Pénitent , » vous n'avez point de souillure ,

» mais personne ne peut entrer
» dans ce saint lieu sans s'être bien
» purifié auparavant , daignez
» quitter vos soques , & arroser
» seulement la plante de vos pieds
» pour donner l'exemple. Quand
» vous serez entré , vous n'au-
» rez plus qu'à vous prosterner
» devant *Routren* , & foyez sûr
» que ce Dieu vous sera favo-
» rable ». J'étois le seul qui por-
toit par tout ma chaussure de
bois , en qualité de Pénitent , les
autres par respect marchaient
nuds pieds , selon la coûtume du
Pays , qui ne permet pas d'être
chauffé dans la maison même d'un
particulier un peu considérable.
Je répondis à mon Conducateur ,
qu'un Dieu de pierre n'étoit pas
le mien , que je n'adorois que le
vrai Dieu , le Créateur & le Maî-
tre souverain de toute chose ; &
par maniere de conversation , je

lui expliquai les grandeurs & les perfections de cet Etre suprême.

Nous tournâmes ensuite sur la droite au Nord ; une Place élevée de la longueur de l'Etang , qui est au Midi , fait un point de vûe admirable. C'est une Colonnade magnifique ouverte de tous côtés , & plafonnée de belles pierres de taille. Il y a neuf cens Colonnes ; chacune est d'une seule pierre haute de vingt pieds : elles sont toutes ouvragées , & l'on y voit représentés des combats de Dieux avec des Géants , & divers jeux de Dieux & de Déesses : le travail en est immense. C'est-là que les Pélerins qui viennent de toute l'Inde visiter ce Temple célèbre , se retirent en partie durant la nuit. Derriere cette Colonnade , à cinquante pas plus loin , commence un Corps de Logis qui régné jusqu'à la Mu-

raillé de l'Est. C'est-là que logent un grand nombre de Brames, d'Andis, de Saniassis, de Sacrificateurs, de Gardiens du Temple, de Musiciens, de Chanteuses, & de Danseuses, Filles fort au-dessous d'une vertu médiocre, qu'on appelle pourtant par honneur, Filles du Temple, ou Filles des Dieux. Il leur arriva l'année passée une assez plaisante histoire, que je vais vous raconter, & qui vous divertira.

Le Gouverneur More de cette Ville fit dire à ces Filles, qu'il avoit une Fête à donner tel jour qu'il leur marqua; qu'il souhaitoit qu'elles s'y trouvassent, & qu'elles en feroient tout l'agrément, pourvû qu'elles y vinssent avec tous leurs atours; & que s'il étoit content d'elles, il sçauroit bien leur en témoigner sa reconnaissance. Elles s'y rendirent au

nombre de vingt avec leurs habits & leurs parures les plus superbes ; chaînes d'or , colliers , pendans d'oreilles , bagues , bracelets de diamans & de perles , & tout ce qu'elles avoient d'ornemens les plus riches & les plus précieux , rien ne fut oublié.

Quand le festin fut fini , & qu'elles eurent bien chanté , dansé , épuisé tous leurs tours d'adresse , & qu'elles s'attendoient à recevoir de magnifiques présens , le Gouverneur les invita à entrer dans une autre Salle , où il entra ensuite lui-même avec quatre de ses Officiers , & ferma la porte. Il les fit ensuite ranger selon l'ordre de leur ancienneté ; « Vous » avez bien dansé , Mesdames , leur » dit-il , & vous danserez encore » mieux & plus légèrement , lorsqu' » vous serez déchargées de » tout ce poids d'ornemens inuti-

» les. Mettez chacune à votre
» rang tout ce vain attirail sur
» cette table. Et s'adressant à la
» première, vous, Madame, qui
» êtes la plus ancienne, lui dit-il ;
» commencez la première » : elle
obéit, puis on lui ouvrit la porte,
& on la fit sortir. On en fit autant
à toutes les autres, après quoi le
Gouverneur les fit reconduire
fort poliment au Temple. Les Mo-
res qui regardent les Gentils com-
me leurs Esclaves, ne font nulle
difficulté de s'approprier leurs
biens quand ils en trouvent l'oc-
casion : l'Alcoran leur donne ce
pouvoir dans les Pays qu'ils ont
conquis sur les Idolâtres.

Après avoir satisfait ma curio-
sité à *Tirounamaley*, je me rendis
à *Courtempetti*, où l'on m'atten-
doit avec impatience. J'appris en
y arrivant un trait tout récent
de fermeté d'un de mes Néophy-

tes. C'est un habile Sculpteur : & comme l'on venoit de bâtir dans une Peuplade voisine un nouveau Temple dédié à la célèbre Couleuvre , qui selon les Indiens porte le Monde sur sa tête , on le fit venir pour sculper cette Couleuvre sur une pierre. Le Chrétien répondit , qu'il ne le pouvoit pas. On le fit expliquer , & il dit clairement que la Religion Chrétienne qu'il avoit embrassée , ne lui permettoit pas de travailler pour des Idoles. Au moment même on le conduisit au Seigneur Gentil , Brame de Caste , & Intendant du Pays , qui lui en donna un ordre exprès , sous peine d'être puni de cinquante coups de *Chabouc* : c'est un grand fouet de cuir , dont on châtie les Criminels. « Vous ferez » ce que vous jugerez à propos , » répondit le Néophyte , mais » vous n'obtiendrez jamais de

» moi que je grave la figure d'une
» bête , qu'on a dessein d'adorer
» à la place du vrai Dieu ».
Cette réponse irrita fort le Brame , il fit attacher le Néophyte à un poteau , & on lui avoit déjà donné quelques coups , lorsqu'un Officier s'approchant du Brame , lui dit à l'oreille , mais d'un ton assez haut , pour qu'on pût l'entendre ; que ce Sculpteur étoit Disciple du Saniassi Romain qui est à Velour , & que le Nabab considère. A ces paroles le Brame fit signe à ceux qui frappaient de s'arrêter , & voulant faire croire que c'étoit pour tout autre sujet qu'il faisoit châtier le Néophyte : « Ap-
» prends mon ami ; lui dit-il , à
» me respecter ; & à porter tes
» deux mains sur la tête pour me
» saluer quand tu parois devant
» moi ; puis il le fit détacher du
» poteau , & le congédia ».

Le Néophyte se retiroit plein de joye , d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jesus - Christ , lorsque le Brame , qui depuis que l'Officier lui avoit parlé , étoit devenu tout réveur , le fit rappeler. « Mon ami , lui dit-il , puis-
» que vous avez de la peine à fai-
» re ce que je vous ordonnois , je
» ne veux pas vous y forcer : re-
» cevez le Betel que je vous don-
» ne en signe de mon amitié. Je
» n'aime point qu'on forte mé-
» content d'auprès de moi : n'ê-
» tes-vous point fâché ? Non , Sei-
» gneur , répondit le Néophyte
» en souriant , & pour preuve que
» je vous dis vrai , c'est que je
» ne me plaindrai point à mon
» Gourou du mauvais traitement
» que j'ai reçu par vos ordres ».
On trouva cette réponse aussi in-
génieuse pour la conjoncture pré-
sente , qu'elle étoit Chrétienne.

Pendant les quatre mois de séjour que je fis à *Courtempetty*, je fus appelé à *Velour* pour administrer les derniers Sacremens à un malade. Quoique le Nabab nous protège, nous n'entrons guères dans cette Ville que la nuit, & avec précaution. Dès que je fus arrivé dans ma petite maison, j'en fis avertir les Chrétiens, qui s'y rendirent à l'heure même, & j'entendis leurs Confessions jusqu'à minuit, que j'allai me reposer sur une natte de jonc, qui est notre lit ordinaire, dans le dessein de dire la Messe à trois heures, pour renvoyer tous les Chrétiens avant le jour. A peine eus-je dormi une heure, que je me réveillai en sursaut, & j'eus la forte pensée d'aller visiter le malade. J'allai doucement auprès de lui, & je le trouvai très-mal. Ayant éveillé ceux qui dormoient

à ses côtés, je commençai promptement la Messe, & après la Communion, je lui donnai le saint Viatique, qu'il reçut avec une parfaite connoissance, & avec de grands sentimens de piété. A la fin de ma Messe il expira. Nous bénîmes tous ensemble le Seigneur d'une mort, qui paroissoit marquée au sceau d'une Providence si particuliere.

Ces fréquentes courses, sous un climat brûlant, jointes à de continuels travaux, m'incommo-derent si fort, que mes Supérieurs jugerent à propos de me rappeler à Pontichéry pour un peu de tems, afin de rétablir ma santé. Dieu avoit ses vûes dans ce voyage qu'on m'obligeoit de faire à la Côte, & je l'ai toujourn regardé comme un nouveau trait de la divine Providence sur le salut d'un jeune Mahométan, Officier

distingué de la Cour du Nabab , & homme de beaucoup d'esprit ; il étoit depuis quelques jours à Pontichéry. Ayant appris , je ne sçais comment , que je sçavois la Langue Indoustante , il vint me voir , & cette premiere visite fut suivie de plusieurs autres , où il me faisoit toujours plusieurs questions sur la Religion Chrétienne , & où dans mes réponses je ne manquois pas de glisser mes réflexions sur les réveries de l'Alcoran. Nous nous engageâmes peu à peu dans des disputes réglées , mais tranquilles , telles qu'on doit les avoir , sur-tout avec les Mahomérans. Je fus fort surpris qu'un jour à la fin de notre conversation , il se jeta tout à coup à mes pieds , & versant un torrent de larmes : « Vous êtes , » me dit-il , le Saniassi à qui le » Dieu toutpuissant m'envoie. Je

» le relevai , en lui disant , que
» prétendez-vous faire , Alman-
» zor , c'étoit son nom. Il fut un
» moment sans me répondre, puis
» après avoir essuyé les pleurs ,
» une nuit , me dit-il , que je dor-
» mois tranquillement , je fus sou-
» dainement réveillé par une voix
» que j'entendis , & qui me di-
» soit très-distinctement : Tu es
» dans l'erreur , cherches la vé-
» rité , & tu la trouveras , les Pé-
» nitens qui te l'enseigneront ne
» sont pas éloignés. Je ne pus fer-
» mer l'œil le reste de la nuit.
» J'allai de grand matin à la Mos-
» quée , j'y fis ma prière avec plus
» de ferveur qu'à l'ordinaire, pour
» écarter les pensées qui me tour-
» mentoient. La nuit suivante je
» crus entendre la même voix &
» les mêmes paroles , ce qui arri-
» va encore la troisième nuit. De-
» puis ce tems-là , c'est-à-dire ,

» depuis trois ans , je n'ai pas goûté un moment de plaisir ; je me suis informé des différentes Religions du Pays ; je les ai examinées attentivement , & elles m'ont paru toutes fausses & absurdes , à la réserve de la Religion de Jesus-Christ , que je crois être la seule véritable. Dès ce moment je renonce à Mahomet , je crois à Jesus Christ le Fils de Dieu mon divin Maître ; en un mot , je suis Chrétien ».

Vous pouvez juger , Madame , quel fut mon étonnement : il fut encore plus grand dans la suite. En six jours de tems le Profélyte apprit les Prières & l'explication des Vérités de la Foi , que je lui donnai en Langue Indoustane. On ne pouvoit le retirer de l'Eglise , où il passoit presque toute la journée , & quand je lui

264 *Lettres de quelques*
représentois qu'il y avoit des pré-
cautions à prendre : « Craignez-
» vous donc pour moi , me répon-
» dit-il , je suis prêt de donner
» ma tête pour la défense de ma
» Foi ». Je louai sa fermeté ; mais
je lui fis entendre que Dieu de-
mandoit de lui un autre sacrifice,
qui ne lui seroit pas moins agréa-
ble , « c'est , lui dis-je , de quitter
» ce Pays-ci , où vous ne pouvez
» rester , sans que votre conver-
» sion n'éclate , ce qui exposeroit
» notre sainte Religion à une per-
» sécution certaine de la part du
» Nabab. Je pars dès demain , me
» dit-il , si vous le voulez ». Après
l'avoir éprouvé pendant un mois,
qu'il eut tout le tems de mettre
ordre à ses affaires , il prit l'ha-
bit d'un habitant de Carnate ,
pour n'être point reconnu , & il
partit avec un Chrétien de con-
fiance , qui le conduisit à Goa.
Nos

Nos Peres Portugais, qui lui ont donné le saint Batême, en font les plus grands éloges; il est content, & il mene une vie très-exemplaire.

Il ne me reste plus, Madame, que de vous demander la continuation de vos bontés, & de vos prières pour moi, & pour nos chers Néophytes. Je suis avec une respectueuse reconnoissance, &c.





LETTRE
DUP.IGNACE CHOME',
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,
*Au P. VAN THIENNEN de la même
Compagnie.*

De Tarija, le 3 d'Octobre
1735.

La Paix de N. S.



ON REVEREND PERE,

IL y avoit peu de tems que j'é-
tois dans la Mission des Indiens

Missionnaires de la C. de J. 267
Guaranis, lorsque la Providence
me destina à une autre Mission
sans comparaison plus pénible,
& où l'on me promettoit les plus
grands travaux, & des tribula-
tions de toutes les sortes. Voici
ce qui donna lieu à ma nouvelle
destination. Le R. P. Jérôme Her-
ran Provincial, faisant la visite
des diverses Peuplades, qui com-
posent la Mission des *Guaranis*,
reçut des Lettres très-fortes du
Viceroy du Perou, & du Président
de l'Audience de *Chiquisaca*, par
lesquelles ils lui demandoient avec
instance quelques Missionnaires,
qui travaillassent de nouveau à la
conversion des Indiens *Chirigua-
nes*. Ce sont des Peuples intraitta-
bles, du naturel le plus féroce, &
d'une obstination dans leur infi-
délité, que les plus fervens Mis-
sionnaires n'ont jamais pu vain-
cre. On compte plus de vingt mille

268 *Lettres de quelques*
ames de cette Nation , répandues
dans d'affreuses montagnes , qui
occupent cinquante lieues à l'Est
de *Tarija* , & plus de cent au
Nord.

Les Lettres que reçut le R. P.
Provincial , sembloient insinuer
que le tems de la conversion de
ces Peuples étoit enfin venu , &
qu'ils paroissoient disposés à écou-
ter les Ministres de l'Evangile. Il
nomma le Pere Julien Lizardi ,
le Pere Joseph Pons , & moi pour
une entreprise si glorieuse , dont le
succès devoit faciliter la conver-
sion de plusieurs autres Nations
Infidelles , & il voulut nous ac-
compagner , afin de régler par lui-
même tout ce qui concerneroit
cette nouvelle Mission.

Nous étions éloignés de plus
de 800 lieues de la Ville de *Tari-
ja* , laquelle confine avec le Pérou
& avec la Province de Tucuman,

Nous nous embarquâmes au commencement de Mai sur le grand Fleuve *Uruguai*, & il nous fallut plus d'un mois pour nous rendre à *Buenos airès*. Delà il nous restoit encore près de 500 lieues à faire.

Nos voyages se font ici en charette, comme je vous l'ai déjà mandé, mais il n'en fut plus question quand nous arrivâmes à saint Michel de Tucuman. Les montagnes qu'il faut traverser ensuite, y sont si prodigieusement hautes, qu'on ne peut plus se servir que de Mules, & encore avec beaucoup de peine. Pour vous donner quelque idée de leur hauteur, il suffit de vous dire que nous trouvant déjà bien avant sous la Zone Torride, & au commencement de Novembre, que les chaleurs sont excessives dans le Tucuman, nous avions néanmoins à essuyer une neige abondante qui tomboit sur nous.

Une nuit surtout la gélée fut si forte , qu'elle nous mit presque hors d'état de continuer notre voyage. Enfin après bien des dangers & des fatigues , nous arrivâmes à *Tarija* , vers la fin du mois de Novembre.

Nous fûmes bien surpris de trouver les choses tout autrement disposées , que nous ne nous l'étions figuré sur les Lettres qui nous avoient été écrites. La paix n'étoit pas encore faite entre les Espagnols & ces Infidèles : s'il y avoit suspension d'armes , c'est que de part & d'autre , ils étoient également lassés de la Guerre , & qu'ils se craignoient réciproquement.

Le lendemain de notre arrivée, le Commandant de la Milice, que les Espagnols appellent Mestre de Camp, vint nous rendre visite: après les premiers complimens ,

« je compte , nous dit-il , qu'aussi-
» tôt que la saison des pluyes sera
» passée , vous m'accompagnerez
» chez ces Infidèles pour y trait-
» ter de la paix , & pour les forcer
» à vous recevoir dans leurs Bour-
» gades ».

Nous ne nous attendions point à une pareille proposition : Nous lui répondîmes que notre Mission ne dépendoit pas du succès de ses Armes , & que si nous avions à combattre avec les Infidèles , ce seroit le Crucifix à la main , & avec les armes de l'Évangile ; & que loin de l'attendre , nous étions résolus de partir dans peu de jours , pour entrer sur leurs Terres , & parcourir leurs Bourgades.

Cet Officier qui voyoit le danger auquel nous nous exposions , s'y opposa de toutes ses forces : mais le R. P. Provincial , qui ap-

prouvoit notre résolution, détruisoit toutes ses raisons par ces paroles, auxquelles il ne put repliquer. « S'il arrivoit, lui dit-il, » que ces Peres vinssent à expirer » par le fer de ces Barbares, je » regarderois leur mort comme » un vrai bonheur pour eux, & » comme un grand sujet de gloire » pour notre Compagnie ». Le R. P. Provincial partit pour se rendre à Cordoue, & pour ce qui est de nous autres, nous nous mêmes pour huit jours en retraite, afin d'implorer le secours du Ciel, & le prier de bénir notre entreprise.

Quoique nos fatigues, & les continuels dangers que nous avons courus ayent été inutiles, je ne laisserai pas, mon R. P. de vous en faire le détail. Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il en a coûté à nos anciens Missionnaires, pour rassembler tant de Bar-

bares , & les fixer dans ce grand nombre de Peuplades qu'ils ont établies depuis plus d'un siècle , où l'on voit une Chrétienté si florissante par l'innocence des mœurs , & par la pratique exemplaire de tous les devoirs de la Religion.

Après avoir achevé nos exercices , & préparé tout ce qui étoit nécessaire pour notre voyage , nous partîmes tous trois de *Tarija* pour nous rendre à *Itau* , c'est la première Bourgade des Infidèles qui en est éloignée de soixante lieues. Six Néophytes Indiens nous accompagnoient. Le chemin que nous avons fait jusqu'alors dans le Tucuman, quelque affreux qu'il nous parut , étoit charmant en comparaison de celui que nous trouvâmes sur les terres de ces Barbares. Il nous falloit grimper des montagnes bien autrement

escarpées, & toutes couvertes de forêts presque impénétrables: nous ne pouvions avancer au milieu de ces bois épais, qu'en nous ouvrant le passage la hache à la main. Nos Mules ne pouvoient nous servir qu'à porter nos provisions, & à passer les torrens qui coulent avec impétuosité entre ces montagnes. Nous nous mettions en marche dès la pointe du jour, & au coucher du Soleil nous n'avions guères fait que trois lieues. Enfin nous arrivâmes à la Vallée des Salines.

Le Pere Lizardi s'y arrêta avec un Capitaine des *Chiriguanes* qui étoit Chrétien, & que nous ne voulions point exposer à la fureur de ses Compatriotes, qui l'avoient menacé plusieurs fois de le massacrer. Nous poursuivîmes notre route, le Pere Pons & moi, jusqu'à la Vallée de *Chiquiaca*, où

nous vîmes les tristes ruines de la Mission que ces Infidèles avoient détruites , & les terres arrosées du sang de leurs Missionnaires * qu'ils avoient égorgés. Nous employâmes trois jours à faire les huit lieues qu'il y a d'une Vallée à l'autre.

Après avoir donné un jour de repos à nos Mules qui étoient fort harassées , nous nous engageâmes de nouveau , le Pere Pons & moi, dans ces épaiſſes forêts bordées de tous côtés de précipices. Le quatrième jour après avoir grimpé une de ces montagnes , & lorsque nous commencions à la descendre , nous entendîmes aboyer des chiens, compagnons inséparables des Indiens , dont ils se servent pour la chasse, & pour se défendre des Tigres : jugeant donc qu'il n'y avoit pas loin delà un peloton

* Voyez le XXII, Recueil , page 417.

276 *Lettres de quelques*
de ces Barbares , nous envoyâmes trois Indiens pour les reconnoître.

Dans l'impatience où j'étois d'en sçavoir des nouvelles, je pris les devants , laissant derriere moi le Pere Pons , qui auroit eu de la peine à me suivre. Je descendois le mieux qu'il m'étoit possible la montagne , lorsque parurent deux de ces Indiens que j'avois envoyé à la découverte. Ils me dirent qu'au bas de la montagne étoit une troupe de Barbares, qui ayant reconnu l'endroit où nous avions passé la nuit précédente, nous attendoient au passage ; qu'ils paroissoient être fort courroucés ; qu'ils avoient retenu le troisiéme Indien , & que peutêtre l'avoient-ils déjà massacré ; qu'enfin ils me conjuroient de ne pas avancer plus loin , parce que tout étoit à craindre de leur fureur.

Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrêter, je les quittai brusquement, & roulant plutôt de cette montagne que je n'en descendois, je me trouvai tout-à-coup au milieu d'eux sans m'en être apperçu, parce que l'épaisseur des bois les déroboit à mes yeux. Ils étoient au nombre de douze tout nuds, armés de flèches & de lances, & notre Indien assis avec eux.

Aussitôt qu'ils me virent, ils se léverent, & moi après les avoir salué, je sautai à leur col, & les embrassai l'un après l'autre avec une gayeté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort, qu'ils purent à peine me répondre. Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise, je leur exposai le dessein que j'avois de passer à leur Bourgade, & ils ne parurent pas s'y opposer.

En même tems arriva le Pere Pons avec notre petit bagage. J'entirai un peu de viande sèche, & de la farine de Maiz, que je leur distribuai ; j'allumai moi-même leur feu ; & je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin je m'apperçus bientôt que j'étois de leurs amis, sans cependant beaucoup compter sur leur amitié, ni sur leur reconnoissance.

Comme nous avions besoin du consentement de leur Capitaine pour aller à leur Bourgade, nous dépêchâmes un de nos Indiens & un de ces Infidèles pour lui en donner avis, & obtenir son agrément. Nos Députés étoient à peine partis qu'ils revinrent, & nous dirent que ce Capitaine arrivoit. Il parut effectivement peu après, & alla s'asseoir sur une pierre, la tête appuyée contre sa lance, &

blémiffant de rage. « Je ne fçais ,
» dis-je en riant au Pere Pons ,
» quel fera le dénouement de cet-
» te comédie ». Je m'approchai
de lui , je le careffai fans en pou-
voir tirer une feule parole. Je le
pressai de manger un peu de ce
que je lui présentois ; mes invita-
tions furent inutiles. Un de fes
Compagnons me dit en fon langa-
ge *y pia aci* , ce qui veut dire éga-
lement , il est en colere , ou bien ,
il est malade. Je fis semblant de
ne l'entendre que dans le dernier
fens , sur quoi je lui tâtai le pouls.
Mais lui, retirant brusquement son
bras , « je ne suis point malade ,
» me dit-il. Ho ! tu n'es point ma-
» lade , lui dis-je en éclatant de
» rire , & tu ne veux point man-
» ger , tant pis pour toi , tes Com-
» pagnons en profiteront. Au reste
» quand tu voudras manger , tu
» me le diras ».

Cette réponse mêlée d'un air de mépris , fit plus d'impression sur lui que toutes mes caresses; il commença à me parler , & à rire avec moi, il commanda même à ses gens de m'apporter à boire , & il me régala de ses épis de Maiz , dont il avoit fait provision pour son voyage.

Comme j'avois mis notre Capitaine en bonne humeur , je crus qu'il n'auroit plus de difficulté à souffrir que j'allasse à sa Bourgade, mais tout ce que je pus obtenir de lui , c'est qu'il feroit prier son oncle , qui en étoit le principal Capitaine, de se rendre au lieu où nous étions ; il lui envoya en effet un de ses freres. Mais sa réponse fut qu'il n'avoit pas le loisir de venir nous trouver, & que nous eussions à nous retirer au plus vite. Le Pere Pons prit les devants avec un des deux Indiens Chré-

tiens qui nous restoient , car les quatre autres nous avoient abandonnés. Je demeurai encore quelque tems avec eux, & je fis de nouvelles instances , mais sans aucun fruit. Il me fallut donc après tant de fatigues inutiles , reprendre le chemin de *Chiquiaca*.

La nuit me surprit dans ces forêts , & j'eus à y essuyer une grosse pluye qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Les torrens se trouverent si fort enflés & si rapides , qu'il ne me fut pas possible de les passer : ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le Pere Pons. Les quatre Indiens qui nous avoient quittés s'étoient rendus à la Vallée des Salines , où ils avertirent le Pere Lizardi du mauvais succès de notre entreprise. Ce Pere vint nous trouver sur les bords de la Riviere de *Chiquiaca* où nous étions.

A peine fut-il arrivé, que les pluies recommencerent avec plus de violence que jamais. Les torrens qui rouloient avec impétuosité des montagnes, enflerent tellement cette petite Riviere, qu'elle se déborda, & se répandit à 150 pieds au-delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente inondés de toutes parts, sans autre provision qu'un peu de farine de Maiz, dont nous faisons une espèce de bouillie.

Ce débordement de la Riviere nous arrêta quatre à cinq jours, & voyant la fin de nos petites provisions, nous songions déjà à chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la Riviere baissa considérablement, & un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avoit pas quelque endroit où elle fût guéable, il trouva

le rivage tout couvert de poissons, que le courant avoit jetté contre les pierres, & qui étoient à demi morts. La grande quantité qu'il nous en apporta, nous dédommagea de la rigoureuse abstinence que nous venions de faire. Nous en eûmes suffisamment pour gagner la Vallée des Salines, & nous rendre enfin à *Tarija*.

A mon arrivée je fus nommé pour aller passer six semaines dans une Mission moins laborieuse à la vérité, mais beaucoup plus satisfaisante: elle est à 40 lieues de *Tarija*, dans la Vallée de *Zinti*, où j'eus la consolation d'instruire & de confesser jusqu'à quatre mille Néophytes.

A mon retour j'appris que le Pere Pons devoit accompagner 140 Soldats Espagnols qui alloient dans la Vallée des Salines, pour engager les Capitaines des

Bourgades Infidelles à y venir traiter de la Paix, & moi j'eus ordre de conduire dans la même Vallée 160 Indiens nouvellement convertis, à douze lieues plus haut de l'endroit où alloient les Soldats.

Les Capitaines Infidèles refuserent constamment de sortir de leurs montagnes & de leurs forêts, sans que les offres qui leur furent faites par les Espagnols, pussent jamais vaincre leur défiance. Le Pere Pons se hasarda à les aller trouver accompagné d'un seul Indien Metis *, & il cacha si bien sa marche, qu'il arriva à *Itau*, sans qu'ils en eussent le moindre pressentiment. Il conféra avec le Capitaine, & il obtint

* Les Espagnols appellent ainsi ceux qui sont nés d'un Indien & d'une Espagnole, ou d'un Espagnol & d'une Indienne.

de ce Chef des Infidèles , la permission pour lui & pour nous de visiter ses Bourgades. Ainsi l'entrée de ces terres Barbares nous fut heureusement ouverte. Le Pere Pons alla du côté de la Riviere *Parapiti* , qui est au Nord du grand Fleuve de *Picolmayo* où j'étois. Il crut d'abord qu'il n'y avoit qu'à arborer l'Etendart de la Croix au milieu de ces Bourgades , mais il ne fut pas longtems sans se désabuser. Le tems de sa derniere Profession étant arrivé , il retourna à *Tarija* pour la faire , & le Pere Lizardi vint le remplacer.

On compte dans cette Contrée douze Bourgades de *Chiriguanes* , où il y a environ trois mille ames. Nous nous mîmes en chemin , le Pere Lizardi & moi , pour les reconnoître. Etant arrivé à *Itau* , où nous fûmes assez bien reçus ,

le Pere Lizardi prit sa route vers la Riviere de *Parapiti*, & moi je tournai du côté d'une Bourgade nommée *Caaruruti*.

A peine y fus-je entré que je me vis environné des hommes, des femmes, & des enfans, qui n'avoient jamais vû chez eux de Missionnaires. Ils m'accueillirent avec de longs sifflemens qui leur sont ordinaires, quand ils sont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place sous un toit de paille où ils reçoivent leurs Hôtes; & après les premiers complimens, je fis présent aux principaux de la Bourgade d'aiguilles, de grains de verre, & d'autres bagatelles semblables dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtoient assez mon entretien lorsque je leur parlois de choses indifférentes, mais aussitôt que je faisois tomber le discours sur les vérités de

la Religion , ils cessoient de m'écouter.

Au bout de deux jours j'allai visiter cinq ou six cabannes qui sont à un quart de lieue delà. Je n'avois fait encore que peu de chemin, lorsque j'apperçus un Indien qui couroit à toutes jambes pour me joindre, l'arc & les flèches à la main. C'étoit pour m'avertir que le Capitaine d'une Bourgade voisine nommée *Beriti* venoit me voir , & vouloit m'entretenir.

L'Indien qui m'accompagnoit n'eût pas plutôt oui son nom , que me tirant à part , « ce Capitaine » qui te demande , me dit-il , fut » fait autrefois prisonnier par les » Espagnols , & condamné aux » mines de Potosi, dont il fut assez » heureux que de s'échapper ; » tiens-toi sur tes gardes , & ne te » fics point à lui ».

Cet avis ne m'effraya point, je retournai à *Caaruruti*, où je trouvai ce Capitaine accompagné de dix Indiens choisis & bien armés. Je pris place parmi eux, je leur distribuai des aiguilles, & ils parurent si contents de moi, qu'ils me presserent de les aller voir dans leur Village, ce que je leur promis.

Delà j'allai à *Carapari*, autre Bourgade où l'on m'attendoit, car la nouvelle de mon arrivée s'étoit déjà répandue de toutes parts. Le Capitaine témoigna assez de joye de me voir, & ne s'effaroucha point comme les autres, lorsque je lui exposai les vérités Chrétiennes. Je n'y demurai pourtant qu'un jour, parce que mon dessein étoit de me fixer dans une autre Bourgade nommée *Cay-fa*, qui est la plus nombreuse, & la plus propre à y établir la correspondance

respondance avec nos plus anciennes Missions du Paraguay : car de cette Bourgade au Fleuve Paraguay, il n'y à guères plus de 140 lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant, comme nous fîmes, par Buenos airès.

Cayfa est à l'Est de *Tarija*, & en est éloigné d'environ 80 lieues, c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à grimper une montagne beaucoup plus rude, que toutes celles par où j'avois passé jusqu'alors. En la descendant je trouvai en embuscade sept ou huit Indiens de *Tareyri*, Bourgade qui est à l'autre bord du Fleuve *Picolmayo*, mais par une protection singuliere de Dieu, ils me laisserent passer sans me rien dire : Enfin j'entrai dans *Cayfa*. Je vous avoue que quand j'apperçus ces vastes campagnes qui s'étendent à perte

de vûe jusques vers le Fleuve Paraguay, il me sembloit que j'étois dans un nouveau Monde.

Les deux Capitaines qui gouvernent cette Bourgade, me firent un favorable accueil, & me parlerent, comme si effectivement ils avoient dessein d'embrasser la Loi Chrétienne. Je sentoisi bien que ce qu'ils me disoient, n'étoit que feinte & artifice, mais je fis semblant de ne m'en pas appercevoir, & je leur fis entendre que devant de demeurer avec eux, il falloit me bâtir une cabanne; ils en convinrent, & deux jours après ils mirent la main à l'œuvre.

J'allois moi-même couper le bois, & je retournois d'une bonne demi-lieue chargé d'un faisceau de cannes. J'agissois comme si je n'avois pas lieu de me défier de leur sincérité; j'avois même dépêché un de mes deux Indiens jus-

qu'à la Vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meubles, & les autres petits présens que je leur destinois, lorsque je me verrois établi parmi eux.

Pendant ce tems-là je n'avois pas d'autre logement que le toit de paille qui étoit au milieu de la place, & c'est où je prenois le repos de la nuit. Mais je m'apperçus que pendant mon sommeil, ils me déroboient tantôt une chose, tantôt une autre; je découvris peu après que tous leurs entretiens ne rouloient que sur le retour de mon Indien, & qu'ils laissoient entrevoir le dessein qu'ils avoient de piller mon petit bagage à son arrivée, & ensuite de me donner la mort. Je sçus même que vers le tems où l'Indien devoit arriver, quelques-uns d'eux étoient allés sur son passage, & que l'ayant at-

tendu inutilement pendant deux jours & deux nuits, ils s'étoient retirés ; d'ailleurs ils procédoient avec une si grande lenteur à la construction de ma cabanne , qu'on voyoit assez qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser.

Tout cela me fit prendre le parti de quitter pour un tems leur Bourgade. Je pris pour prétexte l'inquiétude où me jettoit la longue absence de mon Indien qui auroit dû être revenu , & je leur promis que mon retour feroit plus prompt qu'ils ne pensoient , & qu'ainsi ils achevassent au plutôt ma cabanne, afin qu'en arrivant chez eux elle fût toute prête à me recevoir. Je vis bien qu'ils n'étoient pas contents , & je lisois dans leurs yeux la crainte qu'ils avoient que leur proye ne leur échappât. Je partis de *Caysa* un peu avant le coucher du Soleil , pour éviter les cha-

leurs excessives de ce climat.

Je vous avouerai , Mon R. P. que je crus bien que cette nuit-là seroit la dernière de ma vie , surtout quand j'eus à grimper à pied cette affreuse montagne qui est entre *Caysa & Carapari*. Je me trouvais tout baigné de sueurs, & tourmenté de la soif la plus cruelle : ma foiblesse étoit si grande qu'à peine pouvois-je dire deux mots à l'Indien qui m'accompagnoit , & je n'avois pas fait quatre pas, qu'il falloit me jeter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer & reprendre haleine. L'air étoit tout en feu , & les éclats de tonnerre ne discontinuoient pas ; quoique je n'eusse aucun abri , je souhaittois ardemment que cet orage se déchargeât en une pluye abondante, afin de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'étoit pas possible d'avancer , je montai sur ma Mule

au risque de rouler à chaque pas dans d'affreux précipices. Dieu me protégea , & avec le tems & bien de la peine, je gagnai le sommet de la montagne, où je respirai un air un peu plus frais qui me ranima. Enfin vers minuit j'arrivai au bas de la montagne où je trouvai un petit ruisseau. Jugez de la satisfaction que j'eus de boire une calebasse pleine d'eau fraîche , dans laquelle j'avois délayé un peu de farine de Maiz. Je puis vous dire que dans la situation où j'étois , cette boisson me parut supérieure aux Vins les plus délicats de l'Europe.

J'arrivai à *Carapari* vers les quatre heures du matin, où j'appris des nouvelles de mon Indien par le Capitaine qui étoit de ses parens. Après m'y être reposé quelques jours , je continuai ma route jusqu'à la Vallée des Sali-

Missionnaires de la C. de F. 295
nes , où je trouvai mon Indien
qu'on y avoit arrêté, & le Pere Li-
zardi qui n'avoit pû rien gagner
auprès des Infidèles , dont les
Bourgades sont situées vers la Ri-
viere de *Parapiti*. Nous convîn-
mes ce Pere & moi que j'irois à
Caysa suivre ma premiere entre-
prise , & que pour lui il demeu-
reroit à *Carapari* , où les Infidé-
les paroissoient moins aliénés du
Christianisme.

Lorsque nous étions sur notre
départ, nous vîmes arriver le Pere
Pons qui alloit à la Bourgade de
Tareyri: nous fîmes le voyage tous
trois ensemble. Mais comme ce
Pere n'avoit pas encore assez pra-
tiqué ces Barbares , je lui conseil-
lai de demeurer quelques jours
avec le Pere Lizardi , afin de
mieux connoître leur génie , &
qu'ensuite je lui donnerois un In-
dien qui l'accompagneroit dans

cette Bourgade , & qui le préfereroit de toute insulte , au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordoit pas avec l'impatience de son zèle , & sans égard pour mes remontrances il voulut partir.

Je demurai deux jours avec le Pere Lizardi à *Carapari* , où je laissai mon petit bagage , & j'allai à *Cayfa*. Les Infidèles accoururent en foule à mon arrivée. Comme ma cabanne étoit dans le même état que je l'avois laissée , je leur demandai pourquoi ils avoient manqué à la parole qu'ils m'avoient donnée , de la tenir prête pour mon retour. Ils me répondirent qu'ils ne m'attendoient plus , mais qu'en peu de jours elle seroit achevée. « Surquoi m'adressant au Capitaine , vous voyez bien , lui dis-je , que je ne puis pas rester ici , si j'y manque

» de logement. Il n'est pas de la
» décence que je demeure dans
» vos cabannes environné de tou-
» tes vos femmes, ainsi je retourne
» à *Carapari* où j'ai mon petit ba-
» gage , & lorsque vous m'aurez
» averti que ma cabanne est prê-
» te, je partirai à l'instant pour ve-
» nir fixer ma demeure au milieu
» de vous ».

Cette résolution à laquelle ils ne s'attendoient pas, les étonna si fort, qu'ils ne purent dire une seule parole; il n'y eut que la femme du Capitaine qui s'approchant de moi me traita d'inconstant; je partis au même moment, & je la laissai décharger sa colere.

Le lendemain de mon arrivée à *Carapari*, me promenant le soir à un beau clair de Lune avec le Pere Lizardi, nous apperçumes le Pere Pons qui venoit nous joindre dans l'équipage le plus gro-

tesque. Il étoit sur sa Mule qui n'avoit ni bride, ni selle, sans chapeau, sans foutane, & n'ayant pour tout vêtement que sa culotte, & une camifole. Ayant mis pied à terre il nous raconta son Histoire : c'étoit les Indiens de *Tareyri*, où il avoit eu tant d'empressement d'aller, lesquels aussitôt qu'il fut entré dans leur Bourgade, l'avoient mis dans ce pitoyable état : ils l'auroient renvoyé entierement nud, si le fils du Capitaine par je ne sçais quelle compassion naturelle, ou de crainte qu'ils ne lui ôtassent la vie, ne l'eût retiré de leurs mains.

Après avoir un peu ri de cette aventure, je lui donnai une vieille foutane qu'heureusement j'avois apportée, pour en pouvoir changer dans le besoin lorsque je serois établi à *Caysa*, sans quoi il eût été fort embarrassé. Nous allâmes en-

suite tous trois prendre le repos de la nuit au milieu de la place sous un demi toit de paille , que les Espagnols appellent *Enramada* , & que les Indiens élevent sur quatre fourches pour se mettre à l'ombre.

Sur le minuit , & lorsque nous étions dans le fort du sommeil , je me sentis tirer les pieds ; je m'éveillai en sursaut , & je me vis entouré d'une troupe de femmes , qui me disoient ; « leve-toi promptement : les Indiens de *Caysa* en veulent à ta vie , ils se sont déjà emparés de toutes les avenues de notre Bourgade , afin que tu ne puisses leur échapper ». Nous fûmes bientôt debout , & nous nous retirâmes dans la cabanne du Capitaine , comme dans un asyle , où les Indiens de *Caysa* n'entreroient pas si aisément.

Il n'y avoit alors que quatre In-

300 *Lettres de quelques*
diens Infidèles dans la Bourga-
de, tous les autres étoient allés à
une fête qui se donnoit à *Caaruru-*
ti. Ces quatre Indiens avoient
déjà pris leurs gros collets de cuir
pour nous défendre, & ils fai-
soient presque à tout moment re-
tentir l'air du bruit de leurs sifflets,
afin qu'on ne crût pas pouvoir les
surprendre dans le sommeil. C'é-
toit un jeune Indien de *Cayfa* âgé
de vingt ans que j'avois régélé
d'un couteau, qui par reconnoi-
sance étoit venu secretement nous
avertir du danger que nous cou-
rions. Il nous dit que tous les che-
mins étoient occupés par un bon
nombre de ses Compatriotes, &
que les autres devoient entrer
dans la Bourgade, lorsqu'on y se-
roit plongé dans le sommeil, qu'ils
comptoient s'en rendre les maî-
tres, & nous massacrer.

Sur cela je fis appeller le plus

Missionnaires de la C. de J. 301
jeune des enfans du Capitaine ;
« *Guandari* , lui dis-je , c'est son
» nom , il faut aller à l'instant à
» *Caaruruti* , pour informer ton
» Pere de ce qui se passe , donnes-
» moi cette marque de ton ami-
» tié ». Après quelques difficultés
qu'il fit sur ce qu'il étoit à pied ,
& que les chemins étoient trop
bien gardés, il sortit de la cabanne,
puis revenant un moment après ,
« j'ai trouvé un cheval , me dit-il,
» je pars ». Il ne manqua pas d'être
arrêté par les Indiens de *Caysa*
qui gardoient les passages , & qui
lui demanderent si je le suivois ,
mais ayant reçu réponse que j'é-
tois resté à *Carapari* , ils le laisse-
rent passer.

Guandari n'employa guères que
deux heures & demie , à faire les
six lieues qu'il y a jusqu'à *Caaru-
ruti*. Son arrivée mit toute la Bour-
gade en allarmes : on crioit de

toutes parts *Guandari ou* , *Guandari ou* , c'est-à-dire, *Guandari* est arrivé. Son pere , qui s'étoit réveillé à ce bruit , voyant son fils entrer dans la cabanne où il étoit couché , lui demanda d'abord si les Peres avoient été tués. *Guandari* répondit qu'il les avoit laissés en vie , mais qu'il ne sçavoit pas ce qui leur étoit arrivé depuis son départ. Il lui raconta ensuite tout ce qui se passoit en son absence. Ce vieux Capitaine sort à l'instant de son *hamac* , demande son cheval , & part avec les plus considérables de la Bourgade.

Cependant peu après le coucher de la Lune , quatorze des principaux de *Caysa* , & quelques Indiens de *Sinanditi* entrèrent dans *Carapari* , ils parcoururent toutes les cabannes , & prirent ce qu'ils y trouverent à notre usage , mais ils n'osèrent pas entrer dans

celle du Capitaine , ainsi que je l'avois prévu. Vers les trois heures du matin l'un d'eux vint m'y chercher , pour m'inviter de la part de ses Compagnons, à les aller trouver au milieu de la place où ils étoient. Je me dispoisois à les suivre, mais les Peres Pons & Lizardi , de même que les trois Indiens qui étoient avec nous , m'en détournèrent.

Sur les cinq heures vint un second messager avec la même invitation. Pour cette fois-là , ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter, je sortis de la cabanne, & j'allai droit à ces Barbares. Ils formoient un cercle autour du feu , & comme aucun d'eux ne se remuoit pour me faire place, je m'approchai du Capitaine , & prenant par les épaules celui qui étoit assis à sa droite , « levas-toi, lui dis-je, » afin que je sçache ce que ton Ca-

» pitaine veut me dire : il obéit ;
» & je pris sa place ». Ils étoient
tous bien armés, leurs arcs & leurs
flèches à la main , & tenant la lan-
ce haute. « J'ai soupçonné , me dit
» le Capitaine , que ton dessein
» étoit de t'en retourner sans nous
» rien donner de ce que tu nous
» as apporté ; c'est pourquoi je
» suis parti pendant la nuit , afin
» d'être ici de grand matin , & de
» pouvoir t'entretenir. Je ne te
» crois pas , lui répondis-je , car
» pourquoi tes Soldats se sont-ils
» emparés de tous les chemins par
» où je pouvois passer ? pourquoi
» ont-ils volé nos Mules ? pour-
» quoi es-tu si bien armé ? Je con-
» nois tes artifices, n'espère pas de
» me tromper ».

Le Capitaine , sans répondre à
mes questions , fut assez effronté
pour me demander en quel en-
droit j'avois mis mon petit baga-

ge. Je lui répondis que les Indiens de *Carapari* l'avoient si bien caché dans la forêt, ce qui étoit vrai en partie, que toutes leurs recherches seroient inutiles. Il me fit de nouvelles instances, en me pressant de leur en distribuer au moins quelque chose. Je persistai à leur dire que je ne leur donnerois rien avant l'arrivée du Capitaine, que s'ils ne vouloient pas l'attendre, ils pouvoient s'en retourner.

A ces mots, je les vis qui frépignoient de rage, mais au même moment parut le fils aîné du Capitaine, nommé *Guayamba*, je me levai brusquement, & je lui demandai des nouvelles de son pere. « Le voici qui arrive, me dit-il, » je le suivis jusqu'à sa cabanne, où il descendit de cheval tout trempé de sueurs, & je me retirai dans la cabanne de son pere, lequel ar-

riva presque aussitôt que son fils ; il étoit accompagné des quatre Capitaines de *Caaruruti*, du Capitaine de *Beriti*, de ses Indiens, & de plusieurs autres Indiens des deux Bourgades, tous bien armés. Il alla droit à la place la lance à la main, & jettant un regard terrible sur les Indiens de *Cayfa*,
» où sont ceux, s'écria-t-il, qui
» veulent tuer les Peres? Quoi! ve-
» nir chez moi pour commettre
» un pareil attentat », & en achevant ces paroles il les désarma tous. Il alla ensuite dans sa cabane, d'où il m'ordonna de ne point sortir, & ayant un peu repris haleine, il retourna dans la place plus furieux qu'auparavant. Les Indiens de *Cayfa* songerent à la retraite, sans oser demander leurs armes au Capitaine. : ils les demanderent à son fils qui les leur

Missionnaires de la C. de J. 307
rendit à l'insçû de son pere , & ils
se retirerent bien confus d'avoir
manqué leur coup.

On pourroit s'imaginer que
le zèle de ces Indiens à pren-
dre notre défense , étoit un heu-
reux préjugé de leurs dispositions
à embrasser le Christianisme ,
mais ce seroit mal connoître l'o-
piniâreté de leur caractère. Ils
regardoient l'entreprise de ceux
de *Caysa* comme une insulte per-
sonnelle qui leur étoit faite , &
l'ardeur qu'ils firent paroître ,
étoit bien plutôt l'effet de leur
ressentiment , que d'un vérita-
ble attachement pour nous. Auf-
si leurs oreilles , & encore plus
leurs cœurs , n'en furent-ils pas
moins fermés aux vérités du sa-
lut que nous leur annoncions.

Comme leur conversion étoit
l'unique fin de nos travaux &

des périls auxquels nous nous exposions , & que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs , nous nous retirâmes à la Vallée des Salines , où il y a une Peuplade d'Indiens convertis , & une Eglise sous le titre de l'Immaculée Conception. C'étoit la saison des pluyes , & nous y demeurâmes tout le tems qu'elles durèrent. Nous y reçûmes de fréquens avis , que les Infidèles avoient pris la résolution de nous faire mourir , si la fantaisie nous prenoit de rentrer dans leurs Bourgades.

Nonobstant ces menaces , dès que les pluyes furent cessées , nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'*Itau*. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la Bourgade , je pris les devants , & comme cette Bourgade est située à l'orée de la Forêt , je me trouvai au mi-

lieu de la place où étoient ces Infidèles, sans qu'ils m'eussent aperçu. « Il m'est revenu de plusieurs endroits, leur dis-je, que vous aviez pris la résolution de me tuer, moi & mes Compagnons: Je viens m'informer de vous-mêmes, s'il est vrai que vous ayez conçu un si cruel dessein contre des gens qui vous aiment tendrement, & qui veulent vous procurer le plus grand bonheur ». Ils furent tellement étonnés de me voir, qu'ils ne purent faire aucune réponse. Leur surprise fut bien plus grande, quand ils virent approcher mes deux Compagnons. Ils ne concevoient pas comment, après les avis qu'ils nous avoient fait donner, nous étions assez hardis pour nous remettre entre leurs mains.

Le Capitaine, qui étoit absent de la Bourgade, arriva un mo-

ment après , & j'allai le visiter dans sa Cabanne. Il me reçut assez bien ; mais quand je lui parlai du dessein que j'avois d'aller plus avant , & de passer aux autres Bourgades, il me répondit, qu'absolument il ne me le permettroit pas. Lui ayant répliqué que j'avois à parler aux Capitaines de *Chimeo* , de *Zapatera* , & de *Caaruruti* , il me dit qu'il alloit les faire avertir de se rendre à sa Bourgade. Les deux premiers vinrent effectivement , mais le troisième refusa de nous voir. A peine eus-je ouvert la bouche pour les entretenir de notre Mission , qu'ils me couperent la parole , & me dirent de n'y pas penser ; qu'ils étoient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet ; que l'entrée sur leurs terres nous étoit absolument fermée ; que nous eussions à en sortir le lendemain au

Missionnaires de la C. de 7. 311
plus tard , & à retourner d'où
nous venions. C'est à quoi il fal-
lut bien se résoudre. Le seul fruit
que j'ai retiré , & qui me dédom-
mage de toutes mes peines , c'est
d'avoir eu le tems d'instruire la
femme d'un de ces Infidèles , qui
étoit attaquée d'une maladie mor-
telle , & de lui avoir conféré le
Batême , qu'elle me demanda in-
stamment un moment avant sa
mort.

Quand nous fûmes de retour à
la Vallée des Salines , nous ap-
prîmes l'arrivée du R. P. Provin-
cial , auquel nous rendîmes un
compte exact de toutes nos dé-
marches auprès des *Chiriguans*.
Il jugea qu'il falloit abandonner
à la malignité de son cœur une
Nation si peu traittable , & si fort
endurcie dans son infidélité. Dans
la vûe de nous occuper plus uti-
lement, il m'appliqua aux Missions

312 *Lettres de quelques*
qui dépendent du Collège de *Ta-*
rija ; il donna au P. Pons le soin
de la Peuplade de Notre-Dame du
Rosaire , & celle de la Concep-
tion dans la Vallée des Salines
fut confiée au P. Lizardi. C'est ce
qui lui procura une mort glorieu-
se, qu'il avoit cherché inutilement
parmi les *Chiriguanes*.

Les Infidèles d'*Ingré* avoient
formé depuis du tems le projet
de détruire cette Peuplade Chré-
tienne. Ils traverserent leurs épaif-
ses Forêts , & s'en approcherent
peu à peu , sans qu'on pût en avoir
connoissance. Le 16 Mai de cette
année 1735 , à la faveur d'un
brouillard épais, ils entrèrent tout-
à-coup dans la Peuplade : les Néo-
phytes , qui n'étoient pas en assez
grand nombre pour leur résister ,
prirent la fuite. Ces Barbares *

* Voyez la Lettre préliminaire du XXIII,
Recueil , p. xx.

coururent

coururent aussitôt à l'Eglise, où le Missionnaire commençoit sa Messe; ils l'arracherent de l'Autel, déchirerent ses habits Sacerdotaux, pillerent les Vases sacrés, les Ornemens, & tous les meubles de sa pauvre Cabanne, dont j'avois été l'Architecte, & l'emmenèrent avec eux. A une lieue de la Peuplade, ils le mirent tout nud, l'attacherent à un rocher, & décocherent contre lui trente-deux flèches, dont une lui perça le cœur.

J'étois uni avec ce zélé Missionnaire par les liens de la plus étroite amitié: il étoit le Compagnon inséparable de mes voyages. Les petits meubles, dont je me sers actuellement, nous étoient communs, & ils étoient également à son usage. Ainsi je les regarde comme autant de précieuses reliques. Les débris de sa Peuplade

& les chers Néophytes ont été transportés aux environs de *Taraja*, où ils seront à couvert de la fureur des cruels *Chiriguanes*.

C'est inutilement qu'on s'est employé jusqu'ici à inspirer des sentimens de Religion, & même d'humanité à ces Barbares. Il y a plus de deux cens ans que de fervens Missionnaires, brûlant de zèle pour leur conversion, & s'y employant avec une charité infatigable, les quitterent sans avoir pû retirer aucun fruit de leurs travaux. S. François de Solano n'épargna ni soins ni fatigues pour amollir ces cœurs inflexibles, sans avoir pû y réussir. « Un d'eux » me dit un jour, tu te donnes » bien des peines inutiles, & fermant la main; les Indiens, ajoûta-t-il, ont le cœur fermé comme mon poing. Tu te trompes, » repliquai-je, & tu n'en dis pas

» assez : leur cœur est plus dur
» que la pierre : ni plus ni moins ,
» me répondit-il , mais en même-
» tems ils sont plus adroits & plus
» rusés que tu ne penses. Il n'y a
» point d'homme , quelque fin
» qu'il soit , qu'ils ne trompent à
» moins qu'il ne soit bien sur ses
» gardes ».

C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gais , pleins de feu , enclins à la plaisanterie , & leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance ; mais insolens jusqu'à l'excès , lorsqu'ils s'apperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt approfondi leur caractère , & c'est pourquoi souvent je les traitois avec h a e u r , & leur parlois en Maître.

Leurs Bourgades sont toutes disposées en forme de cercle, & la Place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enivrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes, & ils ne reconnoissent aucune Divinité. Lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nus : ils ont pourtant des culottes de cuir, mais le plus souvent ils les portent sous le bras. Quand ils voyagent, ils se mettent un collet de cuir, pour se garantir des épines, dont leurs Forêts sont remplies.

Leurs femmes ne se couvrent que de quelques vieux haillons, qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux : elles portent les cheveux longs & bien peignés; au-dessus de la tête elles se font avec leurs cheveux une espèce de couronne, qui a assez bon air : elles se peignent d'ordinaire le vi-

face d'un rouge couleur de feu ; & tout le reste du corps , lorsqu'il y a quelque fête où l'on doit s'enivrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur , auxquelles ils ajoutent quelques gros traits noirs. Quand ils sont peints de la sorte , hommes & femmes , ils ont un air effroyable. Les hommes se percent la lèvre inférieure , & ils y attachent un petit Cylindre d'étain , ou d'argent , ou de résine transparente. Ce prétendu ornement s'appelle *Tembeta*.

Les garçons & les Filles , jusqu'à l'âge de douze ans , n'ont pas le moindre vêtement ; c'est une coutume généralement établie parmi tous ces Infidèles de l'Amérique Méridionale. Leurs armes sont la lance , l'arc , & les flèches. Les femmes y sont du

moins aussi rusées que les hommes , & ont une égale aversion pour le Christianisme. Ce qui m'a fort surpris , c'est que dans la licence où ils vivent , je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes , & jamais je n'ai oui sortir de leur bouche aucune parole tant soit peu deshonnête.

Leurs mariages , si l'on peut leur donner ce nom , n'ont rien de stable. Un mari quitte sa femme quand il lui plaît. De-là vient qu'ils ont des enfans presque dans toutes les Bourgades. Dans l'une ils se marient pour deux ans , & ils vont ensuite se remarier dans une autre. C'est pourquoi je leur disois quelquefois qu'ils ressembloient à leurs Perroquets , qui font leur nid une année dans un Bois , & l'an-

née suivante dans un autre.

Ce prétendu mariage se fait sans beaucoup de façon : Lorsqu'un Indien recherche une Indienne pour sa femme , il tâche de gagner ses bonnes graces , en la régaland pendant quelque tems des fruits de sa moisson , & du gibier qu'il prend à la chasse : après quoi il met à sa porte un faisceau de bois : si elle le retire & le place dans sa Cabanne, le mariage est conclu. Si elle le laisse à la porte , il doit prendre son parti , & chasser pour une autre

Ils n'ont point d'autres Médecins qu'un ou deux des plus anciens de la Bourgade : toute la science de ces prétendus Médecins , consiste à souffler autour du malade , pour en chasser la maladie. Quand je sortis la première fois de *Caysa* , je laissai malade la fille d'un des deux Capitaines ;

lorsque je revins peu après , je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fièvre , sa mere m'exhorta fort à me faire souffler par leur Médecin. Comme elle vit que je me mocquois de sa folle crédulité : « Ecoutes, me dit-elle, ma fille étoit bien mal quand tu nous quittas : tu la trouves en parfaite santé à ton retour : comment s'est-elle guérie ? c'est uniquement en se faisant souffler ».

Lorsqu'une fille a atteint un certain âge , on l'oblige à demeurer dans son Hamac , qu'on suspend au haut du toit de la Cabanne : Le second mois on baisse le Hamac jusqu'au milieu ; & le troisième mois de vieilles femmes entrent dans la Cabanne armées de bâtons ; elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent , & poursuivant ; à ce qu'elles disent , la Couleuvre

Missionnaires de la C. de J. - 321
qui a piqué la fille , jusqu'à ce que
l'une d'elles mette fin à ce mané-
ge , en disant qu'elle a tué la Cou-
leuvre.

Quand une femme a mis un
enfant au monde , c'est l'usage
que son mari observe durant trois
ou quatre jours un jeûne si rigou-
reux , qu'il ne lui est pas même
permis de boire. Un Indien de
bonne volonté m'aidoit à con-
struire ma Cabanne , lorsque j'é-
tois à *Caysa* : il disparut pendant
deux jours : le troisième jour je
le rencontrais avec un visage hâve
& tout défait : « D'où te viens
» cette pâleur , lui dis-je , & pour-
» quoi ne viens-tu plus m'aider à
» l'ordinaire ? Je jeûne , me ré-
» pondit-il ». Sa réponse m'éton-
na fort , mais je fus bien plus sur-
pris , lorsque lui en ayant deman-
dé la raison , il me dit qu'il jeû-
noit parce que sa femme étoit en

Q V

couches. Je lui fis sentir sa bêtise , & lui ordonnai d'aller prendre à l'heure même de la nourriture. « Si ta femme est en couches , lui » ajoutai-je , c'est à elle à jeûner , » & non pas à toi ». Il goûta cette raison , & vint peu après travailler comme il faisoit auparavant.

Ils n'abandonnent point leurs morts comme d'autres Barbares. Quand quelqu'un de leur famille est décédé , ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre , & l'enterrent dans leurs propres Cabanes. C'est pourquoi tout au tour de chaque Cabanne , on voit la terre élevée en espèce de talut , selon le nombre de pots de terre qui y sont enterrés.

Les femmes pleurent les morts trois fois le jour , dès le matin , à midi , & vers le soir ; cette cé-

rémonie dure plusieurs mois , & autant qu'il leur plaît. Cette sorte de deuil commence même aussitôt qu'ils jugent que la maladie est dangereuse : trois ou quatre femmes environnent le Hamac du malade avec des cris & des hurlemens effroyables , & cela dure quelquefois quinze jours de suite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête , que de n'être pas pleuré de la sorte ; car si l'on manquoit à cette cérémonie , ce seroit un signe infallible qu'il n'est pas aimé.

Ils croient l'immortalité de l'ame , mais sans sçavoir ce qu'elle devient pour la suite ; ils s'imaginent qu'au sortir du corps , elle est errante dans les brossailles des Bois , qui sont autour de leurs Bourgades : ils vont la chercher tous les matins ; lassés de la chercher inutilement , ils l'abandonnent.

Ils doivent avoir quelque idée de la Métempfycofe ; car m'entretenant un jour avec une Indienne , qui avoit laiffé fa fille dans une Bourgade voisine , elle fut effrayée de voir passer un Renard près de nous , « Ne seroit-ce » point , me dit-elle , l'ame de ma » fille , qui seroit morte. » ?

Ils tirent un mauvais augure du chant de certains Oiseaux , d'un sur tout , qui est de couleur cendrée , & qui n'est pas plus gros qu'un Moineau , nommé *Chochos*. S'ils se mettent en voyage , & qu'ils l'entendent chanter , ils ne vont pas plus loin , & retournent à l'instant chez eux. Je me souviens que conférant un jour avec les Capitaines de trois Bourgades , & un grand nombre d'Indiens , un de ces *Chochos* se mit à chanter dans le Bois voisin , ils demeurèrent interdits & saisis de

Missionnaires de la C. de J. 325
frayeur, & la conversation cessa
sur l'heure.

Du reste, les Magiciens & les
Sorciers, qui font fortune chez
d'autres Sauvages, sont parmi eux
en exécration, & ils les regardent
comme des pestes publiques. Trois
ou quatre mois avant que je vins-
se à *Caysa*, ils y avoient brûlé vifs
quatre Indiens de *Sinanditi*, sur
le simple soupçon que le fils d'un
Capitaine étoit mort par les malé-
fices qu'ils avoient jetté sur lui.
Lorsqu'ils voyent qu'une maladie
traîne en longueur, & que les
souffleurs ne la guérissent point,
ils ne manquent pas de dire que
le malade est enforcélé.

Je ne finirois point, mon Révé-
rend Pere, si je vous faisois le
détail de toutes les superstitions
ridicules qui régnerent parmi ces
pauvres Infidèles, dont le Dé-
mon s'est rendu absolument le

maître. J'ai peine à croire qu'on puisse jamais les en défabuser, à moins que Dieu ne jette sur eux les regards de sa grande miséricorde. Souvenez-vous toujours de moi dans vos saints Sacrifices, en la participation desquels je suis avec respect, &c.





LETTRE
DU P. FAUQUE,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

*Au Pere DE LA NEUVILLE de la
même Compagnie, Procureur
des Missions de l'Amérique.*

A Ouyapok, ce 20
Avril 1738.

La Paix de N. S.



ON REVEREND PERE,

LES Lettres qui me sont ve-
nues d'Europe en différens tems,

& de diverses personnes , me donnent lieu de croire , qu'on n'y a pas une idée assez juste de cette Mission , ni du genre de travaux que demande la conversion de nos Sauvages. Quelques-uns s'imaginent que nous parcourons les Villes & les Bourgades , à peu près comme il se pratique en Europe , ou de zélés Missionnaires , par de ferventes Prédications , s'efforcent de réveiller les pécheurs qui s'endorment dans le vice, & d'affermir les justes dans les voyes de la piété. D'autres, qui font plus au fait de la situation de cette partie du monde , croient qu'un Missionnaire , sans se fixer dans aucun endroit , court sans cesse dans les Bois après les Infidèles , pour les instruire & leur donner le Batême.

Cette idée , comme vous le sçavez , mon R. P. n'est rien moins

que conforme à la vérité. Etre Missionnaire parmi ces Sauvages, c'est en rassembler le plus qu'il est possible, pour en former une espèce de Bourgade, afin qu'étant fixés dans un lieu, on puisse les former peu à peu aux devoirs de l'homme raisonnable, & aux vertus de l'homme Chrétien. Ainsi, quand un Missionnaire songe à établir une Peuplade, il s'informe d'abord où est le gros de la Nation qui lui est échûe en partage, il s'y transporte, & il tâche de gagner l'affection des Sauvages par des manieres affables & insinuanes; il y joint des libéralités, en leur faisant présent de certaines bagatelles qu'ils estiment; il apprend leur Langue, s'il ne la sçait pas encore, & après les avoir préparés au Batême par de fréquentes instructions, il leur confère ce Sacrement de notre

330 *Lettres de quelques*
tre régénération spirituelle.

Il ne faut pas croire que tout soit fait alors, & qu'on puisse les abandonner pour quelque tems. Il y auroit trop à craindre qu'ils ne retournassent bientôt à leur première infidélité : c'est la principale différence qu'il y a entre les Missionnaires de ces Contrées, & ceux qui travaillent auprès des Peuples civilisés : on peut compter sur la solidité de ceux-ci, & s'en séparer pour un tems, au moyen de quoi on entretient la piété dans des Provinces entières ; au lieu qu'après avoir rassemblé le troupeau, si nous le perdions de vûe, ne fût-ce que pour quelques mois, nous risquerions de profaner le premier de nos Sacremens, & de voir périr pendant ce tems-là tout le fruit de nos travaux.

Qu'on ne me demande donc plus combien nous batifons d'In-

diens chaque année: de ce que je viens de dire, il est aisé de conclure, que quand une Chrétienté est déjà formée, on ne batise plus guères que les enfans qui y naissent, ou quelques Néophytes, qui par leur négligence à se faire instruire, ou par d'autres raisons, méritent de longues épreuves, pour ne se pas rendre tout-à-fait indignes de ce Sacrement.

Vous n'ignorez pas, Mon R. P. ce que les Missionnaires ont à souffrir, surtout dans des commencemens si pénibles; la disette des choses les plus nécessaires à la vie, quelque desir qu'ayent les Supérieurs de pourvoir à leurs besoins; les incommodités & les fatigues des fréquens voyages qu'ils sont obligés de faire, pour réunir ces Barbares en un même lieu; l'abandon général dans les maladies, & le défaut de secours & de

332 *Lettres de quelques*
remédes. Ce n'est-là néanmoins
que la moindre partie de leurs
croix. Que ne leur en doit-il pas
coûter, de se voir éloigné de tout
commerce avec les Européans ,
& d'avoir à vivre avec des gens
sans mœurs & sans éducation ;
c'est-à-dire, avec des gens indif-
crets , importuns , légers & in-
constans , ingrats , dissimulés ,
lâches , fainéans , malpropres ,
opiniâtrément attachés à leurs fol-
les superstitions, & pour tout dire
en un mot , avec des Sauvages.
Que de violence ne faut-il pas se
faire ! que d'ennuis , que de dé-
goûts à essuyer ! que de complai-
sances forcées ne faut-il pas avoir !
combien ne doit-on pas être maî-
tre de soi-même ! Un Missionnai-
re pour se faire goûter de ces Sau-
vages, doit en quelque sorte deve-
nir Sauvage lui même.

Il faut pourtant vous l'avouer ,

Mon R. P. on est amplement dédommagé de toutes ces peines , non seulement par la joye intérieure qu'on ressent, de coopérer avec Dieu au salut de tant d'ames , qui ont toutes coûté le précieux Sang de Jesus-Christ , mais encore par la satisfaction que l'on a de voir plusieurs de ces Infidèles , qui ayant une fois embrassé la foi , ne se démentent jamais de la pratique exacte des devoirs du Christianisme. En sorte qu'il arrive en cela, comme en bien d'autres choses , que les racines sont amères , & que les fruits sont doux.

C'est en suivant ce plan , que nous venons de faire le Pere Besfou & moi un assez long voyage chez les Indiens, qui sont au haut des Rivieres d'*Ouyapok* , & de *Camoppi* , afin de les engager à se réunir, & à se fixer dans une Bourgade , où l'on puisse facilement les

334 *Lettres de quelques*
instruire des vérités de la Religion. C'est un projet que j'avois formé il y a longtems , & que je n'ai pû exécuter plutôt , parce que les *Palicours* , & les Nations plus voisines ont attiré jusqu'ici toute mon attention. Mais des personnes , à l'autorité desquels je dois déférer , ont jugé qu'il ne falloit pas différer plus longtems de travailler à la conversion des *Ouëns* , des *Coussanis* , & des *Tarouppis* , qui sont répandus le long de ces deux Rivières. J'ai lieu de croire que Dieu bénira cette entreprise.

Je partis donc le 3 Novembre de l'année dernière pour me rendre à la Mission de Saint Paul , où je devois m'associer le Pere Bessou. Je fus agréablement surpris de trouver ce Village beaucoup plus nombreux , qu'il n'étoit la dernière fois que j'y allai ; outre plusieurs Familles de *Pirious* , de

Missionnaires de la C. de J. 335
Palanques, & de *Macapas*, qui
s'y sont rendues de nouveau, la
Nation des *Caranes* y est mainte-
nant établie toute entiere, & en
fait un des plus beaux ornemens ;
car de toutes ces Nations Barba-
res, c'est celle où l'on trouve plus
de disposition à la vertu.

Mais ce qui me toucha infini-
ment, ce fut de voir l'empresse-
ment extraordinaire de ces Peu-
ples à se faire instruire. Au pre-
mier coup de cloche qu'ils enten-
dent, ils se rendent en foule à l'E-
glise, où leur attention est extrê-
me ; le tems qu'on employe matin
& soir à leur faire des Catéchif-
mes réglés, leur paroît toujours
trop court : il ne suffit pas même à
plusieurs, & il faut que le Mission-
naire ait encore la patience de
leur répéter en particulier, ce qu'il
leur a expliqué dans l'instruction
publique. Une si grande ferveur,

si peu conforme au génie & au caractère de ces Nations, me fait croire que la Chrétienté de Saint Paul deviendra un jour très-florissante.

Après avoir demeuré trois jours dans la Mission de Saint Paul, nous nous mêmes en route le Pere Bessou & moi chacun dans notre Canot. Dès la première journée je trouvai un fameux *Piaye** nommé *Canori*, qui s'est fort accredité parmi les Sauvages, & avoit eu l'audace, pendant une courte absence du Pere Dayma, de venir dans la Mission de Saint Paul, & de faire ses jongleries tout autour de la Case, qu'il avoit nouvellement construite pour son logement. Je tâchai de sçavoir quelles avoient été ses intentions, mais ce fut inutilement: on ne tire jamais la vérité de ces sortes de gens ac-

* Espèce d'Enchanteurs & de Magiciens.
côûtumés

Missionnaires de la C. de J. 337
coûtumés de longue main à la per-
fidie & au menlonge. Ainsi pre-
nant le ton qui convenoit, je lui
remis devant les yeux les impostu-
res qu'il mettoit en œuvre, pour
abuser de la simplicité d'un Peuple
crédule, en le menaçant, que s'il
approchoit jamais de la Peuplade
de Saint Paul, il y trouveroit le
châtiment que méritoient les four-
beries.

Ce qui met en crédit ces sortes
de *Piayes*, c'est le talent qu'ils ont
de persuader aux Indiens, surtout
quand ils les voyent attaqués de
quelque maladie, qu'ils font les
favoris d'un Esprit beaucoup su-
périeur à celui qui tourmente le
malade; qu'ils vont monter au
Ciel pour appeller cet Esprit bien-
faisant, afin qu'il chasse l'Esprit
malin, seul auteur des maux qu'il
souffre: mais pour l'ordinaire ils
se font payer d'avance, & très-

XXIV. Rec.

P

cherement leur voyage. Ainsi que le malade vienne à mourir entre leurs mains, ils sont toujours sûrs de leur salaire.

Le 11 du même mois nous entrâmes dans la Riviere de *Camoppi*, environ sur les sept heures du matin, laissant la Riviere d'*Ouyapok* à notre gauche, & nous réservant à la monter à notre retour. Le *Camoppi* est une assez grande Riviere, moins grande que l'*Ouyapok*, mais beaucoup plus facile à naviger. Il y a pourtant des sauts en quantité; nous en traversâmes un surtout le 15. qui étoit fort long, & très-dangereux quand les eaux sont grandes. Aussi ne s'avise-t-on guères de le franchir alors, principalement quand on a des Marchandises: on aime mieux faire des portages, quelque pénibles qu'ils soient, & c'est à quoi ne manquent jamais

ceux qui vont chercher le Cacao.

J'aurois peine à vous exprimer le profond silence qui régné le long de ces Rivieres : on fait des journées entieres sans presque voir ni entendre aucun Oyseau. Cependant cette solitude, quelque affreuse qu'elle paroisse d'abord, a je ne sçais quoi dans la suite qui dissipe l'ennui. La nature qui s'y est peinte elle-même dans toute sa simplicité, fournit à la vûe mille objets qui la récréent. Tantôt ce sont des arbres à haute futaye, que l'inégalité du terrain présente en forme d'Amphitheâtre, & qui charment les yeux par la variété de leurs feuilles & de leurs fleurs. Tantôt ce sont de petits torrens ou cascades, qui plaisent autant par la clarté de leurs eaux, que par leur agréable murmure.

Je ne vous dissimulerai pas pourtant, mon R. P. qu'un Pays

si désert , inspire quelquefois je ne sçais quelle horreur secrète, dont on n'est pas tout-à-fait le maître , & qui donne lieu à bien des réflexions. Combien de fois , me disois-je dans mes sombres rêveries , comment est-il possible que la pensée ne vienne point à tant de Familles indigentes , qui souffrent en Europe toutes les rigueurs de la pauvreté , de venir peupler ces vastes terres , qui par la douceur du climat , & par leur fécondité , semblent ne demander que des Habitans qui les cultivent. Un autre plaisir bien innocent que nous goûtâmes dans ce voyage , c'est que les eaux étant basses , & fort claires , nous vîmes souvent des Poissons se jouer sur le sable , & s'offrir d'eux-mêmes à la flèche de nos gens , qui ne nous en laisserent pas manquer.

Ce fut le 16. que nous nous trouvâmes aux premières Habitations des *Ouens* ou *Ouayes*. Ces pauvres gens nous firent un très-bon accueil : toutes les démonstrations d'amitié dont un Sauvage est capable , ils nous les donnerent. Ils parurent charmés de la proposition que nous leur fîmes de venir demeurer avec eux , pour les instruire des vérités Chrétiennes , & leur procurer le même bonheur qu'aux *Pirious*. Ils se regardoient les uns les autres, & se marquoient leur étonnement , de ce que loin de leur rien demander , nous leur faisons présent de mille choses , qui en elles-mêmes étoient de peu de valeur, mais dont les Sauvages sont fort curieux. Il n'y en eut aucun d'eux qui ne promit de venir défricher des terres dans l'endroit que nous avons choisi , c'est-à-dire , dans cette langue de terre

que forme le confluent des Rivieres d'*Ouyapok*, & de *Camoppi*. J'avois déjà jetté les yeux sur cet emplacement en l'année 1729. Mais aujourd'hui que je l'ai examiné de près, je ne crois pas qu'on puisse trouver un endroit plus commode, & plus propre à y établir une Peuplade. Il plût également au Pere Bessou, qui est destiné à gouverner cette Peuplade, quand les Indiens y seront rassemblés.

Nous nous arrê tâmes le 17. pour nous reposer ce jour-là, & pour renouveler nos petites provisions, qui commençoient à nous manquer. Le lendemain matin nous reprîmes notre route. Nous passâmes devant une petite Riviere nommée *Tamouri*, que nous laissâmes à notre droite. Il faut la remonter pendant trois jours, & marcher ensuite trois autres jours.

dans les terres, pour aller chez une Nation qu'on nomme *Caïcouciannes*, dont la langue approche assez du langage *Galibi*, & est la même que celle des *Armagoutous*. Nous aurions bien voulu visiter ces pauvres Infidèles, mais les eaux étoient trop basses, & ce n'étoit pas-là le principal but de notre voyage. Nous nous contentâmes de lever les mains au Ciel, pour prier le Pere des miséricordes, de bénir les vûes que nous avons de les réunir aux autres Nations que nous devons rassembler. J'ai lieu de croire qu'ils ne sont point éloignés du Royaume de Dieu. Quelques-uns d'eux ayant visité la Peuplade de S. Paul, ont été si contens de ce qu'ils y ont vû, que je ne doute pas qu'ils ne descendent bientôt à l'embouchure de leur Riviere, pour se transporter au lieu où l'on fixera la

nouvelle Mission , sur-tout si les *Armagoutous* veulent pareillement y venir. Quelques-uns de la Nation des *Ouens* doivent aller leur rendre visite , & les y inviter de ma part.

Ce jour-là même à une heure après midi , nous arrivâmes à l'Habitation d'*Ouakiri* , Chef de toute la Nation des *Ouens* , qui souhaittoit avec ardeur de voir un Missionnaire parmi les *Poïtos* , c'est ainsi qu'on nomme les Sujets d'un Capitaine Indien. Nous eûmes la douleur d'apprendre , qu'il y avoit quatre mois que la mort l'avoit enlevé. Il étoit enterré dans un spacieux *Tabout* * tout neuf , où nous passâmes la nuit. Ce que j'y remarquai de singulier , c'est que la fosse étoit ronde , & non pas longue comme elles le sont d'ordinaire. En ayant

* Espèce de Case.

Missionnaires de la C. de F. 345
demandé la raison, on me répondit que l'usage de ces Peuples étoit d'inhumer les Cadavres comme s'ils étoient accroupis. Peut-être que la situation recourbée où ils sont dans leurs Hamacs courts & étroits, a introduit cette coutume : peut-être aussi que la paresse y a bonne part, car il ne faut pas alors remuer tant de terre. Quoiqu'il en soit, la Nation des *Ouens*, & le Missionnaire qui va travailler à leur conversion, ont fait une grande perte dans la personne d'*Ouakiri*. C'étoit un homme plein de feu, ami des François, aspirant au bonheur d'écouter nos instructions, & ayant plus d'autorité sur ceux de sa Nation, que n'en ont communément les Capitaines parmi les Sauvages. Nous nous flattons néanmoins que cette perte n'est pas irréparable; car nous nous sommes aperçus que

346 *Lettres de quelques*
ses enfans & son frere ont hérité
de lui les mêmes sentimens.

Comme nous ne connoissions point d'autre Nation au-delà du lieu où nous étions , il fallut songer au retour : nous descendîmes la Riviere de *Camoppi* , & le 23^e nous entrâmes dans celle d'*Ouyapok* , quoique nos gens se fussent arrêtés quelques heures à chasser les *Cabiais* , que les *Pirious* nomment *Cabionara*. C'est un Animal amphibie , qui ressemble à un gros Marcaffin. On en tua deux dans l'eau à coups de fusil & de fléche. Cette Chasse pensa nous coûter cher. Comme on faisoit boucaner cette viande pendant la nuit , selon l'usage des Indiens , dans le Bois où nous étions couchés , nous fûmes réveillés brusquement par les cris des Tygres , qui ne sembloient pas être éloignés : sans doute qu'ils étoient

attirés par l'odeur de la viande. Nous allumâmes à l'instant de grands feux qui les écartèrent.

Il s'en faut bien que les eaux de l'*Ouyapok* soient aussi ramassées que celles du *Camoppi*. On trouve à tout moment dans l'*Ouyapok* des bancs de roches , des bouquets de bois , & des Iflots qui forment comme autant de labyrinthes : aussi cette Riviere n'est-elle pas à beaucoup près si fréquentée que l'autre , & c'est , à ce que je crois , ce qui nous procura la satisfaction de voir à différentes fois deux ou trois *Manipouris*, qui traversoient la Riviere en des endroits , où le Chenal étoit plus découvert. Le *Manipouri* est une espèce de Mulet sauvage. On tira sur un , mais on ne le tua pas : à moins que la balle ou la flèche ne perce les flancs de cet animal , il s'échappe presque toujours, sur-

tout s'il peut attraper l'eau ; parce qu'alors il se plonge , & va sortir au bord opposé du lieu , où il a reçu la blessure que le Chasseur lui a faite. Cette viande est grossière , & d'un goût désagréable.

Nous reconnûmes le 25. à notre droite une petite Riviere nommée *Yarouppi*. C'est-là qu'on trouve la Nation des *Tarouppis*. Les eaux étoient si basses , qu'il ne nous fut pas possible d'y entrer. J'en fus d'abord affligé ; mais ce qui me consola un moment après , c'est que j'ai lieu de croire , que l'impossibilité où nous avons été de les voir , n'apportera aucun retardement à leur conversion. Nous avons vû plusieurs de ces Indiens chez les *Ouens* , avec qui ils sont en liaison ; car ils se visitent souvent , en traversant les terres qui séparent l'*Ouyapok* du *Camoppi* , & ils m'ont bien pro-

mis de faire connoître aux Chets de leur Nation le sujet de notre voyage , en m'assurant qu'ils en auroient de la joye , & qu'ils entreroient aisément dans nos vûes.

Dès le lendemain 26. nous arrivâmes chez les *Coussanis* , un peu avant le coucher du Soleil : Il y a apparence qu'ils n'étoient-là que depuis peu de tems , car leurs Cases n'étoient pas encore achevées. Ils nous dirent que le principal Capitaine & le gros de la Nation s'étoient enfoncés dans les Bois , pour éviter la rencontre des Portugais , lesquels ne manquent guères chaque année de faire des excursions vers le haut des Rivières , qui se déchargent dans le grand Fleuve des Amazones , soit pour ramasser du Cacao , de la Salse pareille , & du bois de Crabe , qui est une espèce de Cannelle ; soit pour faire des recrues

350 *Lettres de quelques*
de Sauvages , & les rassembler ;
comme nous faisons , dans des
Peuplades : mais l'extrême éloi-
gnement que ces Indiens ont des
Portugais , fait justement soup-
çonner qu'ils en font traittés avec
trop de dureté.

Nous passâmes la nuit dans cet
endroit, & le 27. nous allâmes vi-
siter deux autres Carbets assez
éloignés , & où il y avoit un bon
nombre de ces Indiens : c'est tout
ce que nous trouvâmes de la Na-
tion des *Coussanis*. Leur accueil
fut assez froid ; j'attribue leur in-
différence au peu de communi-
cation qu'ils ont eu jusqu'ici avec
les François , & à la disette ex-
trême où ils vivent ; jusques-là
que je remarquai plusieurs fem-
mes , qui faute de rassade , n'a-
voient pas même le tablier ordi-
naire , que les personnes du sexe
ont coûtume de porter. Leur mi-

fére excita notre compassion , & comme nous étions au bout de notre course, n'y ayant point d'Indiens au-delà , nous leur distribuâmes libéralement la plus grande partie de la traite qui nous restoit. Cette libéralité ne contribuoit pas peu à gagner leur confiance ; ils nous parlerent avec ouverture de cœur , & se déterminèrent sans peine à se fixer dans le lieu que nous avons choisi pour y établir une Peuplade. Depuis ce tems-là deux des plus considérables de cette Nation sont venus me voir à *Ouyapok* ; plusieurs autres font allés danser chez les *Pirions*. Lorsque parmi ces Barbares une Nation va danser chez une autre , c'est la plus forte preuve qu'elle puisse donner de son amitié & de sa confiance. Ainsi , cette démarche des *Coussanis* , est un témoignage certain de l'estime

qu'ils font des *Pirious*, depuis qu'ils font sous la conduite d'un Missionnaire. Après avoir ainsi confirmé toutes ces Nations dans la résolution où elles paroissent être d'embrasser le Christianisme, nous pensâmes à notre retour, & nous arrivâmes le 3 Décembre à la Mission de S. Paul.

Nous avons bien remercié le Seigneur des heureuses dispositions que nous avons trouvées dans ces Nations sauvages : car c'est déjà beaucoup gagner sur des esprits si légers & si inconstans, que de vaincre l'inclination naturelle qu'ils ont d'errer dans les Forêts, de changer de demeure, & de se transporter chaque année d'un lieu à un autre. Voici comme se font parmi eux ces sortes de transmigrations Plusieurs mois avant la saison propre à défrîcher les terres, ils vont à une grande

journee de l'endroit où ils sont , pour y choisir un emplacement qui leur convienne : ils abattent tout les bois que contient le terrain qu'ils veulent occuper , & ils y mettent le feu. Quand le feu a tout consumé , ils plantent des branches de Magnoc , car cette racine vient de bouture. Lorsque leur Magnoc est meur , c'est-à-dire , au bout d'un an ou de quinze mois , ils quittent leur premiere demeure , & viennent camper dans ce nouvel emplacement : aussi-tôt qu'ils s'y sont logés , ils vont abattre du bois à une journee plus loin pour l'année suivante , brûlent le bois qu'ils ont abattus , & plantent leur Magnoc à l'ordinaire. C'est ainsi qu'ils vivent pendant les trente ou quarante ans. C'est ce qui rend leur vie fort courte : la plupart meurent assez jeunes , & l'on ne voit gué-

354 *Lettres de quelques*
res qu'ils aillent au-delà de 45 ou
50 ans. Cependant, malgré toutes les incommodités inséparables de ces fréquens voyages, ils aiment extrêmement cette vie vagabonde & errante dans les Forêts. Comme rien ne les attache à l'endroit où ils sont, & qu'ils n'ont pas grands meubles à porter, ils espèrent toujours être mieux ailleurs.

A mon retour à *Ouyapok*, je fus bien consolé d'apprendre par une Lettre du P. Lombard, que le P. Caranave avoit déjà batifé la plus grande partie des *Galibis*, répandus le long de la Côte, depuis *Courou* jusqu'à *Sinamari*, & qu'il se dispoit à faire un établissement solide aux environs de cette Riviere. D'autres Lettres de Cayenne m'apprennent que le P. Fourré va se consacrer à la Mission des *Palicours*. Cette Nation

mérite d'autant plus nos soins, qu'étant peu éloignée de nous, elle est, pour ainsi dire, à la porte du Ciel, sans qu'on ait pût jusqu'ici la leur ouvrir. Quant au P. Dausillac, vous ne sçauriez croire ce qui lui en coûte de peines & de fatigues pour rassembler dans *Ouanari* les Indiens du voisinage, c'est-à-dire, les *Tocoyenes*, les *Maourious*, & les *Maraones*. Il faut avoir un zèle aussi solide & aussi ardent que le sien, pour ne s'être point rebuté des diverses contradictions qu'il a eu à esfuyer, & auxquelles il n'avoit pas lieu de s'attendre. Dieu l'a consolé par la docilité de plusieurs de ces Infidèles, & par l'ardeur que quelques-uns ont fait paroître, pour écouter ses instructions. Je ne vous en citerai qu'un trait, qui vous édifiera. Un Indien, nommé *Cayariouara*, de la Nation des

Maraones, ne pouvant profiter de la plûpart des instructions, à cause de l'éloignement où étoit sa parenté, s'offrit au Missionnaire pour être le Pêcheur de sa Bourgade. Après avoir passé toute la journée à la pêche, il venoit la nuit trouver le Pere pour le prier de l'instruire: & après avoir persévéré pendant quatre mois dans ces exercices, il retourna chez lui, & instruisit tous les parens des Vérités de la Religion. Après quoi il les amena à la Mission, où il a planté son Magnoc, & où il construit une Case pour lui & pour tous ceux de sa famille. Le Pere les trouva fort bien instruits, & les dispose maintenant à recevoir le Batême. Je suis avec bien du respect, &c.





LETTRE

DU P. DENTRECOLLES,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

*Au P. DU HALDE, de la même
Compagnie.*

A Péking, ce 8
Octobre 1736.

La Paix de N. S.



MON REVEREND PERE,

JE continue de vous faire part
de quelques observations que j'ai

358 *Lettres de quelques*
faites , en employant des momens
de loisir à la lecture de l'Herbier
Chinois. Je me sçauois gré de
ce petit travail , s'il pouvoit ai-
der à enrichir notre Botanique,
Du moins il servira à faire con-
noître le génie des Chinois , &
leur maniere de penser sur les dif-
férentes productions de la na-
ture.

Je commence par un Arbre
nommé *Chi tse* , ou *Se tse* , qui est
très-estimable par sa beauté & par
la bonté de son fruit. J'ai sou-
vent oui dire à plusieurs de nos
Missionnaires , & je l'ai pensé
comme eux , que cet Arbre man-
quoit en Europe , & je ne sçau-
rois m'ôter de l'idée , qu'il ne
pût facilement y croître, puisqu'on
le trouve non seulement dans les
parties Méridionales de la Chine,
mais encore dans les Provinces
du Nord , & même dans des Val-

ions peu éloignés de Péking. C'est ce qui m'engage à vous en envoyer des Pepins, dont vous pourrez faire l'essai. Quoiqu'il croisse dans les Pays froids, je crois néanmoins que les Pays chauds lui conviennent davantage. Il faut semer ces Pepins au commencement du Printems.

Quoique j'aye souvent mangé de cette sorte de fruits, & qu'on en apporte abondamment à Péking, sur-tout en cette saison-ci, je n'ai jamais vû l'Arbre qui les porte; & j'en parle sur ce que j'en ai lû dans l'Herbier Chinois, & sur le rapport que m'en ont fait différens Missionnaires, qui ont été à portée de le voir & de le bien examiner.

Nos Peres François, qui ont voyagé dans toutes les Provinces de la Chine, lorsqu'ils en ont dressé les Cartes Géographiques,

m'ont dit que dans les Provinces de *Chan tong* & de *Honnan* les Campagnes sont couvertes de cette espèce d'Arbres qui sont fort beaux, & qu'il y en a même d'aussi gros que des Noyers. Ceux qui croissent dans la Province de *Tche kiang*, portent des fruits plus excellens qu'ailleurs ; la peau en est toujours verte, sans devenir jaune ou rougeâtre comme les autres. Ces fruits conservent même leur fraîcheur pendant tout l'Hiver. On conçoit aisément qu'un pareil Arbre, lorsqu'il est couvert de fruits, qu'on prendroit d'un peu loin pour des Oranges, est fort agréable à la vûe.

Les feuilles du *Chi*, qu'on m'a apportées avec les fruits, m'ont parû de la couleur & de la même forme que celles du Noyer, à la réserve qu'elles sont moins pointues & plus arrondies vers l'extrêmité.

trêmité. L'ombre n'en est pas mal saine comme celle du Noyer, sous lequel il seroit dangereux de s'endormir. Un Auteur Chinois fait tant de cas de cet Arbre, qu'il conseille aux Lettrés d'en avoir auprès de leurs Cabinets, afin d'aller s'y reposer à l'ombre.

La figure des fruits n'est pas par tout la même : les uns sont ronds, les autres allongés & de figure ovale : quelques-uns un peu plats, & en quelque sorte à deux étages, semblables à deux pommes qui seroient accolées par le milieu. La grosseur des bons fruits égale celle des Oranges, ou des Citrons. Ils ont d'abord la couleur de Citron, & ensuite celle d'Orange. La peau en est tendre, mince, unie, & lissée. La chair du fruit est ferme, & un peu âpre au goût : mais elle s'amollit en meurissant, elle devient rougeâtre,

& acquiert une faveur douce & agréable. Avant même l'entière maturité, cette chair, lorsque la peau en est ôtée, a un certain mélange de douceur & d'âpreté qui fait plaisir, & lui donne une vertu astringente & salutaire.

Ce fruit renferme trois ou quatre Pepins pierreux, durs, & oblongs, qui contiennent la semence : il y en a qui étant nés par artifice, sont destitués de Pepins, & ils sont plus estimés. Du reste, il est rare que ces fruits meurissent sur l'Arbre, on les cueille en Automne, lorsqu'ils sont parvenus à leur grosseur naturelle : on les met sur de la paille ou sur des clayes, où ils achevent de meurir.

Ce détail ne convient qu'à l'Arbre qu'on prend soin de cultiver. Pour ce qui est du *Chi* sauvage, il a un tronc tortu, ses branches

entrelassées , & semées de petites épines : le fruit n'en est pas plus gros qu'une Pomme-rose de la petite espèce. Si quelque habile Botaniste de France jugeoit que cet Arbre doit être mis dans la classe des Nefliers , cette décision me feroit plaisir ; car c'est l'idée que je m'en suis faite , & alors on pourroit le nommer le Neflier de la Chine : ce nom seroit moins barbare pour l'Europe.

La culture de ces Arbres consiste principalement dans l'art de les enter plusieurs fois. Les Chinois ont soin de les enter sur un Arbre nommé *Poei* , que j'ai pu voir , sans le connoître : mais je crois qu'il suffit de l'enter sur lui-même : quand il a été enté plusieurs fois de la sorte , les Pepins du fruit deviennent plus petits , & même quelquefois le fruit vient sans aucun Pepin. J'ai lû dans un

Livre Chinois , que le Pêcher , ou plutôt l'Albergier , étant enté sur un *Chi* , donne de grosses Pêches dorées , & d'un goût exquis.

Mon Herboriste Chinois prétend que le fruit de l'Arbre *Chi* , est doux de sa nature , & froid. Il ajoute , que quand on le mange tout frais cueilli de l'Arbre , 1°. Il rend l'ouïe & l'odorat plus libres pour le passage de l'air. 2°. Qu'il rétablit les dérangemens dans le bas-ventre , & remédie aux chaleurs de l'estomach. 3°. Qu'il tient la bouche fraîche. 4°. Que si en mangeant ces fruits , on boit un peu trop de vin , qui est ici une espèce de bière faite avec le ris , on en est plutôt enyvré ; un autre Auteur dit que c'est en bûvant du vin chaud , ce qui n'a pas lieu en Europe ; qu'au contraire si l'on est surpris de l'yyresse dans un

Missionnaires de la C. de F. 365
repas, on n'a qu'à manger de ce
fruit pour se défenyvrer.

Le même Auteur en cite un
autre plus ancien qui reconnoît
dans l'Arbre *Chi* sept avanta-
ges considérables. 1°. Il vit un
grand nombre d'années produi-
sant constamment des fruits, &
ne meurt que très-difficilement.
2°. Il répand au loin une belle
ombre. 3°. Les Oiseaux n'osent
y faire leur nid. 4°. Il est exempt
de vers, & de tout autre Insecte
qui nuit si fort aux autres Arbres.
5°. Lorsqu'il a été couvert de ge-
lée blanche, ses feuilles prennent
diverses couleurs très-agréables.
6°. Le fruit en est beau & d'un goût
excellent. 7°. Les feuilles tombées
servent à engraisser la terre, com-
me feroit le meilleur fumier.

Un troisième Auteur après avoir
fait l'éloge de cet Arbre, prétend
que celui qui mangeroit son fruit

crud sans modération , seroit incommodé de flegmes ; & quoiqu'il soit plus sain lorsqu'il est séché , s'il en ufoit avec excès , il éprouveroit qu'il cause des flatuosités. Au reste l'envie d'en avoir de bonne heure , fait souvent qu'on le cueille avant sa maturité ; mais il y a différentes manieres d'y suppléer. Si on le garde pendant dix jours dans un lieu convenable , il perd alors son âpreté naturelle , & il acquiert un goût sucré ; on dira qu'on l'a confit au miel. On hâte encore sa maturité en le laissant mûrir deux ou trois jours dans de l'eau qu'on a soin de changer souvent : mais on avertit qu'étant macéré de la sorte , il devient de nature froide. Quelques-uns pour le mûrir promptement , l'ensevelissent dans du sel ; c'est-là un moyen de lui ôter son âpreté , mais il n'en est pas

Missionnaires de la C. de F. 367
meilleur pour la santé. D'autres
le font passer trois ou quatre fois
dans de la lessive chaude faite
avec des cendres, mais cette ma-
turation forcée a ses inconvéniens,
surtout par rapport aux personnes
malades.

Les Chinois ont coutume de
sécher ce fruit de la manière à peu
près qu'on sèche les Figues. Voici
comment ils s'y prennent. Ils choi-
sissent ceux qui sont de la plus
grosse espèce, & qui n'ont point
de pepins, où s'ils en ont ils les
tirent proprement, ensuite ils pres-
sent insensiblement ces fruits avec
la main pour les applatir, & ils
les tiennent exposés au Soleil & à
la rosée. Quand ils sont secs, ils
les ramassent dans un grand vase,
jusqu'à ce qu'ils paroissent cou-
verts d'une espèce de gélée blan-
che, qui est leur suc spiritueux,
lequel a pénétré sur la surface. Ce

368. *Lettres de quelques*
suc ainsi préparé rend l'usage de
ce fruit salutaire aux Pulmoni-
ques.

Quand je vis pour la première
fois ces fruits ainsi séchés, & cou-
verts d'une farine sucrée qui lui
est propre, j'y fus trompé, & je les
pris pour des Figues. Ils sont alors
de garde, & si sains, qu'on en
donne aux Malades. La meilleure
provision qui s'en fasse c'est dans
le Territoire de *Ken tcheou*, de la
Province de *Chan tong*. Sans
doute que le fruit a dans ce lieu-là
plus de corps & de consistance :
en effet, quand il est frais cueilli &
dans sa maturité, en ouvrant tant
soit peu la peau, on attire & on
suce avec les Lèvres toute la sub-
stance qui est très-douce & très-
agréable.

Il ne faut pas oublier une re-
marque que notre Auteur répète
jusqu'à deux fois : c'est que dans

un même repas il ne faut pas manger des Ecrevisses avec des *Chitse* : il prétend qu'il y a entre eux de l'antipathie , car c'est la vraie signification du mot Chinois *Ki* , & que de ces deux mets il se fait dans l'Estomach un combat réciproque, qui cause de grandes douleurs , & souvent un flux de Ventre très-dangereux.

Je viens à un autre Arbre dont le fruit nommé *Litchi* est fort vanté par tous ceux qui ont écrit sur la Chine , & dont nos Navigateurs Européans qui l'ont vû , & qui en ont souvent mangé, ne parlent qu'avec admiration. Je m'étonne qu'ils n'en ayent pas apporté en Europe, car j'ai peine à croire que dans cette vaste étendue de Pays , il ne s'y trouve pas quelque climat propre à y élever l'Arbre qui les porte. Je vais rapporter simplement ce que j'en ai lû dans

370 *Lettres de quelques*
un Livre Chinois , sans pourtant
me faire garant de tout ce que
l'Auteur en raconte.

On trouve dans le *Li tchi* , se-
lon cet Auteur , un juste tempé-
rément de chaud & de froid ,
& de toutes les autres qualités :
il donne de la force & de la vi-
gueur au corps ; de la vivacité ,
de la subtilité , & de la solidité à
l'esprit ; mais il prétend que si l'on
en mange avec excès , il échauffe.
Le noyau , ajoute-t-il , un peu rôti
& rendu friable , puis réduit en
une poudre très-fine , & avalé à
jeun dans un bouillon d'eau sim-
ple , est un remède certain contre
les douleurs insupportables de la
Gravelle , & de la Colique Né-
phrétique.

Voici une observation de l'Au-
teur qui me paroît moins sérieu-
se : il assure qu'avant que la main
de l'Homme ait commencé à

cueillir les *Li tchi*, aucun Oyseau ni Insecte n'ose approcher de l'Arbre. Mais qu'aussitôt qu'on a touché aux branches & aux fruits, toutes sortes d'Oyseaux voraces, grands & petits, viennent mordre ces fruits, & y causent beaucoup de dommage. S'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'assure notre Chinois, je suis persuadé qu'il imagine du mystère dans un effet très-naturel. On cueille les fruits à leur point de maturité, & les Oyseaux sont en cela aussi bons connoisseurs que les Hommes.

Ce qui suit doit être remarqué de ceux qui veulent avoir ce fruit dans sa parfaite bonté. S'il est entièrement mûr, dit l'Auteur, & qu'on diffère un jour de le cueillir, il change de couleur. Si on laisse passer un second jour, on s'apperçoit au goût de son changement. Enfin, si l'on attend le

372 *Lettres de quelques*
troisième jour , le changement
devient notable. Il en est appa-
remment de ce fruit comme des
bons Melons d'Europe. Il ajoute
que pour l'avoir excellent , il faut
le manger dans le Pays même où
ces Arbres viennent ; eût-on le se-
cret d'en conserver , & de les por-
ter encore frais en Europe , com-
me on y en a porté de secs , on ne
pourroit juger que très-imparfai-
tement de leur bonté. La Cour
de Peking est sans comparaison
moins éloignée des Provinces de
Quang tong , & de *Fo kien* , que
n'en est l'Europe. Les *Li tchi*
qu'on apporte à Peking pour
l'Empereur , & qu'on renfer-
me dans des Vases d'Etain
pleins d'Eau-de-Vie , où l'on mê-
le du Miel & d'autres ingrédiens,
leur conservent à la vérité un air
de fraîcheur , mais ils perdent
beaucoup de leur faveur. L'Em-

pereur en fait des présens à quelques grands Seigneurs. Il eût même la bonté de nous en envoyer en l'année 1733. Peut-être en usant des mêmes précautions, pourroit-on en apporter jusqu'en Europe, on y trouveroit bien un autre goût qu'à ceux qu'on a apporté secs en France, & qui n'ont pas laissés d'y être fort estimés.

On fait également cas à Peking de ce fruit sec : il s'y vend huit sols la livre, & un paquet de ce poids joint à quelque autre bagatelle semblable, passe pour un présent très-honnête. Pour faire goûter ce fruit à l'Empereur dans sa maturité, on a souvent transporté de ces Arbres dans des Caisses, & on avoit si bien pris les mesures, que quand ils arri voient à Peking, le fruit étoit prêt de sa maturité.

Je remarquerai en passant que

j'ai été surpris de trouver dans le Livre dont je parle, la circulation bien marquée du suc qui sert à la nourriture, & à l'accroissement des plantes, & qu'on n'en parle pas comme d'une nouvelle découverte, mais qu'au contraire on suppose que c'est un sentiment communément reçu. On y lit qu'après que ce suc nourricier, nommé *X*, a donné le corps & la vigueur à la tige & aux feuilles de la Plante, il est ramené à la racine pour la mieux fortifier. On voit par-là que la seule nature, quoique voilée aux yeux Chinois, leur sert souvent de guide pour la connoître.

Je vais parler d'un autre Arbre plus connu en France, & qui y fut apporté de l'Amérique dans le siècle précédent. C'est l'Acacia, que les Chinois nomment *Hoai chu*. J'ai trouvé dans nos Livres

Chinois des particularités sur cet Arbre, qui pourroient, ce me semble, être de quelque utilité en Europe. On y prétend que les graines tirées de ses gouffes sont employées avec succès dans la Médecine. On lit dans un autre Livre que ses fleurs servent à teindre du Papier en une couleur jaune assez particuliere. On insinue ailleurs que les Teinturiers mettent en œuvre ses fleurs & ses graines: & c'est ce qui m'a engagé à consulter des Chinois habiles dans cet Art, de qui j'ai tiré des connoissances qui m'ont paru ne devoir pas être négligées.

A l'égard de l'usage qu'en fait la Médecine, voici une recette que donne l'Auteur Chinois: il faut à l'entrée de l'Hyver mettre les graines de l'Acacia dans du fiel de Bœuf, en sorte qu'elles soient toutes couvertes de ce fiel;

376 *Lettres de quelques*
faire sécher le tout à l'ombre du-
rant cent jours , ensuite avaler
chaque jour une de ces graines
après le repas. Cet Auteur promet
des effets admirables de ce remé-
de. Il assure en particulier que
continuant tous les jours de le
prendre , la vuë s'éclaircit ; on se
guérit des Hémorroïdes ; les che-
veux déjà blancs redeviennent
noirs , secret fort au goût des Chi-
nois qui auroient des raisons de
cacher ou de déguiser leur âge :
car ils n'ont pas comme en Euro-
pe l'usage de la Perruque , ni la
côûtume de se faire raser , parce
qu'ils regardent la barbe comme
un de leurs plus précieux orne-
mens.

Le second avantage de l'Aca-
cia est de fournir des fleurs pro-
pres à teindre des feuilles de Pa-
pier , ou des pièces de Soye en
couleur jaune. Pour y réussir , pro-

nez une demi-livre de fleurs cueillies avant qu'elles soient trop épanouies où prêtes à tomber ; rissolez-les légèrement sur un petit feu clair , en les remuant avec vitesse dans une casserole bien nette , de la même maniere qu'on rissole les petits bourgeons & les feuilles de Thé nouvellement cueillies. Quand vous appercevrez qu'en rissolant & remuant ces fleurs dans la casserolle , elles commencent à prendre une couleur jaunâtre , jetez dessus trois petites écuellées d'eau que vous ferez bouillir , en forte que le tout s'épaississe , & que la couleur se fortifie : ensuite passez tout cela au travers d'une piece de Soye grossiere. Quand la liqueur aura été exprimée , ajoutez-y une demi-once d'Alun , & une once de poudre fine d'Huitre ou de Coquillage brûlé. Lorsque le tout sera bien incorporé , vous

378 *Lettres de quelques*
aurez de la teinture jaune.

Ayant consulté des Teinturiers de profession sur l'usage qu'ils faisoient de l'Acacia, ils me répondirent qu'ils se servoient de ses fleurs & de ses graines pour teindre en trois différentes sortes de couleurs jaunes. Je vous envoie trois cordonnets de Soye d'inégale longueur, où vous distinguerez ces trois couleurs différentes.

Ils préparent d'abord les fleurs de l'Acacia en les faisant rissoler, ainsi que je viens de le dire, puis ils y joignent des graines tout-à-fait mûres tirées des gouffes, mais ils mettent beaucoup moins de graines que de fleurs. S'il s'agit de donner la couleur de *Ngo hoang*, tel qu'est le cordon de Soye jaune le plus long, & qui est le plus vif, & qu'ils veulent teindre une pièce de Soye de cinq ou six aulnes, ils employent une livre de fleurs

d'Acacia avec quatre onces d'Alun : ce qu'on augmente à proportion de la longueur des piéces qu'on veut teindre. Pour donner la couleur de *Kin hoang*, c'est-à-dire, le jaune d'une couleur d'or, on y donne d'abord la couleur dont je viens de parler ; & cette premiere teinture étant sèche, on y ajoute une seconde couleur où il entre un peu de bois de *Sou mou*, c'est-à-dire, de bois de Bresil. On fait la teinture du jaune pâle, qui est celle du plus petit cordonnet, de la même façon que la premiere, avec cette différence, qu'au lieu de quatre onces d'Alun, on n'y en met que trois onces.

Le Teinturier Chinois avertit, ce qu'on n'ignore pas en Europe, que la qualité de l'eau sert beaucoup à la teinture. L'eau de Riviere est, dit-il, la meilleure : quoique toute eau de Riviere ne

soit pas également bonne : celle , par exemple , qui a un goût fade , y est moins propre. Si néanmoins on n'en avoit point d'autre , au lieu d'un bain dans la teinture , il faudroit en donner deux , pour atteindre à cette belle couleur qu'on desire.

Les fleurs de l'Acacia étant riffolées , ainsi que je l'ai expliqué , peuvent être conservées , de même que les graines , durant tout le cours de l'année , & l'on peut les employer à faire la teinture : mais lorsqu'on garde ainsi l'une & l'autre matière , il faut les faire bouillir plus longtems que si elle étoit récente. Leur suc , quand elles ont vieilli , en sort plus difficilement & avec moins d'abondance. D'ailleurs les fleurs récentes donnent toujours une plus belle couleur.

L'Herbier Chinois nous enseigne encore quelle doit être la cul-

Missionnaires de la C. de J. 381
ture de cet Arbre, afin qu'il croisse plus promptement, & qu'il se conserve mieux. Quand vous aurez ramassé, dit-il, des graines de *Hoai chu*, c'est-à-dire, d'Acacia, séchez-les au Soleil, & un peu avant le Solstice d'Été, jetez-les dans l'eau; quand elles y auront germé, semez les dans un terroir gras en y mêlant de la graine de Chanvre. L'une & l'autre semence poussera, vous couperez le Chanvre en son tems, & vous lierez les jeunes Acacias à de petits échaldas qui leur serviront d'appui. L'année suivante vous sèmerez encore du Chanvre, ce que vous ferez de même la troisième année, afin que ce Chanvre préserve ces Plantes délicates des injures du tems. Après quoi ces jeunes Arbrisseaux étant devenus plus forts & plus robustes, vous les transplanterez ailleurs, & ils

382 *Lettres de quelques*
deviendront de très-beaux Ar-
bres.

En lisant les entretiens Physi-
ques du Pere Regnaud, Ouvrage
aussi ingénieux qu'instructif, j'ai
vû avec plaisir, ce qu'il rapporte
de la Pierre vulnérable simple,
dont un célèbre Académicien *
est l'inventeur. Cette découverte
m'a rappelé le souvenir d'un se-
cret, que j'ai trouvé dans un Livre
Chinois, pour faire une Pierre ar-
tificielle Médicinale. Voici d'a-
bord quelle en est la composition,
je dirai ensuite quel en est l'usa-
ge.

On prend de l'Urine d'un jeu-
ne Homme de 15 ans qui soit d'un
tempérament sain & robuste :
on en met, par exemple, la quan-
tité de vingt ou trente livres dans
une chaudiere de fer, qu'on tient
sur un feu clair de bois sec. Quand

* M. Geoffroy.

on y remarque une écume blancheâtre, on y verse peu à peu & goutte à goutte de l'Huile douce de Navette, car nous n'avons ici ni Huile d'Olive, ni Huile de Noix, quoiqu'il y ait quantité de Noyers. Sur une chaudiere pleine d'Urine, on versera autant d'Huile, qu'en peut contenir une tasse à boire le Thé. Le tout doit bouillir jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un marc sec comme de la boue noirâtre; on le prend & on le réduit en une poudre fine; après l'avoir doucement arrosé d'Huile, en sorte que l'Huile en pénètre toutes les parties, on le met sur une tuile qu'on couvre d'une autre tuile, & toutes les deux sont chargées & environnées de charbons allumés: je crois que deux creusets conviendroient mieux en laissant un soupirail à celui de dessus. Lorsqu'on juge que l'humidité est entierement

384 *Lettres de quelques*
dissipée , que rien ne s'évapore
& qu'on a donné le loisir à ce qu
reste de se refroidir , on le tire , &
on le pile dans le mortier , &
l'ayant réduit en une poudre très
fine , on le renferme dans un vas
assez large de Porcelaine bien
net , dont on couvre l'ouverture
d'une natte fine & claire qu'on
ajuste bien. On y ajoute une enve
loppe de toile , & de plus une der
niere enveloppe de gros Papier
double. Enfin on fait tomber len
tement goutte à goutte de l'eau
bouillante dans le vase au travers
des enveloppes de son ouverture
qu'on a eu soin de rendre lasch
vers le milieu pour cet effet. Pou
achever l'opération , on place l
vase avec ce qu'il contient dan
un chaudron de cuivre , où la ma
tiere se recuit , jusqu'à ce qu'ell
devienne sèche & ferme. Alor
vous avez la Pierre d'Automn
laquelle

laquelle , à ce qu'assure mon Auteur , a divers usages. Sans doute que sur cette seule composition on pourra en conjecturer plusieurs en Europe. Ici on s'en sert principalement pour l'Hydropisie & la Phtisie , & les Médecins prétendent que c'est un excellent remède pour les maladies des Poumons : c'est delà que lui est venu son nom de *Tsieou che* , Pierre d'Automne , non pas , comme l'on pourroit croire , parce que c'est en Automne qu'on réussiroit mieux à la composer. Cette dénomination renferme un sens plus mystérieux : la Médecine Chinoise a pour maxime que les parties nobles du Corps Humain répondent , & ont chacune un rapport spécial à une des quatre Saisons de l'année. Or , l'Automne étant la Saison , qui , selon les Chinois , a rapport aux Poumons , & cette espèce de corps

pierreux étant salutaire aux Pulmoniques, c'est ce qui lui a fait donner le nom de Pierre artificielle d'Automne.

Presque au même endroit où il est traité de cette Pierre, le même Auteur parle d'un remède qu'il donne pour admirable, lorsqu'il arrive des tumeurs subites, douloureuses, & malignes : parce que selon lui, il attire tout le venin, & détruit le mal dans son principe. Prenez, dit-il, de la limaille de fer la plus fine, jetez-là dans le vinaigre le plus fort, mêlez bien ensemble l'un & l'autre, puis leur ayant donné deux ou trois bouillons, retirez la limaille, & étendez-là sur la partie malade. Prenez ensuite une grande Pierre d'Aimant, qu'on nomme ici communément *Hi tie che*, présentez-là souvent sur la limaille, elle attirera la cause occulte du mal, &

Missionnaires de la C. de J. 387
dissipera toute la malignité du venin.

Il est à remarquer que quand cet Auteur vante cet effet de la Pierre d'Aimant, il suppose que cet Aimant est brut, ne sachant pas qu'il a plus de force quand il est armé. Sans donc me faire garant de la bonté de ce remède, mon unique but est de faire observer l'usage qu'on fait ici de la Pierre d'Aimant, sans songer ni à ses poles, ni à ses tourbillons, & de proposer sur cela mes doutes. Est-ce que cette Pierre vivifie ici la limaille de fer, comme elle anime l'aiguille de la Bouffole? La limaille ainsi préparée dans une liqueur bouillante, se trouveroit-elle plus propre à être agitée par l'Aimant? Les acides du vinaigre dont elle est pénétrée, la rendent-elle, par quelque nouvel arrangement dans ses pores, mieux

disposée à être mûe par l'Aimant ? Comme je n'ai point vû appliquer ce remède , je suppose , sur beaucoup d'autres expériences , que l'Aimant imprime ici quelque mouvement. Après tout , il se pourroit bien faire qu'il auroit quelque vertu contre le venin , qu'il ne communique que conjointement avec la limaille empregnée des acides du vinaigre , qui produit une impression particuliere sur la partie mal affectée. Il me semble même , en faisant attention aux termes Chinois , que l'on tient l'Aimant appliqué sur la limaille. En supposant cette pression continuée de l'Aimant , son jeu ordinaire ne peut avoir lieu , & il ne lui reste d'action que sur les parties insensibles & volatiles de la limaille. Ce sont des doutes que je propose ; je n'ai ni le tems , ni la commodité de les

approfondir, je laisse à nos habiles Physiciens à les résoudre.

Revenons maintenant à la Botanique. Que d'observations ne me fourniroit pas l'Herbier Chinois sur une infinité de plantes de ce Pays, si j'avois le tems de les étudier, & si je pouvois leur donner un nom Européan! Je ne m'attache donc qu'à celles que je connois, & qui sont connues en Europe. Le coton de la fleur des Saules qui est tombé abondamment cette année dans une Saussaye voisine, m'a fait naître l'envie de sçavoir ce qu'en disoit l'Herbier Chinois. Ma curiosité a été d'autant plus piquée, que Matthiole cité dans le Dictionnaire des Arts, s'étonne qu'aucun Botaniste n'ait encore parlé de l'écume blanche, qui pend aux branches des Saules en forme de raisins, aussitôt qu'ils sont défleuris, & qui y demeure

jusqu'à ce que le vent l'emporte en l'air comme une plume. Je ne sçavois pas qu'on donnât le nom d'écume à cette espèce de coton que je voyois s'échapper des fleurs de Saule ; il est vrai qu'en considérant le Saule de près , on trouve qu'à l'ouverture de ses fleurs , il paroît une espèce d'écume dont elles se couvrent peu à peu : sans doute que la fermentation intérieure réduit en écume la substance glutineuse , où les graines des fleurs nagent en différentes loges ; & ce n'est pas s'éloigner de l'idée que notre Auteur s'est faite des premiers développemens de ces fleurs : car , dit-il , si le tems est froid , où même couvert , il empêche les boutons du Saule de pousser au dehors leur substance blancheâtre. Effectivement ayant mis dans un Microscope un bouton qui n'étoit pas encore ouvert ,

j'apperçus que ce qui sortoit par la pointe du bouton , ressembloit assez à de la glaire d'œuf battue & mise en écume , dont successivement tout le corps de la fleur se trouva couvert. Il se peut faire que chaque graine renfermée dans sa case , nâge dans cette substance glaireuse, & s'en nourrisse, comme il arrive au germe de l'œuf de Poule : ensuite l'air le plus subtil pénétrant cette écume dès qu'elle se détache , lui donne la forme de petit réseau en s'insinuant entre les parties rameuses , les écartant , les soulevant , sans trop les séparer ; & desséchant l'humeur gluante qui les lioit ensemble , il leur fait prendre la figure de filamens.

Notre Chinois dit que la fleur des Saules est couverte de petites écailles ; en effet , le corps de ces fleurs étant resté sec & dépouillé de ses graines , & de ce qu'on ap-

pelle écume , il m'a paru au Microscope semblable à un rayon de Guespes tout semé de cellules ouvertes. Du reste le nom d'écume que donne Matthiole , paroît ne plus convenir à ce qui se détache des fleurs , & qui voltige dans les airs. Il me semble que le Chinois a mieux rencontré en l'appellant tantôt la foye des Saules , *Se* ; tantôt leur bourre , *Tsiu* ; ou leur coton *Mien* ; d'autre fois leur fine laine *Fung* ; ou bien des flocons de neige , de la gélée blanche.

En effet , me trouvant un matin dans une allée sablonneuse que formoient des Saules , elle me parut d'une blancheur qui me fit croire , avant que d'y entrer qu'elle étoit couverte de gélée blanche. A l'entrée d'une Saulefaye , lorsque l'air est un peu chaud , il tombe quelquefois de Saules une si grande quantité d

Missionnaires de la C. de F. 393
flocons blancs , qu'ils obscurcissent le Ciel, & qu'on les prendroit pour une neige épaisse qui se répand sur la terre. Lorsque ces flocons se sont insinués sous les herbes , ou sur les pointes déjà un peu hautes & verdoyantes du Gramen , on croiroit voir une prairie légèrement inondée par les eaux claires de quelque ruisseau.

L'Auteur Chinois badine ingénieusement sur ces différens spectacles , & cherche à égayer son imagination. C'est du coton , dit-il , que répandent les Saules , & ce n'en est pas ; car j'en suis tout couvert , & je n'en suis pas vêtu plus chaudement. C'est de la neige qui obscurcit l'air , & ce n'en est pas ; car le Soleil , bien qu'il soit dans sa force , ne la sçauroit fondre. L'Hirondelle qui continue de voler durant une petite pluye , surprise tout-à-coup par

cette nuée de flocons blancs , & n'ayant pas son vol libre , est forcée de se retirer: il lui semble qu'elle a devancé le Printems. Ces Saules que je vis hier tout rajeunis & verdoyans, ont vieilli, ce semble, & perdu dans une nuit leur brillante verdure. Un changement si subit de scène dans un jardin , me cause une surprise égale à celle que j'aurois , si un ami que j'aurois vu hier avec un air fleuri & une chevelure dorée , venoit me voir aujourd'hui avec des cheveux & des sourcils tout blancs.

Mais laissons notre Chinois s'égarer , & venons à quelque chose de plus sérieux. Je ne sçache guères que le Saule , qui jette cette espèce de bourre remplie de parties rameuses, lesquelles la rendent semblable au coton: aussi voit-on qu'on la manie , qu'on la ramasse , & qu'on la conserve de même que

le coton. J'ai vû tomber une si grande quantité de ces flocons dans une allée de Saules bien unie, & où le vent les pouffoit par tourbillons de tous côtés, qu'on auroit pu aisément en recueillir à pleines corbeilles.

Je ne crois pas qu'il fût aisé de carder ce faux coton, d'en séparer la graine qui est mince & plate, de le filer, & de le travailler au métier. Mon Livre Chinois convient pourtant qu'on l'employe aux couches des Enfans, & que quand le coton étoit plus rare, on s'en servoit pour fourrer les bottes d'Hyver, les matelats, les coussins, & les couvertures piquées. Il lui attribue encore d'autres usages: on trouve, dit-il, près de la Chine des Peuples, lesquels, avant que les fleurs soient épanouies, en font une espèce de breuvage qui enyvre promptement.

396 *Lettres de quelques*
ment. On a vû , ajoute-t-il , que
des Peuples dans un tems de fami-
ne , ont recueilli les corps secs des
fleurs dépouillées du coton & de
la graine , les ont réduit en pou-
dre , & en ont fait de la bouillie
qui les a soutenu. C'est toujourns
rendre service aux Pauvres , de
leur apprendre que certaine nour-
riture a été éprouvée , & n'est pas
nuisible.

Le but principal de mon Au-
teur étant de découvrir les pro-
priétés Médicinales du Saule , il
en trouve de très-utiles , soit dans
le squelette des fleurs dont le co-
ton & la graine sont détachés ,
soit dans le coton même. Il pré-
tend qu'en appliquant ce squelette
de la fleur qui est sec & très-com-
bustible , & en y mettant le feu , on
a un remède excellent contre la
jaunisse , & contre les mouvemens
convulsifs des membres : il ajoute

qu'il est également propre à guérir toutes sortes d'apostumes: mais il n'explique pas la maniere de l'employer: ce sera apparemment en forme de poudre desséchante & absorbante.

Pour ce qui est du coton qui se détache, & qui est emporté par le vent, il assure qu'il guérit toute sorte de cloûx & de durillons, les playes causées par le fer, & les chancres les plus opiniâtres; qu'il accélère la suppuration d'une playe, qu'il en fait sortir le sang corrompu, qu'il arrête les hémorragies, ou les violentes pertes de sang, comme celles qui arrivent aux femmes après un mauvais accouchement; qu'il est bon contre la dureté de la ratte, & qu'il l'amollit. Ce remède, ajoute-t-il, est modérément froid de sa nature.

C'est une opinion commune à

la Chine qu'il se fait une double transformation de ce coton de Saule, & notre Auteur pense en cela comme le vulgaire. Il avance donc, 1°. Que si cette espèce de coton tombe sur un Lac ou sur un Etang, il ne faut que l'intervalle d'une nuit, pour qu'il soit changé en l'Herbe *Feou ping*, qu'on voit flotter sur la surface des eaux dormantes, & dont les racines ne vont point jusqu'au limon. 2°. Que chaque petit flocon échappé des Saules, s'il tombe sur une fourrure, ou sur un habit de peau, est transformé en teigne ou vermisseau. On cite plusieurs Auteurs qui assurent la même chose, & l'on n'en trouve qu'un seul, qui regarde ce sentiment comme une pure imagination. C'est pourquoi durant tout le tems que les Saules sont en fleurs, les Chinois évitent avec grand soin d'exposer à

l'air leurs habits doublés de peau.

Les Européans , quoiqu'ils soient bien éloignés de croire une pareille métamorphose , ont fait la même expérience , & usent de la même précaution que les Chinois , ce qui prouve la vérité de ce fait : mais il est vraisemblable que ce flocon est chargé de petits œufs de papillons ou de vermisses , qui se plaisent sur les Saules : ou bien il se peut faire que la graine serve d'aliment aux Teignes , ou qu'elle leur serve d'une espèce de fourreau propre à s'y retirer , ce qui contribueroit beaucoup à les multiplier dans une fourrure.

Quant aux Plantes aqueuses & flottantes , il est croyable que leur tems d'éclorre concourt avec le tems de la chute des flocons de Saules , & que ceux-ci servent seulement à rassembler , & à ren-

dre sensibles à l'œil plusieurs de ces brins d'herbes , qui poussent leurs petites pointes.

L'Herbier Chinois n'oublie point la maniere de planter & de cultiver ces Arbres , afin de les avoir beaux , & de les faire croître à une certaine hauteur. Quoique je sois persuadé que la Chine ne peut rien apprendre sur cela à l'Europe , je crois néanmoins devoir rapporter une ou deux de ses Observations , qui pourront être de quelque utilité. Les Saules sont sujets à être endommagés par de gros Vers , ou même à être piqués par une espèce de Chenilles : voici le conseil qu'il donne pour les en préserver. Quand on met en terre une branche de Saule pour la faire venir de bouture , il faut à l'extrémité qui sera enterrée , faire un trou à la hauteur de deux ou trois pou-

ces de distance de la partie du bois , qui jettera ses racines : On traversera ce trou d'une cheville de bois de sapin , qui doit déborder de part & d'autre de deux ou trois pouces : cette espèce de croix mise en terre aura un autre bon effet , c'est qu'il sera plus difficile d'arracher ces Arbres nouvellement plantés , parce que le bois traversier les retient bien mieux que ne feroient ses racines. Il y en a , qui pour mieux défendre des vers cet Arbre nouvellement planté , mettent outre cela dans le trou où on le plante , un quartier de tête d'Ail , & un morceau de Réglisse long d'un pouce.

Une autre maniere de planter cet Arbre de bouture , c'est de renverser la grosse branche qu'on plante , en sorte que ce qui est la pointe de la branche soit mis en terre , & que la tête , ou ce qui

tenoit au corps du gros Saule dont on l'a coupée, soit élevée en haut. Il en naîtra une espèce de Saule, qu'on nomme Chevelu : parce que ses branches, à la réserve de quelques-unes fort grosses, seront déliées & pendantes comme une chevelure. Les Lettrés aiment à en avoir de pareils dans leur petit Jardin devant leur Cabinet d'Etude.

Ce qu'on aura peut-être de la peine à croire, c'est que le bois de Saule, qui est de sa nature léger, poreux, & sujet à la carie, se nourrisse & se conserve dans l'eau, de même que les Pilotis faits du bois le plus dur. C'est ce qu'on éprouve continuellement dans cette Capitale, & aux environs, où le bois de Saule entre dans la construction des Puits qu'on fait dans les Jardins, pour y avoir de l'eau, dont on puisse

arroser les fleurs & les herbes Potagères Cette invention des Chinois sera peut-être goûtée en Europe. Voici comment ils s'y prennent.

Lorsqu'on est déterminé à faire un Puits , on choisit d'abord le lieu où l'on espère trouver de l'eau ; on y creuse en rond un espace de terre , jusqu'à la profondeur d'environ trois pieds. Le fond étant bien aplani , on y ajuste la base du Puits , sur laquelle on doit élever la maçonnerie. Cette base est faite de pièces plates de bois de Saule , épaisses au moins de six pouces , qui se tirent du tronc d'un gros Saule bien sain : ces pièces sont emboîtées ensemble en rond , & laissent au milieu un vuide spacieux : c'est sur ces planches , assez larges , qu'on bâtit de briques la maçonnerie du Puits , & à mesure qu'elle

s'éleve , on garnit les dehors tout autour de terre pressée également jusqu'à la hauteur des trois pieds qu'on avoit creusés d'abord: après quoi on creuse le milieu du terrain , & à mesure qu'on avance , on tire également la terre de dessous la charpente qui porte la maçonnerie. On voit cette maçonnerie s'enfoncer insensiblement , & aussitôt on l'augmente par le haut. On continue ce travail , & l'on creuse toujours de la même manière jusqu'à ce qu'on ait trouvé une source sûre & abondante.

La Belvedere est une Plante aussi commune que le Saule , & il paroît que les Botanistes Européens n'en font pas beaucoup de cas. Le hasard , qui en avoit fait naître une tout auprès de ma Chambre , me détermina à consulter nos Auteurs d'Europe sur la nature & les qualités d'une Plan-

te , qui d'ailleurs est très-agréable à la vûe. Messieurs Lemery & Jean Bauhin n'en font nulle mention , & leur silence me parût un préjugé assez certain du peu d'utilité qu'on en retire J'ouvris le Dictionnaire des Arts & des Sciences , qui me confirma dans ce préjugé ; car on se contente d'y dire , d'après Matthiole , que la Belvedere est une Plante qui a les feuilles semblables à celles du lin : puis on ajoute qu'elle sert à faire des balais , & que les Apoticairens en font souvent l'ornement de leurs Boutiques.

Cependant je ne me rebutai point , & je crus qu'en consultant l'Herbier Chinois , j'y ferois peut-être quelque découverte avantageuse à cette Plante , ayant peine à croire qu'elle fût absolument inutile. J'appellai un Domestique , & lui montrant la Belvedere , je

lui demandai comment elle se nommoit en Langue Chinoise. *Sao tcheou tsao*, me répondit-il, c'est-à-dire, Plante pour les balais. Je la cherchai vainement dans l'Herbier sous ce nom composé; & je ne doutai presque plus qu'à cause de son inutilité, elle ne fût aussi négligée qu'en Europe. Mais faisant réflexion que les Botanistes de la Chine affecteroient peut-être de se servir de termes moins vulgaires, pour exprimer le nom de leurs Plantes; je demandai à un Lettré, assez habile Naturaliste, quel nom on lui donnoit dans les termes de l'Art: il me répondit qu'on la nommoit *Kiue*, & je la trouvai en effet sous ce nom.

Si l'on juge en Europe que les propriétés que l'Herbier Chinois lui attribue, sont réelles, elle sera estimable par plus d'un en-

droit. Après avoir dit que c'est à la fin de Mars ou au mois d'Avril qu'elle sort de terre, que ses surgeons, hauts de huit à neuf pouces, prennent la figure du poing d'un jeune enfant, quand il le ferme à demi; qu'ensuite elle s'étend, & elle pousse une infinité de branches garnies de feuilles semblables à celles du lin; qu'en croissant ses branches s'arrondissent & se disposent naturellement en forme d'une agréable pyramide; il ajoute, que ses feuilles, encore tendres, ont du suc & un assez bon goût; qu'on peut les manger en salade avec le vinaigre, mêlant quelques filamens de Gingembre; qu'étant apprêtées comme les autres légumes, & cuites avec la viande, elles lui donnent un goût fin & agréable; que quand elle est dans toute sa beauté, les feuilles deviennent dures,

& cessent d'être mangeables; mais qu'alors on trouve dans la tige & dans la racine une nourriture, qui peut servir de ressource contre la famine dans les années de disette. Lorsque la Plante, dit-on, est montée à sa hauteur naturelle, on en sépare la maîtresse tige, on la fait passer par une lessive de cendres, ce qui la radoucit, la dégraisse, & la purifie des immondices de la peau. Après ce bain, on l'expose au Soleil, & quand elle est sèche, on la cuit, & on l'assaisonne. Pour ce qui est de la racine, dont la couleur est un peu violette, on en leve la peau par aiguillettes ou filamens, qu'on peut manger après les avoir fait bouillir.

Mais ce qu'on cherche principalement, c'est la substance blanche de la racine, qu'on réduit aisément en farine, dont on ne ramasse

masse que ce qui reste en pâte au fond du vase, & qu'on cuit en petits pains au bain-marie. On ne fera pas tenté de servir un pareil mets sur une table délicate; mais après tout, n'est-il pas utile aux gens de la Campagne, de sçavoir que dans une extrême nécessité, ils peuvent recourir sans aucun risque à cette nourriture; & ne feront-ils pas redevables aux Chinois d'en avoir fait des épreuves, qui sont toujours dangereuses?

L'Herbier cite l'exemple de quatre Montagnards, qui vivant ordinairement des feuilles, des tiges, & des racines de Belvedere, que leur Pays leur fournissoit en abondance, avoient conservé une santé parfaite jusqu'à une extrême vieillesse. Il rapporte à cette occasion l'entretien de deux Philosophes, qui voyant arriver la décadence d'une Dyna-

410 *Lettres de quelques*
stie , & se dégoûtant du tracas ,
de la contrainte , & des dangers
de la Cour , où ils avoient passé
une partie de leur vie , s'exhor-
toient l'un l'autre à une sage re-
traite. « Servons-nous de nos lu-
» mières , disoit l'un d'eux , pour
» faire d'utiles réflexions sur la si-
» tuation présente du Gouverne-
» ment ; & de notre prudence ,
» pour nous précautionner con-
» tre des malheurs prêts à fondre
» sur tous ceux qui sont en place ;
» J'entre dans vos vûes , lui répon-
» dit l'autre , en lui serrant la main ,
» je vais me faire une solitude
» dans ma Patrie , où je vivrai
» en paix , loin de tout commer-
» ce avec les hommes : La Belve-
» dere m'y fournira toujourns de-
» quoi manger , & le grand Fleu-
» ve *Kiang* d'excellente eau à boi-
» re ». Au reste , l'Auteur avertit
que pour rendre la Belvedere plus

abondante, & plus substantielle, il faut mettre le feu aux Montagnes qui en sont couvertes, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre, parce que les propres cendres l'engraissent, & lui donnent un suc plus nourrissant.

Il vient ensuite aux vertus médicinales de cette Plante. La Belvedere, dit-il, n'a nulle qualité nuisible & vénéneuse, elle est froide de sa nature, d'une saveur douce, pleine d'un suc bénin; elle délivre des chaleurs internes excessives, elle est diuretique, & ouvre les voyes à l'urine; elle procure le sommeil. Etant grillée, réduite en poudre, & prise dans une boisson au poids d'environ deux dragmes, elle dégage le bas-ventre de ses flatuosités; c'est un remède salutaire contre toute malignité causée par les grandes chaleurs. Enfin, la racine de cette Plante, ré-

duite en cendres , dissoute dans un peu d'huile , & appliquée sur la morsure des serpens ou autres insectes venimeux , en amortit le venin , l'attire , & guérit la playe. Le Médecin Chinois n'a recours ni à des sels , ni à des acides , ni à des alkalis , soit intrinseques à la Plante , soit procurés par la préparation & la calcination de la Belvedere ; il en rapporte simplement les effets , laissant aux habiles Chymistes à en chercher , & à en développer les causes intimes & cachées.

Si ces effets sont véritables , de pareilles découvertes , toutes simples qu'elles sont , ne laisseront pas d'être utiles. J'avoue cependant , qu'on doit un peu se défier de certains Auteurs Chinois , qui trouvent quelquefois du merveilleux où il n'y en a nullement. Il y a peu de jours , que lisant

L'Herbier, je tombai sur l'explication d'une Racine qui m'est inconnue, & que j'aurois considérée attentivement si je l'avois pû trouver. L'Auteur prétend qu'elle a un Ver à soye attaché à l'extrémité de sa racine. Il cite un autre Auteur, qui apostrophe ainsi ce Ver à soye : « Que fais-tu sous » terre ? tu n'y trouveras ni des » feuilles de Meurier pour te nourrir, ni de chanvier pour y monter, pour y dévider ta soye, & » y faire ton coton : ton sort sera » d'être arraché, & de devenir » une confiture propre à être servie à nos tables ». Ce langage feroit croire qu'il s'agit ici d'un véritable Ver à soye ; cependant, lorsqu'on le considère de près dans le sein de la terre, on ne trouve qu'une légère ressemblance avec ce Ver ; & au fond ce n'est qu'une bulbe attachée à la racine.

414 *Lettres de quelques*
par quelques filamens, & figurée
en Ver à soye ou Chenille. Or,
de cette bulbe, comme de plu-
sieurs autres Racines, on fait ici
une confiture assez agréable.

Cette facilité, qu'ont quelques
Chinois à trouver du merveilleux
où il n'y en a point, n'établit
pas une règle générale. On en
trouve parmi eux, qui sans avoir
fait de grands progrès dans la
Physique, ne laissent pas de con-
noître la nature, & de rendre rai-
son de ses effets. Ayant cherché
dans l'Herbier Chinois ce qu'on
y disoit de l'Agarie, des excrois-
sances bisarres, & entr'autres des
différentes sortes de Gui qui nais-
sent, végètent, & croissent sur
tant de sortes d'Arbres: l'Au-
teur ne se contente pas d'un jar-
gon vague, dont se servent ceux
qui disent *Tse gen, eul gen*, c'est
la nature des choses: il cherche

les causes cachées dans ces sortes d'effets, & il les attribue, ou à des graines subtiles de Plantes qui voltigent dans les airs, sans qu'on les apperçoive, & qui s'attachent aux parties des Arbres propres à les recevoir, & à les aider à germer selon leur propre espèce; ou aux Oiseaux qui s'étant nourris des semences qu'ils ne peuvent digérer, les vont déposer sur des Arbres sans en avoir endommagé le germe; & elles y germent en effet, si elles y trouvent une matière convenable. Nouvelle façon, dit-il, d'enter un Arbre à laquelle la main de l'homme n'a nulle part.

Ce que j'ai lû dans M. Lemeroy & dans le Dictionnaire des Arts sur le Camphre qu'on a porté de la Chine en Europe, m'a fait juger qu'on n'y est pas assez au fait de la maniere dont on se

procure ici cette précieuse gomme. M. Lemery prétend qu'elle distille du tronc & des grosses branches de l'Arbre, & qu'elle s'amasse vers le pied de cet Arbre, où on la recueille mêlée avec de la terre. Le Dictionnaire des Arts suppose comme une chose certaine, que cette Gomme distille d'un Arbre. « On apporte, ajoûte-t-il, le Camphre de la Chine » en Europe tout crud, en pain; & » comme il n'a point passé par le » feu, il est réputé grossier, & » l'est en effet ».

L'Extrait d'un Livre Chinois, assez récent, me fournit sur cette matière des éclaircissimens qui méritent de l'attention. Ce Livre est fort autorisé: il a été imprimé par l'ordre & par les soins du grand Empereur *Cang hi*, qui y a inséré ses réflexions: On cite un grand nombre de Sçavans,

qui sont , ou les Auteurs , ou les Reviseurs de cet Ouvrage. On y assure que le Camphre de la Chine qu'on tire de l'Arbre *Tchang* , (car c'est ainsi que s'appelle cet Arbre ; & le Camphre se nomme *Tchang nao* ,) ne distille point à terre comme d'autres Arbres résineux , qui pour leur conservation se déchargent de ce qu'ils ont de trop onctueux dans leur substance ; qu'il ne distille point non plus du haut de l'Arbre en bas par une incision qu'on y auroit faite. On se serviroit ici de ce moyen , si on pouvoit le faire avec succès ; car de pareilles incisions faites aux Arbres résineux , sont très-usitées à la Chine. Dans l'Article qui précède celui où l'on parle du Camphre , il est rapporté , que pour ne rien perdre du Vernis , on ajuste à l'endroit de l'Arbre , où l'on a fait l'incision ,

un petit canal, & au canal un vase, qui empêche tout mélange d'immondices, & autant qu'il est possible, l'évaporation du suc qui en découle. Dans un autre Article, où il est traité du Pin, qui fournit une Résine, à laquelle on attribue des vertus admirables, on parle d'une nouvelle maniere de faire l'incision, qui sera peut-être inconnue en Europe. On creuse la terre, dit l'Auteur, tout autour d'un gros & vieux Pin, l'on découvre une de ses maîtresses racines, à laquelle on fait une incision, d'où l'on voit distiller un suc spiritueux; mais il faut que durant le tems de l'opération, l'endroit qui est au-dessus de la racine incisée, soit tellement couvert, que la clarté du Soleil & de la Lune n'y puissent pénétrer. Sans doute qu'on a en vûe de tirer du Pin une Résine qui soit na-

Missionnaires de la C. de F. 419
turellement liquide, & qui se con-
serve dans cet état.

C'est de toute autre maniere
qu'à la Chine on tire le Cam-
phre de l'Arbre *Tchang*; notre
Auteur Chinois l'explique ainsi :
On prend, dit-il, des branches
nouvelles de cet Arbre, on les
coupe par petits morceaux, & on
les fait tremper durant trois jours
& trois nuits dans de l'eau de
puits. Lorsqu'elles ont été macé-
rées de la sorte, on les jette dans
une marmite, où on les fait bouil-
lir, & pendant ce tems-là on les
remue sans cesse avec un bâton
de bois de Saule. Quand on voit
que le suc de ces petits morceaux
de l'Arbre s'attache en quantité
au bâton en forme de gelée blan-
che, on passe le tout, ayant soin
de rejeter le marc ou les immon-
dices. Alors ce suc se verse par
inclination dans un bassin de ter-

420 *Lettres de quelques*
re neuf & vernissé : on le laisse-
là durant une nuit , & le lende-
main on trouve que ce suc s'est
coagulé , & est devenu une es-
pèce de masse. Pour purifier cet-
te première production , on se sert
d'un bassin de cuivre rouge , on
cherche quelque vieille muraille
faite de terre , on prend de cette
terre qu'on pile & qu'on réduit
en une poudre très-fine ; on place
cette poudre au fond du bassin.
Sur cette couche de terre on ré-
pand une couche de Camphre ,
& l'on arrange ainsi par ordre
couche sur couche jusqu'à quatre,
& sur la dernière , qui est de ter-
re bien pulvérisée , on place une
couverture faite des feuilles de la
Plante *Po ho* , c'est-à-dire , du
Pouliot. Le bassin de cuivre étant
ainsi garni , on le couvre d'un au-
tre bassin , & on a soin qu'ils soient
parfaitement unis , & même pour

bien les arrêter l'un sur l'autre ,
on les borde par l'endroit où ils
se joignent , d'une terre jaune qui
les serre fortement. Le bassin étant
plein de cette mixtion , on le met
sur le feu , ayant soin que ce feu
soit réglé , égal , ni trop fort , ni
trop foible : la pratique instruit
du juste milieu qu'on doit tenir.
Il faut être très-attentif à ce que
l'enduit de terre grasse , qui joint
les bassins , tienne bien , & qu'il
ne s'y fasse aucune fente , de crain-
te que les parties spiritueuses ne
s'échappent , ce qui ruinerait l'ou-
vrage. Lorsqu'on lui a donné le
feu suffisamment , on attend que
les bassins soient refroidis ; alors
on les sépare , & on trouve le Cam-
phre sublimé & attaché au cou-
vercle. Si l'on réitère l'opération
deux ou trois fois , on aura du
Camphre en belles parcelles. Tou-
tes les fois qu'on voudra s'en ser-

vir en certaine quantité , on la mettra entre deux vases de terre , dont on entourera bien les bords avec plusieurs bandes de papier mouillé ; on tiendra ce vase sur un feu modéré & égal , environ une heure ; puis ayant laissé refroidir le vase , on trouvera le Camphre dans sa perfection , & tout prêt à être employé.

Ce que je viens de rapporter , est traduit littéralement du détail que fait le Livre Chinois sur l'extrait , la sublimation , & la préparation du Camphre de la Chine. Je crois qu'un Chimiste Européan , qui auroit des branches récentes de l'Arbre *Tchang* , abrégeroit toutes ces opérations avec quelque avantage pour la quantité & la pureté de cette Gomme. Peut-être aussi que toutes les façons que donnent les Chinois , ont leur utilité particulière , car

ils sçavent en moins de tems , & à peu de frais sublimer , par exemple , le Mercure dans deux creusets bien luttez , tels que les employent les Orfévres pour la fonte de l'argent.

Du moins , on ne dira plus , comme il est marqué dans le Dictionnaire des Arts , que le Camphre de la Chine est apporté crud en Europe , & sans avoir passé par le feu : puisque , comme l'on voit , il y passe plusieurs fois. Il se peut faire que les Chinois , pour en augmenter le volume & le gain qu'ils en retirent , le vendent , ou l'ayent vendu autrefois aux Marchands d'Europe en pain crud , c'est-à-dire , après une légère cuisson donnée à leur masse , ou mélange de terre , de Camphre , & de la Plante *Po ho* : la forme des pains de Camphre venus de Hollande , qui , selon M.

Lemery , ressemble à un couvercle de pot , le fait aisément soupçonner.

Au reste , cette maniere de tirer le Camphre des entrailles mêmes de l'Arbre , se peut pratiquer dans toutes les saisons de l'année , ce qui ne pourroit se faire si on le tiroit comme les autres Résines , lesquelles ne découlent que durant un certain tems assez court. D'ailleurs , en ébranchant l'Arbre du Camphre , on lui nuit beaucoup moins , qu'on ne feroit en tirant son suc par des incisions toujours hasardeuses.

Quel que soit le Camphre qu'on vend aux Européens , il est certain qu'on en vend ici dans les Boutiques à assez bon marché , qui m'a parû bien grainé , assez pur , très-subtil , & qui s'évapore aisément ; mais qui dans un vase double bien fermé , se conserve ,

Missionnaires de la C. de F. 423
comme l'expérience me l'a appris:

Après tout , le meilleur Camphre de la Chine , au jugement même des Chinois , ne peut être comparé au bon Camphre de *Borneo*. Aussi celui-ci s'y vend-t-il fort cher. Le Camphre ordinaire ne coûte à Péking que deux sols Ponce : il se vend encore moins dans le lieu où on le tire. Il me semble qu'un Chirurgien de nos Vaisseaux , un peu Chymiste , feroit dans les Ports , à peu de frais, l'Huile de Camphre , qui est souveraine pour la carie des os, dont il retireroit un grand profit en Europe.

Ne pourroit-on pas se procurer à Canton un petit Plan de l'Arbre d'où l'on tire le Camphre , & le transporter dans quelque-une de nos Isles , où je crois qu'il n'auroit pas de peine à croître? il se peut faire même qu'il y

en ait , & qu'on ne les connoisse pas ; je ne puis pas le dépeindre sur ce que j'en ai lû , car on parle de son écorcé & de ses feuilles par ressemblance à d'autres Arbres qui me sont également inconnus. M. Lemery dit qu'il vient de Hollande en France du Camphre de la Chine : Peut-être que les Hollandois ont trouvé dans leurs Isles , ou qu'ils y ont transporté d'ailleurs des Arbres de Camphre , & qu'ils le vendent sous le nom de Camphre de la Chine. Je suis néanmoins plus porté à croire que des Chinois de Batavie vont l'acheter à la Chine pour l'apporter aux Hollandois.

On a raison de dire dans le Dictionnaire des Arts , que le Camphre de la Chine se tire d'un Arbre fort haut & fort large. Il s'en trouve, dit l'Auteur Chinois,

de la hauteur de cent trois coudées, qui sont si gros que vingt personnes peuvent à peine les embrasser. On en voit qui ont jusqu'à trois cens ans. Il est d'usage pour la construction des Edifices & des Vaisseaux. Son bois est semé de belles veines, & l'on en fait divers beaux ouvrages.

Cet Arbre croît promptement : à son pied & à côté de ses grosses racines, il pousse divers rejettons propres à être transplantés : les troncs fort vieux jettent des étincelles de feu. Sans doute que de ce bois pourri & plein de petits vers, sortent ces brillans ou feux follets, suite naturelle d'une effusion d'esprits camphrés inflammables à la moindre agitation pour quelques instans. La flamme en est si subtile qu'il n'y a point à craindre qu'elle se communique, les cheveux même n'en seroient pas brû-

lés: l'expérience du Camphre brûlé dans de l'Esprit de Vin en un lieu bien fermé, en est une preuve incontestable.

Reste à parler des qualités que le même Livre attribue au Camphre. Il est, dit-il, âcre & chaud, nullement nuisible & malfaisant: il ouvre les différens conduits du corps, il sert à dissoudre, à emporter les glaires & la pituite des entrailles, il dissipe les impuretés du sang, & remédie aux incommodités causées par le froid & l'humidité, il appaise les coliques violentes, & le *colera morbus*, les maux de Cœur & d'Estomach; il guérit des Dartres, de la Galle, & des Démangeaisons importunes; on s'en sert utilement pour raffermir les Dents gâtées. Enfin c'est un remède efficace contre la vermine, il en préserve, & il en délivre ceux qui y sont sujets.

Tout le bois de l'Arbre empreint de la substance du Camphré , en a presque les mêmes vertus , mais dans un degré de force bien inférieur. Ce bois est d'une faveur âcre mais tempérée ; on en use intérieurement sans crainte qu'il déränge l'Estomach & le Bas-Ventre ; & si l'on y ressentoit quelques dérangemens violens , il sèche les humeurs qui les causent ; où s'il est besoin de les rejeter par la Bouche , on en vient à bout & sans grands efforts en avalant la décoction un peu épaissie de la poussiere de ce bois. S'il reste des indigestions après le repas , il les dissout. Ceux qui ont des rapports aigres , doivent user de la décoction de ce bois dans du petit Vin de ris , qui est encore plus foible que la petite Bierre. Des Sabots faits du même bois délivrent des sueurs ténaces & incommodés des Pieds.

Je finis ces observations par un remède très-efficace , dont on se sert ici contre une maladie des yeux qui est assez extraordinaire , & qui est plus commune à la Chine qu'en Europe. M. Etmuler & le Dictionnaire des Arts l'appellent Nyctalopie. Cette maladie est une affection vicieuse des yeux , qui fait qu'on voit bien le jour , qu'on voit moins bien le soir , & que la nuit on ne voit rien du tout. A en croire nos Médecins d'Europe , il est rare qu'on en guérisse. Ma curiosité auroit été satisfaite si M. Etmuler eût marqué quelle pouvoit être la cause interne de cette maladie périodique , dont les accès prennent aux approches de la nuit. *Ki mung yen* est le nom que les Chinois donnent à cette incommodité : ces trois caractères signifient : yeux sujets , comme ceux des Poules , à s'obscurcir. Les

Chinois en comparant les yeux viciés du malade, aux yeux des Poules qui s'obscurcissent vers le coucher du Soleil, croit avoir développé le mystère de cette maladie, sans faire réflexion que cet effet dans les Poules est très naturel, de même que dans ceux dont la paupière appesantie se ferme, lorsqu'ils sont pressés du sommeil.

Il n'en est pas de même dans la Nyctalopie. Celui qui est affligé de ce mal, à les yeux bien ouverts, & ne voit rien : il va à tâtons dans le lieu même où il est le plus accoutumé de marcher ; il ne sent aux yeux ni inflammation, ni chaleur, ni le moindre picotement. Qu'il soit placé durant le jour dans un lieu ténébreux, il voit fort bien à la plus petite lueur. La nuit étant venue, son accès le prend. Qu'on lui présente une bougie allumée, il n'apperçoit dans la Chambre

aucun objet éclairé , pas même la bougie , & au lieu d'une lumière claire, il entrevoit comme un gros globe de feu noirâtre fans aucun éclat. Ce peu de sentiment marque , ce me semble , que la membrane de la Rétine devenue flasque & molle par quelque obstruction , ne peut pas, faute de ressort, sentir les légères impressions des rayons visuels , & n'est ébranlée que par des rayons très-forts : si l'Oeil s'obscurcit peu à peu & par degrés à mesure que la nuit approche , ce n'est pas de la même manière ni successivement qu'il s'éclaircit , & c'est ce qui console le Malade; car il sçait que le lendemain il aura la vûe très-saine jusqu'au coucher du Soleil. J'ai connu un Chinois qui a eu pendant un mois cette maladie , & qui s'en est délivré, comme beaucoup d'autres , par le remède dont je vais donner

donner la recette. Il m'a avoué qu'il avoit été attaqué sur le soir de ce mal , après s'être livré à de violens accès de colere : & qu'après sa guérison s'étant encore abandonné à de pareils emportemens , le même mal le reprit, dont il se guérit de nouveau en ayant recours au même remède. Il y a maintenant plusieurs années qu'il n'en a ressenti aucune atteinte.

Voici en quoi consiste ce remède : prenez le foye d'un Mouton ou d'une Brebis qui ait la tête noire , coupez-le avec un couteau de Bambou , ou de bois dur , ôtez-en les nerfs, les pellicules, & les filamens ; puis enveloppez-le d'une feuille de Nenuphar, après l'avoir saupoudré d'un peu de bon Salpêtre. Enfin mettez le tout dans un pot sur le feu, & faites-le cuire lentement. Remuez-le souvent pendant qu'il cuit , ayant sur la tête

un grand linge qui pende jusqu'à terre, afin que la fumée qui s'exhale du foye en coction, ne se dissipe point au-dehors, & que vous la receviez toute entiere. Cette fumée salutaire s'élevant jusqu'à vos yeux que vous tiendrez ouverts, en fera distiller l'humeur morbifique, & vous vous trouverez guéri. Si vous employez ce remède sur le midi, le soir même vous cesserez d'éprouver cet accident. Il y en a qui, pour mieux assurer la guérison, conseillent de manger une partie du foye ainsi préparé, & d'en avaler le bouillon. Mais d'autres m'ont assuré que cela n'étoit point nécessaire, & qu'on en a vû qui ont été guéris en se contentant de humer à loisir la fumée du foye de Mouton pendant qu'il cuit, & qu'il étoit pareillement inutile d'avoir égard à la couleur blanche ou noire de la laine du Mouton.

Voilà donc un remède ailé , prompt , efficace , dont la vertu a été éprouvée par un grand nombre de Chinois , pour une maladie qui est connue en Europe , & que nos Médecins anciens & modernes ont déclaré être incurable. Si on en éprouve en Europe les mêmes effets , la Chine lui aura fait un présent qui ne doit pas paroître indifférent. Car enfin , qu'avons-nous de plus cher au monde que la vûe ? pour peu qu'elle soit attaquée , on ne craint rien tant que de la perdre ; & quand on l'a une fois perdue , on se regarde en quelque sorte comme n'étant plus de ce monde. C'étoit du moins le sentiment de Tobie , ce grand modèle de patience. « Quel plaisir pour-
» roit-il y avoir pour moi ici-bas ,
» disoit-il en soupirant , puisque je
» ne puis plus voir la lumière du
» Ciel » ? *Quale gaudium mihi*

436 *Lettres de quelques, &c.*
erit, qui lumen Cæli non video?
Je me recommande à vos Saints
Sacrifices en l'union desquels je
suis avec respect, &c.





EXTRAIT

D'UNE

LETTRE

DU P. CALMETTE,

Au P. DE TOURNEMINE.

A Vencatiguiry dans le
Royaume de Carnate,
le 16 Septembre 1737.



J'E pense comme vous ,
mon Révérend Pere ,
qu'il eût été à propos de
consulter avec plus de
soin les Livres originaux de la Re-
ligion des Indes , mais jusqu'ici
ces Livres n'étoient pas entre nos
mains , & l'on a cru long-tems

438 *Lettres de quelques*
qu'il n'étoit pas possible de les
trouver , surtout les principaux ,
qui sont les quatre *Vedam*. Ce n'est
que depuis cinq ou six ans , qu'à la
faveur d'un systême de Bibliothé-
que Orientale pour le Roi , on me
chargea de rechercher des Livres
Indiens qui pussent la former. Je
fis alors des découvertes impor-
tantes pour la Religion , parmi les-
quelles je compte les quatre *Ve-*
dam ou Livres sacrés.

Mais ces Livres , qu'à peine les
plus habiles Docteurs entendent
à demi , qu'un Brame n'oseroit
nous expliquer de crainte de s'at-
tirer quelque fâcheuse affaire dans
la Caste , & dont l'usage du *Sam-*
scroutam ou de la Langue scavan-
te ne donne pas encore la clef ,
parce qu'ils sont écrits en une
Langue plus ancienne , ces Li-
vres , dis-je , sont à plus d'un titre
des Livres scellés pour nous. On

Missionnaires de la C. de J. 439
en voit pourtant des textes expli-
qués dans leurs Livres de Théo-
logie : quelques-uns sont intelli-
gibles à la faveur du *Samscroutam* ,
particulièrement ceux qui sont ti-
rés des derniers Livres du *Ve-
dam* , qui par la différence de la
Langue & du style, sont postérieurs
aux premiers de plus de cinq sié-
cles.

Cependant les Brames parlant
de leur *Vedam*, disent tantôt qu'il
est éternel, & tantôt qu'il est anté-
rieur à la création. Mais j'ai prou-
vé plus d'une fois à ces Docteurs,
par les textes mêmes du *Vedam*,
qu'il étoit postérieur, & en parti-
culier par ce texte-ci : *Autrefois
le monde n'existoit pas, ensuite il
est devenu existant : C'est l'Ame
qui l'a formé, c'est pourquoi l'ou-
vrage est appelé bon. Et vidit Deus
quod esset bonum.* Ordinairement
par l'*Ame* ils entendent Dieu,

440 *Lettres de quelques*
parce qu'ils en font l'Ame univer-
selle qui anime tous les corps.

A l'égard de l'idée de Dieu ,
que les Philosophes Indiens con-
fondent toujourns dans la suite de
leurs systêmes , on ne peut nier
qu'ils n'ayent eu de grandes lu-
mieres , & qu'ils ne soient dans le
cas de ceux dont parle S. Paul ,
qui ayant connu Dieu , ne l'ont pas
glorifié comme Dieu *. De sorte
qu'on est étonné de voir que des
Auteurs qui ont si bien parlé de
Dieu, se jettent aveuglément dans
un cahos d'absurdités grossieres ;
ou qu'étant plongés si avant dans
les ténèbres du Paganisme , ils
ayent eu des lumieres si pures & si
sublimes de la Divinité.

Il n'y a pas un mois que m'en-
tretenant avec un de ces Docteurs,
je lui parlois des attributs de Dieu,
& de la connoissance & de l'a-

* Rom. I. 21.

mour qui fondent la Trinité. Il m'objecta qu'il y avoit donc des qualités en Dieu. Je répondis que c'étoit en Dieu la maniere d'être, ses perfections, & non des accidens comme dans les Etres créés. Mais, me répliqua-t-il, la perfection n'est-elle pas différente de celui qui a cette perfection? Vous admettez donc une union entre la perfection & l'Etre, ce qui détruit la simplicité de Dieu, dont la nature est une & non pas composée. Je lui répondis que la perfection en Dieu où son opération n'étoit pas différente de Dieu même; que la Sagesse de Dieu, par exemple, étoit Dieu. Il vit bien que j'avois satisfait à sa question, & sans insister davantage, il se mit à expliquer ma pensée, en disant que la perfection en Dieu existe à la maniere de Dieu même. Sans qu'il soit nécessaire de citer les Auteurs

Indiens , vous pouvez juger par ce seul trait , s'ils connoissent Dieu.

J'ose même assurer que les Philosophes Indiens ont de grandes avances pour connoître la Trinité. Il y a une de leurs Sectes moins répandue ici que dans le Nord , qui reconnoît en Dieu la connoissance & l'amour. On la nomme la Secte de ceux qui admettent des distinctions en Dieu , par opposition à celles des *Vedantoulou* , qui rejette ces distinctions , en disant que cette connoissance & cet amour ne sont autre chose que Dieu même , sans s'appercevoir qu'ils ont raison de part & d'autre , & que la vérité se trouve dans l'union de ces deux sentimens. Ils ont même répandu quelques idées de la Trinité dans leurs Livres , en la comparant à une lampe qui à trois lumignons , & à un Fleuve

Missionnaires de la C. de J. 443
dont les eaux se séparent en trois
bras différens.

Ce que j'ai vû de plus marqué
& de plus étonnant en ce genre ,
c'est un texte tiré de *Lamarastam-*
bam l'un de leurs Livres. J'ai laif-
fé à *Ballapouram* les Papiers où
j'ai décrit ce texte. Il commence
ainsi: Le Seigneur, le bien, le grand
Dieu , dans sa bouche est la paro-
le. (le terme dont ils se servent la
personifie) Il parle ensuite du saint
Esprit , en ces termes: *Ventus seu*
Spiritus perfectus ; & finit par la
création , en l'attribuant à un seul
Dieu. C'est le Dieu , dit-il , qui a
fait le monde. C'est, à ce qu'il me
parut , le sens du texte que j'exa-
minerai de nouveau , & que j'au-
rai soin de vous envoyer.

Depuis le mois d'Août de l'an-
née 1736. la famine , qui dure en-
core , a désolé tout ce Pays , & à
causé une grande mortalité. La

444 *Lettres de quelques*
consolation que j'ai eu au milieu
de tant d'objets affligeans , a été
de conférer le Batême à deux mil-
le deux cens quarante-deux In-
diens , dont la plûpart étoient des
enfans prêts d'expirer. Les autres
Missionnaires en ont pareillement
batisfé un grand nombre chacun
dans leur district. Je suis avec
beaucoup de respect , &c.

F I N.



PROTESTATION.

POUR obéir aux Décrets
du Pape Urbain VIII. &
des autres Souverains Pontifes ,
je proteste que je ne prétends point
attribuer le titre de Saint , d'A-
pôtre , & de Martyr aux Hommes
Apostoliques dont je parle dans
ces Lettres , & que je ne demande
de ceux qui les liront qu'une Foi
purement humaine.



T A B L E.

Epître aux Jésuites de France.

- Réflexions sur la premiere Lettre , & sur la
Relation de quatre Missionnaires martyri-
sés au Tongking , page iij. &c.
Dangers & fatigues des Missions du Paraguay,
xij. xiiij. &c.
Nation entiere dans le Paraguay , nouvelle-
ment découverte , convertie à la Foi , &
comment , xv. xvj. &c.
Réponses à quelques questions faites sur les
fonctions & l'entretien des Catéchistes ,
xxiiij. xxiv. &c.

Lettre du P. Parrenin.

- Eloge d'une sçavante Dissertation sur la glace, 3.
Eau chaude glacée auprès du feu en présence
de Ministres & de grands Mandarins de la
Chine , 5. 6. 7.
Extrême surprise de ces Mandarins , 13. 14.
&c.
Mouvemens qu'ils se donnent pour s'assurer de
la vérité de cette opération , 14. 15. &c.
Egale surprise des mêmes Mandarins à la vûe
de la poudre fulminante , 18. 19.
Moyens de faire goûter les vérités de la Re-

T A B L E.

ligion aux Grands & aux Lettrés de la Chine,	22. 23.
Causes qui arrêtent à la Chine le progrès des Sciences, & surtout de l'Astronomie,	24. 25. 26.
Traditions de la Chine, si elles tirent leur origine d'Egypte?	30. 31.
Conquêtes de Sésostris, si elles ont été pouf- fées jusqu'à la Chine? preuves que non,	31. 32. 33. &c.
Différence des Hieroglyphes d'Egypte & des Caractères Chinois. Ceux-ci ne sont point proprement des Hieroglyphes,	36. 37. 38. &c.
Perpétuité des Métiers dans une même Famil- le, inconnue à la Chine,	40.
Métempsychose, doctrine des Indiens détestée par les Lettrés Chinois,	41.
Castes ou Tribus inconnues à la Chine,	41. 42.
Quelles sont les professions à la Chine qui rendent infâmes ceux qui les exercent,	43. 44. 45.
Origine de la Fête des Lanternes,	51. 52. &c.
Sous quel Empereur elle a commencé d'être célèbre,	54.
La Chine peuplée par les descendans de Sem,	56. 60. 61. &c.
Vainqueurs des Chinois assujettis aux usages de la Chine,	58. 59. &c.
Entrée de la Chine fermée de tout tems aux Etrangers,	62. 63. 64. &c.
Causes des fréquentes disettes qui arrivent à la Chine,	65. 66. 76. 77. &c.

T A B L E.

Greniers établis dans les Provinces pour le soulagement des Peuples,	71.
Causes ordinaires des incendies qui arrivent dans les Villes,	81. 82. &c.
Conjectures sur l'origine des Aurores Boréales,	85. 86.
Mort de l'Empereur <i>Yong tching</i> ,	88.
Son successeur au Trône,	89.

Relation de la persécution élevée au Tongking.

Le Tongking autrefois Province de la Chine, comment érigé en Royaume,	92. 93. &c.
En quel tems, & par qui il a été éclairé des lumières de l'Evangile?	96. 97. &c.
Progrès extraordinaire de la Foi en ce Royaume,	98.
Persécutions qui s'y sont élevées contre le Christianisme, 100. Mort de Missionnaires & de Chrétiens soufferte pour la Foi en l'année 1721.	101.
Besoin qu'on avoit de nouveaux Missionnaires dans ce Royaume, & le malheureux succès de leurs tentatives pour y pénétrer,	102. 103. 104. &c.
Seconde entreprise des Missionnaires plus heureuse,	108. 109.
Fatigues qu'ils eurent à essuyer, & dangers qu'ils coururent dans leur voyage,	110. 111. 112. &c.
Arrivée des quatre Missionnaires dans le Tongking, ils y sont découverts & arrêtés prisonniers,	123. 124.

T A B L E

- Outrages & mauvais traitemens qu'on leur
fait souffrir , 124. 125.
- Tentative inutile d'un grand Mandarin de la
Cour pour leur délivrance , 127. 128.
- Comment ils sont conduits aux prisons de la
Cour , 128. 129.
- Divers interrogatoires que subirent leurs Ca-
téchistes , 130. 131. 132. &c.
- Cruelle question que souffre un Catéchiste ,
134. 135.
- Horreurs de la prison où l'on renferme les
Missionnaires , & leurs Catéchistes , 137.
138. ce qu'ils eurent à y souffrir , 138.
140. 141. &c.
- Sainte mort d'un Catéchiste causée par la vio-
lence des tortures qu'il venoit d'endurer ,
ses vertus , 138. 139.
- Les quatre Missionnaires condamnés à la
mort, concours des Chrétiens à leur pri-
son, leur foi & leur piété , 145. 146. 148.
149. &c.
- Ils sont conduits à la Cour où on leur lit leur
Sentence de mort, insultes qu'ils eurent à y
souffrir , 155. 156.
- On les mene au lieu du supplice éloigné de
deux lieues , ce qui leur arriva pendant la
marche , 162. 163. &c.
- Description du lieu où ils eurent la tête tran-
chée, 166. leur mort, & leur constance hé-
roïque , 167. 168. 169.
- Piété des Chrétiens envers les Missionnaires ,
& le soin qu'ils prirent d'enlever leurs corps ,
170. 171. 172. &c.
- Le nom, l'âge , & le Pays de ces illustres
Confesseurs de Jesus-Christ, 172. 173. 174.

T A B L E.

Suite de cette persécution continuée après
leur mort , 173. 174. &c.

Lettre du P. Saignes.

Différentes Eglises gouvernées par le Mis-
sionnaire , 187. 188.

Citadelle de *Velour* gardée par des Crocodiles,
énormité de leur grandeur , 188.

Arbre singulier dont on tire toute sorte d'u-
tilités , 189. 170. &c.

Guérison extraordinaire d'une jeune fille ,
cause de plusieurs conversions , 193. 194.
&c.

Trait de fermeté d'un Soldat Chrétien , 198.
199. &c.

Sur quoi est fondée la haute idée que les Bra-
mes ont de leurs personnes , 203. 204. &c.

Persécutions domestiques , plus à craindre
pour les Chrétiens que les persécutions pu-
bliques , 210. 211. &c.

Brame confondu par un Catéchiste , 212. 213.
&c.

Missionnaire protégé par un Viceroi More ,
218. 219. &c.

Audience du Viceroi accordée au Mission-
naire , avec quels honneurs , 220. 221. &c.

Nombre de Chrétiens parmi les Troupes de
ce Seigneur Musulman , 223.

Protection singulière du même accordée aux
Chrétiens , 224. 225. &c.

Tristes effets d'une longue famine qui a déso-
lé le Pays , 226. 227. &c.

Providence singulière de Dieu à l'égard des
Missionnaires pour les préserver de la mor-

T A B L E.

- sure des serpens & des autres bêtes féroces, 231. 232. &c.
- Des serpens à deux têtes, 233.
- Description d'un gros Serpent adoré dans un Pagode, 234.
- Trait de fermeté d'un Catéchumène, combien la Religion en est accréditée, 235. 236. 237. &c.
- Dignité du grand *Gourou*, combien grande dans la Religion Payenne, ses fonctions, 241. 242. &c.
- Description d'un célèbre Temple d'Idoles, 245. 246. 247. &c.
- Histoire plaisante arrivée aux Filles qui servent dans ce Temple, 253. 254. &c.
- Fermeté d'un Néophyte maltraité par les Infidèles, 255. 256. &c.
- Conversion d'un Mahométan, Officier distingué d'un Viceroy, 260. 261. &c.

Lettre du P. Chomé.

- Quelle est la Nation des *Chiriguanes* dans le Paraguay, étendue des terres qu'ils habitent, 267. 268.
- Voyage de près de mille lieues entrepris par trois Missionnaires, pour se rendre chez les *Chiriguanes*, ce qu'ils ont eu à y souffrir, 269. 270.
- Leur entrée dans les terres de ces Barbares, & leur première entrevue, 277. 278.
- Inutilité de cette première tentative, & périls qu'ils coururent, 279. 280. &c.
- On les force de se retirer, fatigues qu'ils eurent à essuyer dans le retour, 281. 282.

T A B L E.

- Ils entrent une seconde fois dans ces terres
 Barbares, dangers auxquels ils s'exposent,
 286. 287. &c.
 Plaisante aventure arrivée à l'un des Mission-
 naires, 297. 298.
 Nouveau danger que courent les Missionnai-
 res d'être massacrés par ces Barbares, 299.
 300. &c.
 Comment ils furent tirés de leurs mains. 305.
 306.
 Peuplade Chrétienne détruite par ces Infidé-
 les, & le Missionnaire mis à mort, 312.
 313.
 Caractère des Chiriguanes, 315.
 Dispositions de leurs Bourgades, leurs vête-
 mens, leurs parures, 316. 317.
 Leurs mariages, la science de leurs Médecins,
 leurs coutumes à la naissance de leurs En-
 fans, 318. 319. &c.
 Leurs devoirs envers les morts, & ce qu'ils
 pensent de l'état de l'Âme séparée du corps,
 322. 323. &c.
 Leur opiniâtreté dans leurs ridicules supersti-
 tions & dans l'idolâtrie, 324. 325.

Lettre du P. Fauque.

- Quelle idée l'on doit se former des Missions
 établies parmi les Sauvages de la Guyane,
 329. 330. &c.
 Peuplade Chrétienne de S. Paul, combien elle
 est devenue nombreuse & fervente, 334.
 335.
 Des Piayes ou Enchanteurs, leur talent pour
 abuser de la simplicité des Sauvages, 336.
 337. &c.

T A B L E.

- Voyage du Missionnaire chez plusieurs Nations Sauvages pour les réunir dans des Peuplades, 338. 339. 340. &c.
 Mœurs de ces différentes Nations, leur caractère, 343. 344. 345.
 Des *Cabiais* animaux amphibies, & du *Mannipouri* Mulet sauvage, 346. 347.
 Inconstance de ces Sauvages, leur coutume de mener une vie errante dans les Forêts, 352. 353.
 Ardeur d'un Sauvage pour se faire instruire, & pour instruire ses parens des vérités de la Foi, 355.

Lettre du P. Dentrecolles.

- De l'Arbre nommée *Chi tse*, sa beauté, & la bonté de son fruit, 358. 359. &c.
 Quelle est la culture de cet Arbre, 363. 364. &c.
 Vertus & qualités de son fruit, 364. 365. &c.
 Maniere dont les Chinois font sécher ce fruit pour le conserver, 367.
 Le *Litchi* autre arbre dont le fruit est excellent, 369.
 Ses qualités & ses vertus, 370.
 Maniere de le conserver pour le transporter de Canton à Peking, 372. 373. &c.
 Circulation du suc des plantes, connue de tout tems à la Chine, 374.
 Particularités sur l'Arbre nommé en Europe *Acacia*, & à la Chine *Hoai chu*, *ibid.*
 Usage de ses graines pour la Médecine, 375. 376.
 Usage de ses fleurs pour la teinture en cou-

T A B L E.

leur jaune, & maniere de faire cette teinture,	377. 378. 379. &c.
Quelle doit être la culture de cet Arbre pour le conserver,	381.
Recette pour faire une pierre artificielle médicinale,	382. 383. &c.
Pourquoi on lui a donné le nom de Pierre d'Automne,	385. 386.
Pierre d'Aimant en usage dans la Médecine Chinoise; & comment?	386. 387. &c.
Sur le coton & les fleurs du Saule, ce qu'en dit l'Herbier Chinois,	389. 390. &c.
Différens usages qu'on en fait à la Chine,	395.
Ses propriétés Médicinales,	396. 397. &c.
Maniere de planter & de cultiver le Saule,	400.
Autre maniere de le planter de bouture,	401.
Usage du bois de Saule dans la construction des Puits; comment ces Puits se construisent?	402. 403. &c.
Belvédere moins négligée à la Chine qu'en Europe,	404. 405. &c.
Propriétés que les Chinois lui attribuent,	406.
Sa tige, ses feuilles, sa racine peuvent servir de nourriture dans un pressant besoin,	407.
Vertus médicinales de cette Plante,	410.
Facilité de quelques Chinois à trouver du merveilleux où il n'y en a point,	411.
Du Camphre de la Chine, maniere de se le procurer, peu connue en Europe,	412.
Erreur de croire qu'il se tire de l'Arbre par incision,	415. 416.
	417. 418. &c.

T A B L E.

Maniere de le tirer de l'Arbre & de le préparer ,	419. 420. &c.
Camphre de Borneo meilleur que celui de la Chine ,	425.
Description de l'Arbre d'où se tire le Camphre ,	426. 427. &c.
Qualités attribuées au Camphre , & même au bois empreint de sa substance ,	428. 429.
Maladie des yeux extraordinaire , nommée Nyctalopie, en quoi elle consiste, 430. 431.	
Remède pour la guérison de cette maladie , souvent éprouvé ,	433. 434.

Lettre du P. Calmette.

Difficultés de trouver les quatre <i>Vedam</i> , Livres sacrés des Indiens ,	437. 438.
Idée qu'en ont les Brames, & combien peu ils les entendent ,	439.
Connoissance qu'on y trouve de Dieu, combien elle est obscurcie par l'aveuglement de ces Docteurs de l'Inde ,	440.
Grandes avances qu'ont les Indiens pour connoître la Trinité ,	441. 442.
Texte de leurs Livres qui le prouve ,	443.
Longue & horrible famine qui a désolé le Pays, & grand nombre de Barêmes conférés,	443. 444.

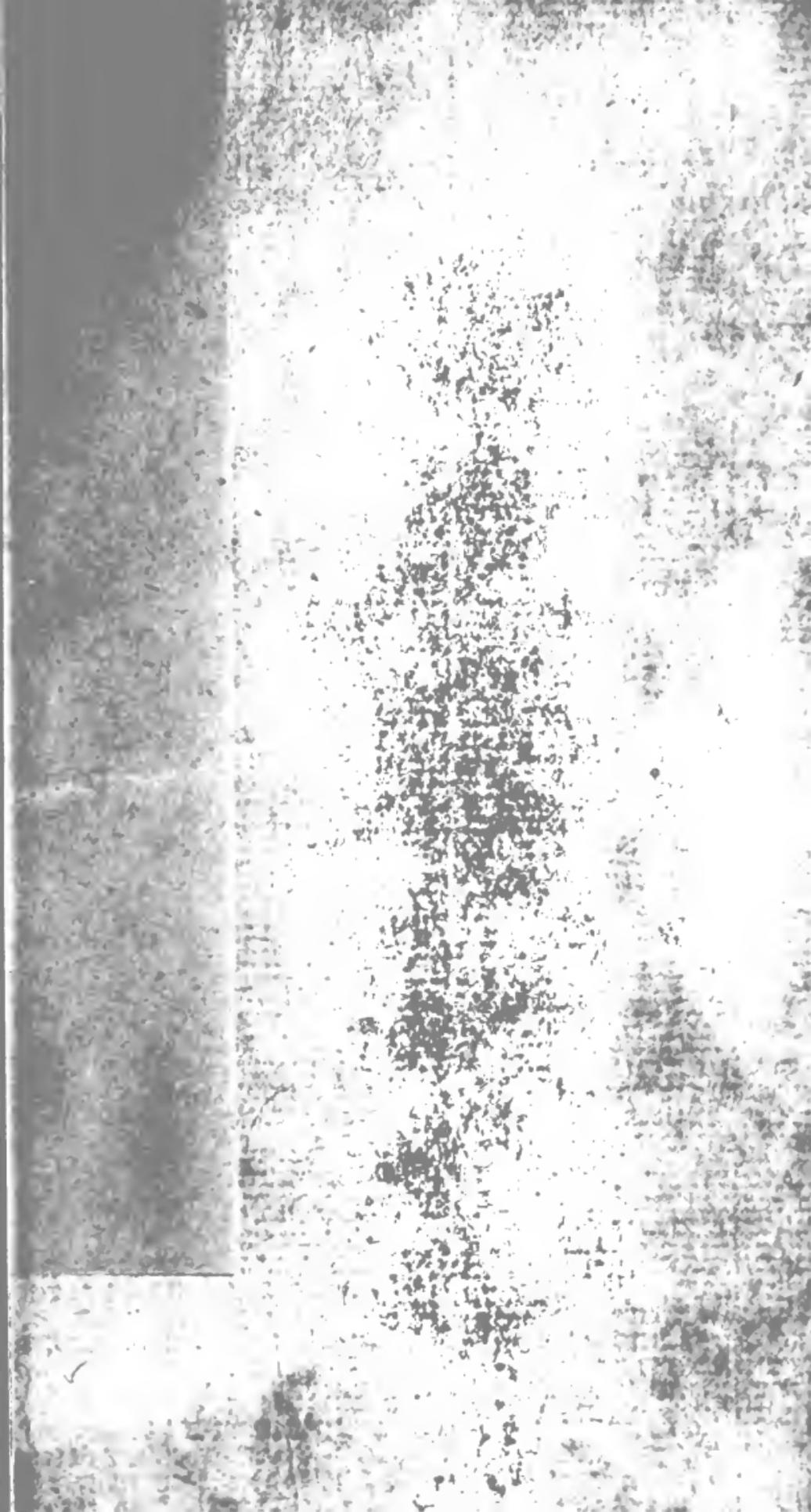
Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

Pag. 37. ligne 3. quelque-un, *lis.* quelqu'un.

Pag. 48. l. 7. *de* *lis.* des

Pag. 354. l. 15. ayoit *lis.* avoit





201796

Author

HECCLMIS.

L.

Title Lettres édifiantes et curieuses. Vol.24.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

